

**SAS [168] – Le
déflecteur de
Pyongyang - tome
1**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



LE DÉFECTEUR DE PYONGYANG : 1

7 000 kms d'angoisse !
De Pyongyang à Bangkok

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-168

LE DEFECTEUR DE PYONGYANG

T.I

PROLOGUE

Son altesse Sérénissime le prince Malko Linge flottait en pleine béatitude. Allongé sur une table de massage du Spa de l'hôtel Shangri-La de Bangkok, le visage et la tête enveloppés dans des serviettes tièdes parfumées, il sentait les mains de la petite masseuse thaï courir le long de ses jambes, faisant pénétrer l'huile odorante destinée à lui détendre les muscles.

Elle s'était attaquée à tous les muscles de son corps, en commençant par le haut, lui étirant les doigts de chaque main avec une force inattendue, le malaxant méthodiquement, sans jamais lui faire mal. Une petite fée sexy au minois provoquant qui ne devait pas porter grand-chose sous sa blouse blanche.

Arrivé depuis deux jours en Thaïlande, Malko avait l'impression d'avoir fait un bond de plusieurs siècles en arrière, grâce à la serviabilité des Thaïs, toujours souriants, d'une politesse pointilleuse, avides de prévenir nos moindres désirs. Une oasis de douceur dans un monde de brutes, comme dit la pub. Après les dangers, le stress, la fatigue de ses voyages risqués aux quatre coins du monde, c'était délicieux de se poser dans un cadre de rêve, avec une température paradisiaque et de se laisser dorloter.

Une douce musique asiatique berçait le petit salon de massage au troisième étage du Shangri-La, ajoutant une touche euphorisante.

Il sentit les mains de la masseuse thaï remonter le long de ses cuisses, jusqu'à l'aîne, effleurant la serviette qui lui recouvrait le bas-ventre. Certes, il s'était déshabillé entièrement, mais chaque fois qu'il se dévoilait, la masseuse se retournait pudiquement.

Ses mains s'activaient toujours sur ses cuisses, montant de plus en plus haut et il ne put s'empêcher, en la sentant frôler son sexe recouvert par la serviette, d'éprouver un petit picotement d'excitation. Elle était vraiment très près. Elle s'arrêta soudain, revenant à ses pieds dont elle étira les orteils un à un. Le bref fantasme de Malko s'évanouit. Ensuite, il y eut une pause. bercé par la musique, il somnolait presque quand il sentit une main très légère se poser sur la serviette à l'endroit de la bosse de son sexe. Comme l'effleurement d'une aile de papillon.

Il entendit sur le fond musical, une voix chuchoter :

— Massage ?

La légère pression sur son sexe indiquait avec précision de quoi il s'agissait. En Thaïlande, il était fréquent que des massages tout à fait normaux se transforment en massages « spéciaux » à l'initiative des masseuses, désireuses d'arrondir leur gain. Même dans les meilleurs établissements.

L'hésitation de Malko fut de courte durée. Une prestation tarifée n'avait guère d'intérêt. Il secoua la tête et lança :

— *No, thank you.*

Mais, comme s'il n'avait pas été entendu, il sentit la main posée sur lui se faire plus insistante et entreprendre un « massage » sans ambiguïté. Agacé, il défit la serviette qui lui entourait le visage et se redressa. Stupéfait.

Debout, à côté de la table de massage, Alexandra, une main posée sur son sexe, lui adressait un sourire ambigu. La petite masseuse thaï avait disparu.

Sans cesser de le caresser, Alexandra expliqua d'une voix calme :

— J'ai eu fini avant toi et je suis venue voir où tu en étais. C'est moi qui t'ai posé la question. Si tu avais répondu « oui », je reprenais l'avion pour Vienne dès ce soir.

Malko bénit sa sagesse. C'eût été trop bête. Il était arrivé avec sa fiancée de toujours, deux jours plus tôt, pour des vacances bien méritées dans un pays qu'ils adoraient tous les deux. Laissant le château de Liezen à la garde d'Elko Krisantem. Sans dire à personne, et surtout pas à la CIA, où ils allaient. C'était un pacte entre eux. Rien ne devait bouleverser cette lune de miel.

Alexandra, drapée dans un peignoir d'épongé, avait écarté la serviette et masturbait Malko avec lenteur, regardant avec intérêt son sexe grandir. Il voulut se redresser, mais de la main gauche, elle le força à s'étendre à nouveau. Il ferma les yeux. C'était une expérience qu'ils n'avaient jamais encore faite. Très vite, il soupira.

— Prends-moi dans ta bouche...

Alexandra se pencha et l'effleura du bout de la langue avant de l'abandonner, en pleine érection.

— Je monte me préparer.

À peine eut-elle disparu que la masseuse thaï revint, pouffant espièglement.

— *Madame, Number One*, fit-elle, admirative devant le sexe dressé.

Gêné, Malko s'enroula dans une serviette, puis dans son peignoir. Lorsqu'il regagna leur suite, Alexandra était sur la terrasse en compagnie d'une bouteille de Taittinger Rosé, qu'elle avait déjà bien entamée. Il s'habilla – pantalon d'alpaga et chemise de lin – et gagna à son tour la petite terrasse dominant la Chao Praya.

Alexandra contemplait le fleuve, appuyée à la rambarde, lui

tournant le dos. Vêtue d'une robe fuchsia assez courte découvrant la plus grande partie de ses longues jambes bronzées. Malko s'approcha d'elle. À cause de la rumeur montant du fleuve, elle ne l'entendit pas et eut un léger sursaut en le sentant s'appuyer à sa croupe. L'érection qu'elle avait provoquée dans le salon de massage avait repris vie et le contact de ses fesses la renforça encore. Collé à elle, Malko emprisonna ses seins, découvrant avec plaisir qu'elle n'avait pas mis de soutien-gorge.

Pendant quelques instants, ils demeurèrent dans la même position, contemplant le ballet des embarcations sur la Chao Praya, puis Alexandra se retourna, collant aussitôt son pubis à Malko, avec une lueur espiègle et trouble dans le regard.

— Alors, tu aimes les massages ? demanda-t-elle. Malko avait déjà glissé la main sous la courte robe de soie sous laquelle Alexandra ne portait qu'un minuscule string et lui massait le sexe à son tour. Il vit les pointes de ses seins durcir et il sentit sous ses doigts une chaleur humide.

— Tu ne veux pas qu'on aille manger un canard laqué ? demanda Alexandra. Il est déjà tard.

À Bangkok, les gens dînaient entre sept et huit heures. Surtout, dans les restaurants chinois.

Malko était déjà en train de faire glisser son string le long de ses cuisses. L'air était délicieusement tiède et ils avaient l'impression de se donner en spectacle à des milliers de voyeurs. À commencer par tous les clients de l'hôtel Péninsula, une tour de quarante étages, juste de l'autre côté du fleuve. D'un geste preste, Malko se libéra et fléchit légèrement ses genoux. Embrochant Alexandra d'un seul coup. D'elle-même, la jeune femme avait basculé son bassin pour lui faciliter la tâche.

Pendant quelques instants, ils ne bougèrent presque pas. Malko avait crispé ses deux mains sur les fesses magnifiques d'Alexandra et cela lui donna des idées. Il se retira et elle baissa les yeux, disant d'une voix un peu altérée :

— Tu bandes bien. Tu penses à la petite masseuse ?

— Salope !

Sans ménagement, il la retourna, la poussant contre la rambarde de la terrasse. Alexandra cambra les reins et il s'enfonça de nouveau en elle, jusqu'à coller à sa croupe. Les reins creusés, Alexandra poussait de petits gémissements : elle adorait être prise dans cette position.

Vingt-cinq étages plus bas, un train de péniches remontait lentement la Chao Praya. Malko effectua quelques allers-retours puis se retira doucement. Pour s'enfoncer d'un trait dans les reins de sa fiancée. Alexandra poussa un petit cri, mais il était déjà loin en elle.

La robe était retombée et il se mit à la violer à grands coups de reins, se répandant enfin en elle avec un cri sauvage, emporté par la rumeur de la ville.

Lorsqu'il se retira, le train de péniches était déjà loin, mais il n'avait pas perdu son érection.

— Maintenant, on va dîner, dit-il.

Alexandra ramassa son string, le regard joyeux. Elle raffolait de ces étreintes impromptues.

— Tu n'as dit à personne où nous étions ? demanda-t-elle. Même pas à tes « spooks » ?

— Je te le jure, répondit Malko. J'ai envie de profiter de toi tranquillement.

— J'espère que tu me dis la vérité, menaça Alexandra. Sinon, un jour tu ne me retrouveras pas.

Malko avait la conscience tranquille. Il n'avait donné qu'un seul coup de fil à Elko Krisantem, de son portable, pour, justement, lui rappeler de ne révéler à personne où ils se trouvaient. Il avait décidé de faire un break.

CHAPITRE PREMIER

Kim Song Hun fixait le ciel bleu au-delà de la fenêtre de son bureau, au vingt-deuxième étage d'un bâtiment moderne de style soviétique de l'avenue Kuang Bok, non loin de l'immense place Kim II Sung dominée par l'obélisque célébrant la « Juche »⁽¹⁾, surmontée d'une flamme brûlant jour et nuit. Ironie muette dans cette ville où, déjà défaillante dans la journée, l'électricité s'éteignait définitivement à neuf heures du soir, transformant Pyongyang en un grand trou noir. L'électricité manquait partout et de nombreuses usines de la côte est ne fonctionnaient pas, faute d'énergie.

Pour l'instant le ciel était vide, comme les avenues rectilignes bordées de buildings imposants du centre de Pyongyang, où de séduisantes policières maquillées comme des stars, sanglées dans des uniformes bleus complétés par d'inattendues socquettes blanches, réglaient avec des gestes d'automate, une circulation presque inexistante.

Le responsable du « Bureau 39 » du Parti des Travailleurs nord-coréen, guettait le passage du vieil Iliouchine 96 d'Air Koryo qui assurait la liaison avec Oulan-Bator, capitale de la Mongolie, et survolait la ville avant de se poser sur le minuscule aéroport de Pyongyang. La flotte aérienne civile nord-coréenne se réduisait à une douzaine de vieux Iliouchine qui tenaient avec des bouts de ficelle, et il n'y avait guère plus d'une demi-douzaine de vols quotidiens.

Il n'y avait presque pas de voitures, peu de transports en commun et les gens marchaient beaucoup à Pyongyang sur des trottoirs presque aussi larges que la chaussée.

Un déplacement de cinq kilomètres n'avait rien d'exceptionnel.

Certes, les stations de métro étaient aussi belles qu'à Moscou. Celle de Bujong était même éclairée par des lustres et munie d'escaliers mécaniques qui marchaient rarement faute d'électricité... La plupart du temps, Pyongyang ressemblait à une ville majestueuse qui aurait été vidée de ses habitants par un cataclysme mystérieux.

Kim II Sung, le premier président de la Corée du Nord, n'avait pas lésiné sur le gigantisme avec ses buildings carrés comme des blockhaus, surmontés de slogans en énormes caractères à la gloire du régime. L'avenue Yongguang, avec ses saules bien alignés, avait même la beauté glaciale des cimetières bien entretenus.

Et la monumentale place Kim Il Sung ressemblait au désert de Gobi : elle ne se couvrait de monde que les jours de manifestation officielle.

Cependant, en dépit de ses manques, Pyongyang représentait le rêve impossible de la majorité des Nord-Coréens car la population en était sévèrement sélectionnée et des barrages militaires interdisaient l'accès de ce mirage aux non-résidents.

En effet, ce luxe apparent des bâtiments officiels occultait la vérité crue d'un régime aux abois : deux ou trois heures d'électricité par jour, pas d'ascenseurs en état de fonctionnement, très peu de téléphones individuels, un approvisionnement en eau irrégulier contraignant les habitants à aller puiser celle du Daedong, le fleuve traversant la capitale.

Sans parler des magasins vides, de l'absence de toilettes publiques et, surtout, de la chape invisible de terreur réduisant les Nord-Coréens à un troupeau hébété, affamé, terrorisé. N'ayant plus qu'un but : survivre. Même si depuis un an, l'ouverture d'un « marché libre » réservé à ceux pouvant payer en yuan⁽²⁾, ou yen⁽³⁾, offrait une coulée d'air frais.

Kim Song Hun allait regagner son fauteuil quand un petit point argenté apparut dans le ciel. Le vol Oulan-Bator-Pyongyang. Pas d'erreur possible : c'était le seul vol dans le créneau horaire.

Soulagé, le responsable du Bureau 39 alla se replonger dans le dossier des pêcheries nord-coréennes de « Crabes Bleus », très appréciés des Japonais et source importante de devises clandestines.

Kim Song Hun, dont le nom était totalement inconnu de ses concitoyens, occupait pourtant un des postes les plus « sensibles » de l'État. Après avoir successivement été commissaire politique d'une grande usine métallurgique, puis responsable du ravitaillement de l'armée nord-coréenne, il dirigeait depuis deux ans le « Bureau 39 », du Parti des Travailleurs nord-coréens. Sous ce titre modeste se dissimulait une des activités les plus vitales du régime de Kim Jong Il, le jeune dictateur qui avait succédé en 1994 à son père, Kim Il Sung, après le deuil réglementaire de trois ans.

En effet, le « Bureau 39 » était chargé de la gestion des fonds secrets du président Kim Jong Il, utilisés principalement pour le développement du programme nucléaire nord-coréen. Toujours affamé de devises, car le won nord-coréen ne valait que son poids de papier.

La Corée du Nord ne couvrant par ses exportations officielles qu'une partie de ses besoins essentiels, il fallait trouver des sources de revenus clandestines et illégales fonctionnant par des circuits complexes allant de la Chine à l'Égypte, en passant par le Japon, l'Iran ou Macao. Tout cet argent circulant, soit en liquide avec des « porteurs de valises » sûrs, soit à travers des circuits bancaires

« gris ». Rares étaient désormais les banques qui ne jetaient pas dehors les ameneurs de cash.

Kim Song Hun était au centre de cette toile d'araignée secrète ignorée des Nord-Coréens. Grâce à son parcours « impeccable » dans son poste de commissaire politique, il avait été nommé chef d'un des cinquante groupes de l'armée coréenne chargée de se procurer des devises étrangères pour gérer le quotidien de ce mastodonte d'un million d'hommes en nourriture et en matériel.

Car si le tiers de la population se nourrissait de choux et de racines, l'armée, elle, était bien nourrie.

C'est son succès à la tête de cette unité qui avait permis à Kim Song Hun d'arriver là où il était. En plus de garanties révolutionnaires et patriotiques irréprouchables, il avait démontré à son dernier poste un sens du commerce inné, triplant les résultats de son unité, inondant le Japon de « Snow-Crabes » bleuâtres. Bien entendu, il n'avait jamais rencontré Kim Jong II, mais son supérieur, le général Park Jin II, l'avait convoqué un jour pour lui annoncer qu'il disposerait désormais d'une voiture chinoise réservée aux très hauts fonctionnaires et d'un permis lui permettant de voyager dans les zones frontalières de la Chine et de la Russie. On lui avait aussi attribué un appartement de 45 Pyeongs⁽⁴⁾ dans le quartier de Moranbong, juste en face de l'Université Kim II Sung, en bordure d'un parc arboré magnifique. Sa rue était gardée aux deux extrémités par des soldats filtrant les passants et sa voiture ne lui servait guère. Bien que plusieurs autoroutes en parfait état relient Pyongyang aux ports de la côte est ou au sud, l'essence était trop rare pour se déplacer. Il se servait donc de son véhicule pour se rendre au marché de Janmadong où on trouvait de tout au marché noir, des œufs, du *Kumsh*⁽⁵⁾, du cognac à deux cents dollars la bouteille, des nourritures inconnues des Coréens depuis des décennies, comme des bananes.

Parfois, il allait boire un whisky à un des bars de l'hôtel Koryo, au début de l'avenue Ghangguang, deux tours jumelles de quarante-cinq étages, doté d'un immense lobby vert au plafond rougeâtre. Ses cinq cents chambres n'accueillaient guère que des étrangers en voyage officiel, véhiculés par une flotte de Mercedes et de Volvo garées devant l'hôtel.

Depuis peu, quelques petits kiosques avaient ouvert à côté de ce parking, offrant diverses marchandises vendues en devises.

Pourtant, Kim Song Hun se gardait bien d'adresser la parole aux étrangers. Tous les employés du Koryo travaillaient pour le « *General Security Bureau* » : le régime était paranoïaque, se méfiant de tout contact avec le monde extérieur. Même les diplomates nord-coréens, pourtant triés sur le volet, lorsqu'ils rentraient d'un séjour à l'étranger, étaient souvent nommés à la tête d'un élevage de canards afin de les

« refonder »...

Kim Song Hun faisait partie des privilégiés. En plus de ses conditions de vie inconnues de 99 % de la population, il avait droit à deux cents dollars par mois de « prime », prélevée sur le magot du coffre-fort de son bureau pour lesquels il se signait un reçu. Certes, il n'habitait pas dans un des immeubles aux halls de marbre ou dans une villa prestigieuse cachée derrière un rideau de saules pleureurs, mais, cela, c'était l'apanage des Politiques.

Chaque matin, des Volvo ou des Mercedes conduites par des chauffeurs amenaient à l'école les enfants des hauts dirigeants. Ceux-ci se distrayaient dans des *Norae Bangs*⁽⁶⁾ où le whisky et le cognac coulaient à flots. Bien entendu, l'entrée de ces établissements était formellement interdite aux citoyens ordinaires qui n'en soupçonnaient même pas l'existence, abrutis par des années de *Sasan Tongil*⁽⁷⁾... La Nomenclatura nord-coréenne vivait très bien, mais personne ne devait le savoir.

Conscient de ne pas encore en faire partie – ce n'était pas un politique – Kim Song Hun se contentait d'une vie relativement confortable. Tous les matins, de huit heures à huit heures trente, il réunissait tous les employés de son département pour leur commenter l'éditorial du *Rodong Sinmun*, le quotidien du Parti des Travailleurs. S'extasiant sur la sagesse et la science infinie du Cher Leader Kim Jong Il.

En Corée du Nord, on n'était jamais trop prudents. Il fallait se méfier de tout le monde, y compris de sa propre famille. Et aussi, ne jamais oublier de porter le badge officiel « Dansang » à l'effigie de Kim Jong Il. Sans ce badge on n'était plus rien ! Tout juste bon à être déporté dans un des innombrables camps de travail ou de rééducation du Goulag nord-coréen.

On frappa à la porte et Kim Song Hun cria d'entrer.

Le colonel Cho Ong Jun s'arrêta tout de suite après avoir ouvert la porte et avança pas à pas, rythmant chaque déplacement d'une profonde courbette. Enfin, arrivé au bureau de Kim Song Hun, il sortit de sa serviette de cuir noir une boîte grise métallique plate – un mini coffre-fort – et le posa sur le bureau.

Une ou deux fois par mois, muni d'un passeport diplomatique, il prenait l'avion pour Oulan-Bator, capitale de la Mongolie, pour apporter des fonds provenant de la Daedong Crédit Bank de Pyongyang destinés à la Golombt Bank d'Oulan-Bator, son correspondant en Mongolie qui traitait beaucoup d'opérations extérieures pour la Corée du Nord.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Kim Song Hun.

— J'ai eu des problèmes, avoua le colonel Cho Ong Jun avec un rire nerveux, signe d'embarras en Asie. Ils prétendaient que certains

des dollars que je transportais étaient des faux.

Kim Song Hun demeura impassible. Une des sources clandestines de devises de la Corée du Nord était la fabrication de faux dollars, parfaitement imités. Lui-même ne savait jamais si les billets de cent dollars qu'on lui donnait à porter en Mongolie étaient authentiques.

— Ils les ont confisqués ? demanda-t-il. La réponse de son subordonné le rassura.

— Ils s'était trompés, annonça le colonel Cho Ong Jun, hilare. J'ai pu déposer le million de dollars et les vingt millions de yens à la banque.

Ce qui prouvait seulement que les « super k » comme les avaient surnommés les Américains étaient indétectables. Seuls, quelques détecteurs perfectionnés y parvenaient.

En sus des virements bancaires, les « courriers » nord-coréens alimentaient en cash certains comptes utilisés pour rémunérer les intermédiaires d'achats clandestins de composants liés au programme nucléaire. Le colonel Cho Ong Jun annonça pour terminer :

— Koh Yung Wan vous envoie ses salutations les plus respectueuses et espère vous voir bientôt à Oulan-Bator.

— Très bien, approuva Kim Song Hun.

Il s'agissait d'un des vice-présidents de la banque Golombt, un « josean-jok »⁽⁸⁾ établi en Mongolie depuis plusieurs années, son interlocuteur lorsqu'il se rendait lui-même à Oulan-Bator pour des transports plus conséquents. Bien que né en Chine, à Yangi et émigré en Mongolie, il parlait parfaitement coréen et semblait rester fidèle à son ancienne patrie.

— Tu peux t'en aller, annonça Kim Song Hun.

Dès que le colonel Cho Ong Jun fut sorti, il alla fermer sa porte à clef, puis revint à son bureau et attira à lui la boîte plate fermée par une serrure à combinaison. Seules deux personnes possédaient celle-ci : Koh Yung Wan et lui-même. Ce coffre-fort ambulant servait à transporter les ordres de virements secrets et la correspondance confidentielle entre Pyongyang et Oulan-Bator.

Bien entendu, le vice-président de la banque Golombt avait été « criblé » par les Services nord-coréens qui n'avaient rien trouvé à redire à son utilisation. Bien que paranoïaque, le régime de Kim Jong Il était parfois obligé de se reposer sur des intermédiaires.

Ceux-ci savaient néanmoins que le moindre écart signifiait la mort. Les tueurs du « Research Department for External Intelligence »⁽⁹⁾ en 1983, sur l'ordre personnel de Kim Il Sung, avaient tenté à Rangoon d'assassiner le Premier ministre sud-coréen en visite officielle, ne réussissant qu'à massacrer tous les membres de son gouvernement... Quatre ans plus tard, deux agents nord-coréens avaient fait sauter un avion de la Korean Airline, tuant 116 personnes.

Sans parler des nombreux opposants ou « traîtres » éliminés en Chine, au Japon ou en Thaïlande. Toujours officiellement en guerre avec la Corée du Sud, les Nord-Coréens ne reculaient devant rien.

Kim Song Hun régla la combinaison – sa date de naissance – et ouvrit la boîte métallique. Normalement, elle n'aurait dû contenir que des papiers et le responsable du Bureau 39 fut surpris d'y trouver aussi une boîte en carton noir. En l'ouvrant il découvrit un téléphone portable de fabrication chinoise avec deux batteries longue durée faites pour résister au froid et un chargeur. Quelques lignes en coréen accompagnaient l'objet. Kim Song Hun les déchiffra : « le général Park Jin II a été arrêté il y a quelques jours. Si vous décidez de partir, activez ce téléphone et, en arrivant dans les parages de Namyang composez le 85 368 6554. Dites que vous êtes *Cheollima*^{10} et suivez ensuite les instructions. »

Kim Song Hun regarda fixement les caractères, sentant une perle de sueur couler le long de son dos. Ses mains s'étaient mises à trembler et il avait l'impression que son bureau était soudain glacial. Le général Park Jin II était son supérieur direct, le lien entre lui et le Grand Leader. Un homme puissant, qui faisait partie de la « Troïka », les trois généraux qui veillaient sur le leader de la Corée du Nord. Seulement, les purges à Pyongyang étaient toujours brutales et inexplicables. Personne n'était à l'abri. Or, si le général Park Jin II était en disgrâce, tous ses subordonnés allaient être arrêtés et envoyés dans un Kwanrinso, un camp réservé aux crimes politiques, d'où on sortait rarement vivant... À partir du moment où on devenait un *Maegukno*^{11} on était condamné.

Par prudence, le *General Security Bureau* arrêtait même tous les parents jusqu'au cinquième degré de parenté, y compris les enfants et souvent aussi, les amis et les collègues.

Kim Song Hun essuya son front maintenant couvert de sueur : il était à la croisée du chemin. Il se dit que si, six mois plus tôt, il n'avait pas été lui-même à Oulan-Bator apporter dix millions de dollars, la foudre serait tombée sur lui sans avertissement.

La boîte métallique refermée, Kim Song Hun se versa du thé noir et se mit à réfléchir. Sachant qu'une mauvaise décision le conduirait dans l'au-delà.

Six mois plus tôt, il avait été accueilli à l'aéroport d'Oulan-Bator par des membres des Services de Renseignements mongols. Ceux-ci l'avaient emmené dans leurs locaux, avaient répertorié les fonds qu'il amenait pour lui annoncer ensuite que les Américains avaient lancé contre lui un mandat d'arrêt international pour assistance à une

conspiration terroriste.

La Mongolie et les États-Unis entretenant d'excellentes relations, les autorités d'Oulan-Bator allaient être obligées de le remettre aux Américains qui l'expédieraient, pour commencer, à Guantanamo...

Assommé, Kim Song Hun n'avait pu que protester de son innocence.

Après lui avoir offert un thé brûlant, les agents mongols l'avaient enfermé dans un petit bureau « pour qu'il réfléchisse ».

Cette réflexion avait été interrompue une heure plus tard par l'entrée d'un inconnu non asiatique. Un homme aux cheveux gris, de grande taille, avec des lunettes à monture dorée et un visage lisse, tout autant que les traits ronds et passe-partout de Kim Song Hun. Il avait pris place en face du Nord-Coréen et n'avait pas perdu de temps en vaines explications.

— Je m'appelle John Riverside, avait-il dit en parfait coréen et je dirige à Oulan-Bator la station de la Central Intelligence Agency.

« Comme vous vous en doutez, nos moyens électroniques nous permettent d'écouter toutes les conversations nord-coréennes. C'est ainsi que j'ai appris votre venue.

« Grâce à ces interceptions, je connais très bien le rôle important du Bureau 39. Et, donc, de vous-même. Mon gouvernement a réclamé votre arrestation. Qu'avez-vous à dire ?

Kim Song Hun demeura muet d'interminables secondes. Sonné. Même dans ses cauchemars les plus atroces, il n'aurait jamais pensé se trouver face à un agent de la CIA haïe. Rien que cela lui donnait des sueurs froides. Il n'avait pu que balbutier :

— Je suis porteur d'un passeport diplomatique, vous n'avez pas le droit de m'arrêter.

John Riverside avait balayé le passeport diplomatique d'un geste définitif.

— Ici, nous avons tous les droits ! Enchaînant aussitôt.

— Monsieur Kim Song Hun, vous envoyer à Guantanamo ne m'intéresse pas. Ce que je veux c'est, grâce à vous, détruire votre réseau clandestin de financement. Pour cela, j'ai besoin de votre coopération et des documents que vous possédez à Pyongyang.

« Aussi, je vais vous faire une proposition extrêmement généreuse, que vous avez une heure pour étudier.

« Nous sommes prêts à vous laisser déposer l'argent que vous avez amené à la banque Golombt et à vous laisser repartir à Pyongyang.

« À la condition que, dès que cela vous sera possible, vous quittiez Pyongyang clandestinement pour gagner la frontière chinoise que nous vous aiderons à franchir. Bien entendu, vous devrez apporter tous les documents en votre possession. En échange de votre coopération, vous recevrez une somme de dix millions de dollars, une

nouvelle identité et la protection du F.B.I. Si vous refusez, ce soir vous volerez vers Guantanamo. À tout à l'heure.

Il était sorti du bureau, laissant Kim Song Hun sous le choc. C'était la première fois qu'il parlait à un étranger. Et, pire, à un Américain ! À l'école, on lui avait appris que si, par hasard, il croisait dans les rues de Pyongyang un citoyen américain, il devait le saluer par un « *Annyeong-hasimnikka, mijenom qjeossi !* »⁽¹²⁾

Son cerveau était en ébullition. Bien entendu, il n'ignorait pas l'emprise américaine sur la Mongolie. Les Américains étaient partout, beaucoup plus libres qu'en Chine, et Oulan-Bator était devenue une grande base d'espionnage de la Corée du Nord.

Mais, de là, à lui tendre ce piège... Prostré, il avait eu du mal à faire le tri dans ses pensées. Avec une obsession grandissant avec les minutes qui s'écoulaient : échapper à Guantanamo.

Finalement, il se dit que les Américains étaient très naïfs et qu'il allait s'en tirer en mentant. Aussi, lorsque la porte se rouvrit sur John Riverside, sa décision était prise.

— Je suis d'accord pour faire ce que vous me demandez, avait-il annoncé, mais je vais avoir besoin d'un peu de temps pour m'organiser.

— Pas de problème, avait répondu l'Américain. Je sais qu'à chaque transfert de fonds, le courrier apporte un coffre métallique à votre correspondant, M. Koh Yung Wan, et que vous êtes les seuls à posséder la combinaison d'ouverture. Nous correspondrons de cette façon. Dès que vous serez prêt, mettez dans la boîte un bujeok⁽¹³⁾. Vous recevrez alors de quoi mettre votre projet à exécution.

Les mots de l'Américain pénétraient comme des clous brûlants dans le cerveau de Kim Song Hun. Ainsi, Koh Yung Wan, l'homme de confiance des Nord-Coréens à la banque Golombt, avait été retourné par les Américains :

L'univers de Kim Song Hun s'écroulait. John Riverside lui avait tendu une main qu'il avait prise machinalement et avait laissé tomber, d'une voix froide :

— Ne changez pas d'avis, M. Kim Song Hun, cet entretien a été filmé...

Il s'était éclipsé avant que les agents mongols ne reviennent.

Ensuite, les choses avaient repris leur cours normal. À la banque Golombt, Koh Yung Wan l'avait reçu avec son affabilité habituelle et ils avaient rapidement expédié les affaires courantes. Kim Song Hun n'avait pas osé regarder son interlocuteur en face et avait été soulagé de se retrouver dans la limousine le conduisant à l'aéroport.

Les derniers mots de John Riverside s'étaient gravés en lettres de feu dans son cerveau.

Il n'avait pas vu de micros dans la pièce où il avait été retenu,

mais il avait trop l'habitude de ce genre de choses pour mettre sa parole en doute.

Dans l'avion du retour, il avait été submergé de terreur. La Mongolie était infestée d'agents nord-coréens. Ceux-ci avaient peut-être appris l'incident. Si Kim Song Hun ne faisait pas un rapport dès son arrivée et qu'ils le relatent à Pyongyang il serait immédiatement arrêté. Dans un pays où on vous mettait en prison pour avoir trébuché sur un mot dans un discours officiel, un contact, même involontaire, avec un agent impérialiste, c'était trois balles dans la tête, attaché à un poteau et toute la famille envoyée en camp de travail.

Ce point-là concernait moins Kim Song Hun : sa femme était morte d'un cancer trois ans plus tôt et sa fille unique, Eun-Sok, venait de partir en Chine pour trois ans avec un contrat d'État pour travailler dans un karaoké tenu par des Nord-Coréens, son salaire étant viré directement en Corée du Nord.

Seulement, s'il rendait compte de sa mésaventure, il risquait aussi d'être arrêté. Alors, il avait gardé le silence et essayé de chasser de sa mémoire ce qui s'était passé à Oulan-Bator.

Les semaines avaient passé, sans rien apporter de nouveau. Presque chaque semaine, le colonel Cho Ong Jun retournait à Oulan-Bator. À chacun de ses retours, Kim Song Hun avait les mains moites en ouvrant la boîte coffre-fort. Mais elle ne contenait rien d'inhabituel. Comme si sa rencontre n'avait jamais existé.

Peu à peu, Kim Song Hun avait retrouvé sa paix intérieure. On lui avait changé sa voiture chinoise pour une Volvo et il avait été invité à un bowling réservé à la Nomenklatura.

Un peu à son corps défendant, il avait pris le risque calculé de rester à Pyongyang, ce qui lui évitait le saut dans l'inconnu. Kim Song Hun n'était jamais sorti de Corée, sauf pour se rendre en Mongolie ou en Mandchourie chinoise. Bien sûr, grâce aux films, il savait à quoi ressemblait le monde extérieur, mais avait du mal à se l'imaginer.

Et puis, au fond, il aimait son pays. Bien sûr, il n'ignorait rien des horreurs perpétrées par ce régime sanguinaire et ubuesque, mais lui n'en souffrait pas trop. Il n'avait pas faim, lisait et fréquentait régulièrement le karaoké de son quartier où il pouvait même de temps à autre consommer une « fleuriste ». C'était la forme de prostitution admise. À l'entrée des karaokés réservés aux apparatchiks, on croisait des jeunes femmes très bien habillées, tenant un petit bouquet de fleurs.

— Voulez-vous acheter mes fleurs ? demandaient-elles discrètement aux hommes seuls.

Kim Song Hun avait de temps en temps fait honneur à une fleuriste, sans en éprouver un plaisir inouï.

Il alluma une cigarette. Le soir tombait sur Pyongyang et la flamme de vingt mètres de haut surmontant l'obélisque du Juche illuminait le crépuscule. Kim Song Hun se dit qu'il n'avait plus beaucoup de temps. Le message d'Oulan-Bator le mettait au pied du mur. Pas une seconde, il ne mettait en doute son contenu. Les Américains, interceptant toutes les communications nord-coréennes, avaient très bien pu apprendre la disgrâce du général Park Jin Il avant lui.

Dans ce pays en état de siège permanent, avec un million de soldats déployés dans le sud, face à la ligne de démarcations avec la Corée du Sud, tout était secret d'État. La guerre pouvait éclater n'importe quand.

Kim Jong Il avait fait développer toute une panoplie de missiles à courte portée, destinés à frapper éventuellement les troupes américaines stationnées en Corée du Sud.

En Corée du Nord, le service militaire durait de cinq à dix ans et les militaires, bien nourris, choyés, étaient fidèles au régime. Pensivement, Kim Song Hun rouvrit la boîte coffre-fort et contempla le téléphone : c'était l'heure du choix. S'il prenait le risque de rester, il fallait jeter dans le fleuve le téléphone et la note l'accompagnant. Et même en effacer le souvenir de son cerveau.

Dans le cas contraire, il devait agir très vite.

Pendant de longues minutes, il contempla le portable noir, la chemise collée à son dos par la peur. Il devait être le dernier encore dans l'immeuble. Or, il ne fallait surtout pas se faire remarquer : c'était toujours dangereux.

Il se leva et gagna le fenêtre, contemplant les pins noirs de l'île de Duru, au milieu du fleuve, comme pour y puiser la force de prendre une décision. Puis, il revint à son bureau, ouvrit un tiroir et y prit le bujeok pour l'enfourer dans sa poche. Comme tous les Coréens, bien qu'athée, il était extrêmement superstitieux.

Sa décision était prise. Il mit dans sa serviette le téléphone et la note d'instructions. Ensuite, il ouvrit son coffre et, soigneusement, le vida de tous les documents ultra secrets qu'il contenait, pour les glisser dans sa serviette. Il y ajouta une liasse de billets de 4 700 dollars apportés le matin même, puis referma, brouilla la combinaison et ferma la porte de son bureau.

En longeant l'immense place Kim Il Sung, il se dit qu'il regretterait Pyongyang. C'était quand même une très belle ville. Où il n'y avait aucune pollution, toute industrie ayant disparu depuis longtemps...

Les phares de sa Volvo éclairèrent une femme qui se dissimulait derrière un arbre pour accomplir un besoin naturel. Il n'y avait pas de toilettes publiques à Pyongyang. Les Nord-Coréens vivaient comme des animaux, ignorant que le monde extérieur était différent. Du

temps de Kim Il Sung, ils s'émerveillaient de pouvoir manger trois fois par jour du *Kumshi* et de la viande une fois par mois.

C'était l'âge d'or.

Kim Song Hun avait bourré machinalement un sac de vêtements, y joignant les photos de sa femme et de sa fille Eun-Sok. Maintenant qu'il avait pris sa décision, son cerveau s'était remis à fonctionner normalement. Pour se rassurer, il se disait que des dizaines de milliers de Nord-Coréens avaient fui le pays avant lui, utilisant un itinéraire relativement facile, surtout en hiver.

Au nord du pays, tout près de la Russie, mais à plus de six cents kilomètres de Pyongyang, la frontière avec la Chine était matérialisée par une rivière, la Tumen. Par endroits, celle-ci n'avait que quelques dizaines de mètres de large, et, en cette saison, elle était gelée. Même en été, on pouvait la traverser, en ayant pied presque partout.

Bien sûr, plusieurs ponts ferroviaires l'enjambaient, à Onseong et à Kaishantang, mais il n'était pas question de les emprunter sans visa de sortie. Kim Song Hun se pencha sur la carte. Dans un pays normal ce voyage eût représenté une journée au plus. Hélas, la Corée du Nord n'était pas un pays normal. Pour arriver dans le nord, il n'y avait que le train. C'était long, il s'arrêtait tout le temps, n'était pas chauffé, mais en deux ou trois jours, il devrait y arriver...

Kim Song Hun ouvrit le portable et y glissa une des batteries. En Corée du Nord, les portables étaient interdits et seuls quelques rares favorisés en possédaient. Il s'alluma, mais l'écran afficha aussitôt : no call. C'était un portable chinois. À cause de la puissance des relais le long de la frontière, côté chinois, on pouvait utiliser le réseau « China One » dans la région frontalière nord-coréenne.

Donc, Kim Song Hun pourrait, dès qu'il serait là-bas, entrer en contact avec le numéro indiqué. Sûrement celui d'un passeur qui l'aiderait à franchir la rivière Tumen. En cette saison, il ne faisait que moins trois à Pyongyang, mais là-bas, il faisait beaucoup plus froid et la Tumen était probablement gelée. Même ainsi il y avait des patrouilles de gardes-frontières nord-coréennes en permanence, qui n'hésitaient pas, parfois, à tirer sur les fugitifs. Bien qu'il existe une tolérance pour ceux qui entraient en Chine à la recherche de nourriture. Seulement, Kim Song Hun avec son visage rond d'apparatchik trop bien nourri, ne pouvait pas entrer dans cette catégorie.

En regardant sa carte, il établit son plan de bataille. Le lieu de franchissement le plus facile, d'après ses informations, était en face de la ville chinoise de Tumen. Or, à environ soixante kilomètres au sud,

du côté nord-coréen, se trouvait une fabrique secrète d'armement, près de la ville de Musan.

Grâce à son autorisation d'aller dans les zones frontières et à sa carte du Bureau 39, il pouvait affronter les contrôles dans le train, jusque-là. Après, il se débrouillerait.

Il prit son sac et descendit. Il avait décidé de se rendre à pied à la gare, laissant sa Volvo devant chez lui. Plus il pourrait prendre d'avance, plus il aurait de chances de s'en sortir. N'étant directement contrôlé par personne, une absence de vingt-quatre heures passerait inaperçue : c'était l'hiver et beaucoup de gens étaient malades, car on ne trouvait aucun médicaments dans les pharmacies...

Son plan était simple : dès qu'il aurait passé la frontière, il foncerait récupérer sa fille à Shenyang.

Il remonta l'avenue Ghangguang son sac à la main. À Pyongyang il n'y avait pas de taxis. Passant devant une énorme banderole lumineuse proclamant : *21 Segyeui wui Daehan Taeyang*⁽¹⁴⁾. Au bout de l'avenue, se dressait la petite gare, mélange d'architecture stalinienne avec ses imposantes colonnes et son curieux kiosque en forme de pagode sur son toit.

Kim Song Hun alla droit au guichet et acheta un billet pour la ville côtière de Kimchaek, au nord-est. Le train partait théoriquement une heure plus tard. Dieu merci, il y avait beaucoup de trains de nuit.

Kim Song Hun avait décidé de passer par la côte est pour bifurquer vers le nord à Chongjin. Au moins deux grandes lignes ferroviaires filaient vers la Chine, principal débouché de la Corée du Nord, à part Vladivostok. Il n'aurait donc aucun mal à trouver des correspondances.

Le tout était d'échapper aux hommes du *General Security Bureau* qui ne tarderaient pas à être lancés à ses trousses.

Un policier en uniforme veillait sur le quai, devant le train en partance. Kim Song Hun lui montra son autorisation de voyage et l'autre salua poliment.

Il remonta le long du convoi, à la recherche d'un wagon dont toutes les vitres n'étaient pas absentes. Il en découvrit enfin un en moins mauvais état et s'installa dans un compartiment où se trouvait déjà quelqu'un. Une femme, emmitouflée dans un gros manteau. Elle dormait ou faisait semblant de dormir.

Kim Song Hun s'installa dans le coin opposé, se disant que cette femme voyageait sûrement clandestinement : elle n'avait aucun bagage. Il s'abstint pourtant de lui adresser la parole. En Corée du Nord, on ne savait jamais à qui on avait affaire. Il compta les minutes, oppressé jusqu'au moment où un employé glapit quelque chose sur le quai. Le convoi s'ébranla, dans un concert de grincements. Kim Song Hun serra au fond de sa poche son *bujeok*. Le train se traînait avec une

sage lenteur, sur des rails en si mauvais état qu'on avait l'impression d'être à cheval. Kim Song Hun parvint quand même à s'endormir.

Il se réveilla : le convoi était arrêté, en rase campagne, dans une obscurité totale. Il régnait un froid glacial dans le compartiment. Il aperçut une lueur à l'autre extrémité du compartiment. Sa voisine avait craqué une allumette et fouillait dans son sac. Elle en sortit quelque chose et se mit à manger.

Kim Song Hun réalisa soudain qu'il mourait de faim. Comme si sa compagne de voyage avait lu dans ses pensées, elle tendit le bras dans sa direction et demanda :

— Vous avez faim ?

Il prit ce qu'elle lui tendait et le mit dans sa bouche sans répondre. C'était un *hyomo bangg*, un petit pain qu'on vendait pour quatre *jeons*^[15] dans les parcs des beaux quartiers de Pyongyang. Kim Song Hun le dévora silencieusement. Une heure plus tard, le train redémarra. Le directeur du Bureau 39 n'arrivait pas à dormir, rongé par le froid glacial et l'angoisse. Son voyage était encore long et qu'allait-il trouver au bout ? Comment allait-il récupérer sa fille chérie, Eun-Sok ?

CHAPITRE II

John Riverside avait du mal à se concentrer sur le « brief » qu'il expédiait tous les matins à Langley, par e-mail crypté. Sur la côte Est des États-Unis, en retard de treize heures sur la Mongolie, il était six heures du soir, la veille.

Le chef de station de la CIA en Mongolie termina son rapport par une phrase brève : l'agent 127 n'a pas encore donné signe de vie. L'agent 127, c'était Kim Song Hun et son nom de code signifiait simplement qu'il était le 127^e agent recruté par la station... John Riverside repoussa son fauteuil en arrière et regarda sa montre : six heures dix du matin. Depuis la veille, lorsqu'il s'était discrètement rendu à la banque Golombt pour remettre au vice-président Koh Yung Wan le paquet destiné à Kim Song Hun, il comptait les heures.

Sa tentative de le retourner était la première et la dernière. Si l'agent 127 ne donnait pas signe de vie, il n'y avait que deux explications possibles. Soit il avait été arrêté par les Services nord-coréens, soit il avait refusé de faire défection.

Or, contrairement à ce qu'il avait prétendu, John Riverside n'avait jamais eu aucun moyen de pression contre lui : son interpellation à l'aéroport d'Oulan-Bator par les agents mongols n'avait été obtenue qu'à coup de bakchichs...

Les Mongols avaient accepté, en raison de leurs bons rapports avec leurs homologues américains, de retenir deux heures Kim Song Hun dans leurs locaux. Deux heures, mais pas une minute de plus... Jamais ils n'auraient laissé les Américains « kidnapper » un officiel nord-coréen. Leur grand voisin était la Chine et ils ne tenaient pas à se brouiller avec cette alliée de la Corée du Nord.

Cependant, le bluff de John Riverside avait marché, même si leur entretien n'avait pas été filmé, contrairement à ses dires. Le peu de connaissance du monde extérieur des Nord-Coréens avait été son allié.

Ensuite, il avait attendu. Sans rien voir venir. Ou Kim Song Hun avait réalisé qu'il avait été mené en bateau, ou il n'avait pas envie de changer de camp.

Pressé par Langley de faire avancer son affaire, John Riverside avait eu l'idée d'un second bluff. Spécialiste de la Corée, il connaissait les mœurs paranoïaques des leaders nord-coréens qui « ratissaient large » en cas de trahison. Et savait par cœur l'organigramme du

Bureau 39.

La disgrâce du général Park Jin Il n'existait que dans son imagination mais Kim Song Hun n'avait pas la possibilité de la vérifier...

C'était la dernière carte de John Riverside. Ce dernier avait activé le réseau de passeurs et de recueil en Mandchourie chinoise pour des défecteurs moins importants que le responsable du Bureau 39.

Dès qu'il serait contacté par le fugitif grâce au téléphone portable, le passeur appellerait John Riverside. Ce dernier savait que le voyage de Pyongyang à la frontière chinoise pouvait durer plusieurs jours.

Ou se terminer dans une prison nord-coréenne. Il n'y avait plus qu'à attendre et prier.

De neuf heures à sept heures du matin, le train de Kim Song Hun n'avait parcouru que deux cents kilomètres environ. Transi, épuisé, il descendit sur le quai désert d'une petite gare au nom inconnu et alla demander à un employé ce qui se passait.

— Il a fallu changer de locomotive, annonça ce dernier. On en attend une nouvelle.

— Quand ?

L'autre haussa les épaules.

— Dans la journée.

Kim Song Hun gagna le bureau du chef de gare et, exhibant sa carte du Bureau 39, réussit à leur extorquer du thé noir brûlant et quelques beignets. Ensuite, il remonta dans son wagon. Sa voisine de compartiment avait disparu et il ne la chercha pas. S'allongeant sur la banquette défoncée, il essaya de trouver le sommeil. Le train repartit vers trois heures de l'après-midi.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'envoi du téléphone portable à Kim Song Hun. Ce dernier n'avait pas donné signe de vie, ce qui prouvait qu'il n'avait pas atteint la zone frontière.

John Riverside se décida à appeler le passeur, un jaeson-jok acquis à la cause américaine à coup de dollars, pour lui demander s'il n'avait pas eu vent d'une arrestation le long de la Tumen. Là-bas, les nouvelles voyageaient vite.

— Il n'y a rien d'anormal, répondit le Sino-Coréen. Dès qu'il y a du nouveau, je vous appelle.

L'Américain raccrocha. Encore quarante-huit heures de silence et il n'y aurait plus d'espoir de récupérer Kim Song Hun.

Une aube grise parsemée de traînées de brouillard éclairait un paysage lugubre, froid comme la mort. Kim Song Hun venait de

descendre à la gare nord-coréenne de Sambang, juste avant l'énorme pont métallique enjambant la Tumen jusqu'à la gare jumelle chinoise de Tumen, en Chine.

C'était le sixième train qu'il empruntait en quatre jours. Il avait été contrôlé une fois, en arrivant à Ch'eong Sai. Il était sur ses gardes : son absence avait dû être découverte, aussi s'éloigna-t-il de la gare, le plus vite possible. Le train continuait jusqu'en Chine et les gardes-frontières effectuaient leurs contrôles dans les wagons.

Il entra dans les toilettes où il abandonna son sac de voyage désormais inutile. Il tremblait d'excitation et grelottait de froid. Il devait faire moins quinze et les rafales de vent lui mordaient le visage. Les mains dans les poches de son manteau trop léger, il s'engagea sur un chemin parallèle à la Tumen. Très peu de gens dans les rues. Il parcourut ainsi presque un kilomètre, sa serviette à bout de bras, ressassant dans sa tête l'article 47 du code pénal nord-coréen : la fuite du pays était punie de la peine de mort.

Il attendit d'être loin de l'agglomération pour ouvrir son portable, le pouls à 200 ! Et si personne ne répondait ? Il s'arrêta le long d'une maison traditionnelle au toit de chaume et attendit, le regard glué à l'écran.

S'il ne fonctionnait pas, il était livré à lui-même, ne connaissant personne dans cette région. Or, traverser la rivière sans « guide » était extrêmement risqué. Il fallait connaître les horaires des patrouilles des gardes-frontières.

L'écran s'alluma, affichant aussitôt « China Mobile » !

Kim Song Hun en tremblait de bonheur. Avec application il composa le numéro écrit sur la note et attendit. Une voix d'homme répondit quelques secondes plus tard, répétant en coréen le numéro.

— C'est *Cheollima* ! annonça Kim Song Hun.

Il y eut un bref silence puis son interlocuteur demanda en coréen, mais avec l'accent chinois :

— Où êtes-vous ?

— Je suis descendu du train à Sambang. Maintenant, je suis à un kilomètre au nord de la ville.

— Aucune mauvaise rencontre ?

— Non.

— Pas trop fatigué ?

— *Gwaenchana*⁽¹⁶⁾.

— Vous allez marcher environ deux kilomètres vers le nord, dit le passeur. À cet endroit, le fleuve fait une anse. Attendez-moi là. Il y a un petit village avec un mur qui protège les maisons du vent. Ne vous approchez surtout pas de la rivière.

— Quand serez-vous là ?

— Une heure environ.

Il avait déjà coupé la communication. Kim Song Hun se remit en marche. Tout cela paraissait si facile après son épuisant voyage. Presque trop facile...

Il regarda de l'autre côté de la Tumen et aperçut les maisons de la ville du même nom. Un centre assez important. Il n'y avait que la rivière à traverser. Mais des soldats nord-coréens munis de jumelles, installés sur le pont du chemin de fer, surveillaient tout.

Vingt-cinq minutes plus tard, il aperçut le village annoncé. Une vingtaine de maisons alignées derrière un mur. Aucun signe de vie, pas la moindre fumée, comme s'il avait été inhabité. Kim Song Hun s'accroupit le long du mur pour être protégé du vent, les mains dans les poches. Il grelottait, mourait de faim et avait peur. De son ancienne vie, il n'avait emporté que le contenu de sa serviette, des dossiers où étaient notées toutes les informations que recherchaient les Américains.

Il ferma les yeux, pensant à sa trahison. Imaginant ce qui lui arriverait s'il était repris...

Ensuite, pour se changer les idées, il regarda le paysage autour de lui. En face, en Chine, le relief commençait juste après le fleuve. Des « dos de dragon » comme disaient les Chinois, petites montagnes couvertes de forêts. Côté coréen, les berges avaient été dégagées pour la surveillance de la Tumen et il n'y avait aucune végétation. Soudain, il aperçut une silhouette qui avançait dans sa direction venant du nord et son cœur s'emballa. Machinalement, il se leva. Réalisant qu'il était désormais un *Maegukno*, des gens qu'on tuait à coups de bâton pour les faire souffrir plus longtemps, quand on les reprenait.

Il se persuada que l'homme qui se dirigeait vers lui était le passeur qu'il attendait.

Si c'était un Nord-Coréen il allait sûrement lui poser des questions. Or, Kim Song Hun n'avait pas d'armes et aucune envie de se battre. La peur au ventre, il attendit collé contre le mur qui le séparait du village. L'inconnu approchait, engoncé dans une grosse canadienne marron, coiffé d'une chapka assortie. Un visage rond, une moustache. Dès qu'il fut à un mètre, il demanda en coréen :

— Comment vous appelez-vous ?

— *Cheollima*, répondit aussitôt Kim Song Hun.

— Bien ! Moi, c'est Min-Hong. Je suis venu vous chercher.

— On va traverser ? demanda aussitôt Kim Song Hun.

— Dans une heure environ répondit Min-Hong. Je vais aller voir les gardes-frontières dans le village. On passera quand ils seront partis pour leur ronde.

— Qu'est-ce que vous leur dites ? demanda avec une certaine naïveté Kim Song Hun.

Min-Hong sourit ironiquement.

— Rien. Je leur donne mille yuans^{17} tous les mois. Et je leur apporte des choses de l'autre côté.

Kim Song Hun savait que les gardes-frontières coréens se faisaient payer, parfois des sommes minuscules – cinq won nord-coréens – car les pauvres diables qui venaient chercher un peu de nourriture en Chine étaient très pauvres, se nourrissant de trognons de choux et de racines.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Kim Song Hun.

— Attendez-moi là. Il n'y a personne dans le coin. C'est un élevage de poulets.

Il s'éloigna, tourna le coin du mur et disparut, laissant le défecteur désarmé. Il s'accroupit sur ses talons et releva le col de son manteau, regardant la surface brillante de la glace sous laquelle coulaient les eaux de la Tumen. De l'autre côté, en Chine, un petit chemin serpentait entre l'eau et la forêt, suivant le cours de la rivière. De nouveau, il serra au fond de sa poche son bugeok.

Pourvu qu'il n'y ait pas de problème de dernière minute. Jamais il n'oserait s'élancer seul sur cette rivière gelée.

John Riverside pénétra en trombe dans la salle du chiffre et tendit un télégramme au chiffreur.

— Martin, envoyez cela tout de suite en *flash*.

Le passeur Min-Hong venait de lui téléphoner, annonçant d'une phrase codée que le contact était établi avec *Cheollima*. Ce qui signifiait qu'il n'y avait plus de problèmes : Min-Hong connaissait tous les gardes-frontières qu'il arrosait généreusement. Il ignorait qui était *Cheollima* et s'en moquait : pour lui faire franchir la Tumen, il allait toucher deux mille dollars. Les Américains n'étaient pas toujours aussi généreux.

Le chef de station de la CIA regarda le chiffreur taper sur l'ordinateur crypté, fou de bonheur. Son double bluff avait réussi !

Avec un succès pareil, il avait des chances d'obtenir une mutation dans un pays moins excentré que la Mongolie. Islamabad lui plairait bien.

Sans s'en rendre compte, Kim Song Hun s'était endormi. Il sursauta en entendant une voix lancer :

— Debout.

Min-Hong était devant lui.

— Tout va bien ? s'enquit anxieusement Kim Song Hun.

Il grelottait de la tête aux pieds et aurait mangé de la terre tant il avait faim. Il devait faire moins 15 !

— Oui, on attend encore un peu.

Le guide sortit son portable et appela quelqu'un. S'exprimant en chinois cette fois. Puis il s'accroupit à côté de Kim Song Hun. Vingt minutes s'écoulèrent dans un silence absolu. Soudain, deux silhouettes apparurent sur leur gauche. Deux gardes-frontières, Kalachnikov à l'épaule, en uniforme verdâtre, chapka assortie, qui s'éloignaient vers le sud, marchant lentement le long de la Tumen. Instinctivement, Kim Song Hun se recroquevilla sur lui-même, aussitôt rassuré par Min-Hong.

— N'aie pas peur.

De fait, les deux gardes-frontières nord-coréens s'éloignèrent sans se retourner et disparurent dans un repli de terrain. Kim Song Hun claquait des dents. Il aperçut soudain un petit véhicule vert roulant sur le sentier longeant la Tumen, côté chinois. Il ralentit et stoppa presque en face d'eux. Le « guide » se leva d'un bond.

— On y va ! Attention, sur la glace il ne faut pas courir. Elle n'est pas assez épaisse.

Le sol descendait en pente douce jusqu'à la rivière. Kim Song Hun, terrifié, regarda Min-Hong tâter la glace, hésiter puis se lancer dessus d'un bond souple. Comme son « client » hésitait, il lui lança :

— N'aie pas peur ! On pourrait traverser à pied ici, il n'y a pas plus d'un mètre de profondeur.

Kim Song Hun se lança à son tour, entendit un craquement, sentit son sang se figer dans les veines, mais la glace tint bon.

Ils marchaient en glissant. À cet endroit la Tumen ne mesurait pas plus de trente mètres de large.

Kim Song Hun ne retrouva un rythme cardiaque normal qu'en sautant sur la berge caillouteuse. Il était en Chine !

Il se retourna en grimpant le talus, embrassant du regard l'étendue vide des champs puis une route déserte avec, au fond les montagnes de la province de Ham Gyongbok-Do.

Son pays qu'il ne reverrait jamais.

Le petit véhicule vert était un taxi. Le « guide » monta devant et la voiture démarra en direction de Tumen. Quand ils y arrivèrent, Kim Song Hun se dit que ça ne semblait guère plus riche que la Corée, avec les toits de tôle rafistolés, les pousse-pousse, les charrettes à bras et quelques voitures. Ils pénétrèrent dans l'agglomération et le chauffeur s'arrêta devant un marché en plein air bien achalandé, accoté à des petites échoppes.

— Venez, lança Min-Hong.

Ils entrèrent dans une boutique qui sentait le bouc, la saleté, les ordures et le choux. Ce qui donna faim à Kim Song Hun. C'était un

magasin de fringues. Min-Hong farfouilla dans les vêtements entassés et tendit au défecteur un manteau vert doublé de chien.

— C'est cinq cents yuans. Vous avez de l'argent ?

— Oui, avoua Kim Song Hun.

Il prit dans sa liasse un billet de cinquante dollars et le tendit à la marchande, laissant le sien.

Quand ils ressortirent de la boutique, enfin il ne grelottait plus. Min-Hong se dirigea vers un *dabang*, un petit café comme il y en avait en Corée du Nord, et ils s'installèrent sur une banquette de bar. Une serveuse vint prendre leur commande, s'exprimant en coréen.

Ce qui rassura Kim Song Hun. Il commanda une bière et un *kumsh*^{18}.

— Tout le monde parle coréen ici ? chuchota-t-il.

— Beaucoup, répliqua Min-Hong. Ce sont des jaeson-joks, comme moi.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Kim Song Hun après avoir avalé son *kumshi*.

— On attend une voiture qui va nous emmener à Yanji, expliqua Min-Hong. Il faut être prudent. La police chinoise coopère avec les gens de chez vous, pour avoir des primes. S'ils vous prennent, ils vous mettent dans un camp de transit et c'est fini.

De nouveau, Kim Song Hun se recroquevilla de terreur. Le silence retomba. Quelques clients allaient et venaient. Le « guide » donna un autre coup de fil. En coréen.

— Il arrive, annonça-t-il.

Cinq minutes plus tard, une vieille Volvo argentée s'arrêta devant le *dabang* et ils s'y installèrent. Le véhicule prit aussitôt la route en lacet traversant les montagnes pour gagner Yanji. Des sapins sombres serrés les uns contre les autres.

— Il y en a qui font la route à pied ! remarqua Min-Hong.

Kim Song Hun se dit qu'il n'y serait pas arrivé. La peau de chien le réchauffait, il n'avait plus faim mais il était toujours obsédé à l'idée de se faire reprendre...

Enfin, après une heure de lacets, ils atteignirent les premières maisons de Yanji. Des toits de chaume, à la coréenne alternant avec de vieux bâtiments de style soviétique. Beaucoup d'animation, des voitures, des piétons, des pousse-pousse, des charrettes. Et toutes les enseignes étaient en coréen et en chinois ! Ils longèrent un marché en plein air, malgré le froid.

Kim Song Hun n'avait pas vu depuis des années des étals aussi bien achalandés.

Ils traversaient des rues de plus en plus animées, se rapprochant du centre, puis la Volvo s'arrêta devant un bâtiment qui lui sembla monumental avec un immense fronton néo-classique.

Un coup de klaxon et un employé ouvrit le portail pour qu'ils puissent pénétrer dans la cour. Un homme les attendait devant l'entrée du bâtiment. Grand, blond, des cheveux longs, une épaisse moustache. Il s'approcha de Kim Song Hun et le serra dans ses bras, lui annonçant en coréen :

— Je suis le pasteur Norbert Shan et vous êtes dans le temple protestant de Yanji. Bienvenue en Chine !

Kim Song Hun n'en revenait pas qu'il parle coréen avec son allure d'étranger. Il le suivit à l'intérieur. C'était merveilleusement bien chauffé et il se sentit tout de suite mieux. Le pasteur le mena jusqu'à une petite chambre meublée sobrement et lui montra un lit et des couvertures.

— Reposez-vous. Vous devez être très fatigué. Dormez autant que vous le voudrez. Désormais, plus rien ne peut vous arriver.

— Il faut que je retrouve ma fille, fit timidement Kim Song Hun.

— On verra cela plus tard. Reposez-vous d'abord.

CHAPITRE III

Avoue ! Où est-il parti ? Tu l'as aidé !

Le lieutenant-colonel Cho-Ong-Jun n'entendait plus les mots hurlés par son interrogateur, mais lisait sur ses lèvres. À genoux sur le béton glacial, menotte aux poignets et aux chevilles, il n'avait ni bu, ni mangé depuis vingt-quatre heures. Les premiers coups de bâton assénés sur sa tête lui avaient fait éclater les tympanes. Les agents du *General Security Bureau* frappaient à toute volée, comme pour lui faire exploser le crâne, mais le calibrage des gourdins prévenait ce genre d'accident. Le prisonnier devait d'abord parler, avant d'être exécuté, beaucoup plus tard. Cho-Ong-Jun bredouilla à travers ses lèvres éclatées.

— Je ne sais rien. Le camarade Kim Song Hun ne m'a pas parlé. Je suis innocent.

— menteur ! hurla un de ses bourreaux, le frappant violemment sur l'arête du nez.

Le lieutenant-colonel Cho-Ong-Jun avait été arrêté la veille vers six heures du matin par quatre hommes qui avaient commencé à le battre dans l'escalier, avant de le conduire à la prison d'Orcheon, dans la banlieue de Pyongyang. Là, on l'avait forcé à se déshabiller, ne lui laissant que ses sous-vêtements et c'est agenouillé sur le sol qu'il subissait l'interrogatoire. D'abord, il avait fait le gros dos, sans même se poser de questions. En Corée du Nord, on ne savait jamais pourquoi on était arrêté. Sauf dans quelques cas précis.

Ce n'est que plusieurs heures plus tard, lorsqu'on lui demanda où se trouvait Kim Song Hun qu'il avait compris.

Si son chef avait vraiment fait défection, il n'avait aucune chance de s'en sortir. Aveux ou pas, il terminerait dans le terrible Camp 606 réservé aux militaires et aux apparatchiks qui avaient trahi. Un « petit » camp de trois cents prisonniers où la mortalité était de 98 %. Comme il y avait sans cesse un flot de nouveaux arrivants fournis par la paranoïa des Services de sécurité, il fallait faire de la place : à peine nourris, battus sans arrêt, privés de sommeil, les détenus mouraient comme des mouches.

Bien entendu, sa famille allait être expédiée dans un autre camp de longue durée, d'où ils sortiraient peut-être après des années.

Les coups s'arrêtèrent et un gradé vint s'asseoir en face de lui, un

bloc à la main, avant d'aboyer.

— Dis-nous tout ce que tu sais !

Bredouillant à cause de ses lèvres éclatées, le lieutenant-colonel Cho-Ong-Jun refit pour la vingtième fois le récit de ses activités depuis son retour de Mongolie. Minute par minute, incluant son rendez-vous à son retour avec Kim Song Hun. Il ignorait ce que contenait le coffre-fort portable, ne possédant pas la combinaison, n'avait rien remarqué de spécial à Oulan-Bator et n'avait, bien entendu, parlé à personne en dehors du directeur de la banque, autorisé à s'entretenir avec les visiteurs nord-coréens.

— Comment était le traître ?

— Normal, assura le lieutenant-colonel Cho-Ong-Jun. Je ne suis resté que dix minutes avec lui.

— Son coffre était ouvert ?

— Non, bien sûr.

— Que t'a-t-il dit de ses projets de désertion ?

Le lieutenant-colonel Cho-Ong-Jun avala le sang qui coulait de ses lèvres et de ses gencives et réussit à dire calmement :

— Il ne m'a parlé de rien, camarade.

Même s'il avait été intime avec le chef du Bureau 39, ce dernier ne lui aurait certainement pas fait part de ses projets, dans un pays où les enfants dénonçaient leurs parents. Et cela, l'interrogateur le savait parfaitement. Mais comme les habitants de ce pays béni, c'était devenu un robot. Sa tâche étant de faire avouer les prisonniers, il appliquait le manuel...

— Salaud ! Impérialiste ! Ennemi du Cher Leader ! Chou avarié !

Le lieutenant-colonel subissait tout, la tête baissée, essayant d'oublier la douleur de ses genoux. Sans espoir. Quand ils auraient fini de l'interroger, ils le fusilleraient. C'était aussi simple que cela. Brutalement, son interrogateur s'adressa à lui d'une voix plus douce :

— Camarade, tu as d'excellents états de service. Je comprends que tu aies eu peur de t'opposer aux manœuvres criminelles de ton chef. Désormais, tu dois nous dire tout de ses projets. Ainsi, tu auras droit à la clémence de notre Cher Leader...

Un autre piège. C'était tentant d'avouer qu'il était au courant mais le calme ne durerait pas longtemps. Il faudrait donner des détails qu'il ne possédait évidemment pas. Et recevoir d'autres coups.

— J'ai dit la vérité, camarade, répéta fermement le lieutenant-colonel. J'ignore tout de ce qu'a pu faire le camarade directeur. S'il a trahi, il mérite la mort.

— Traître toi-même, tu le protèges ! hurla l'interrogateur.

Avant de reprendre un bâton et de se mettre à cogner comme un sourd sur le prisonnier. Celui-ci bascula sur le côté, recroquevillé pour donner moins de prise aux coups. L'un d'eux asséné sur la nuque lui fit

perdre connaissance, ce qui n'arrêta pas la grêle de coups. Il fallait se méfier des simulateurs.

Dans son bureau au dernier étage de l'ambassade américaine d'Oulan-Bator, John Riverside n'en finissait pas de savourer son bonheur. L'opération de l'agent 127 était le couronnement de sa coopération avec les Services mongols. Dans ce pays béni, les Américains faisaient à peu près ce qu'ils voulaient, installant des stations d'écoute pour surveiller la Corée du Nord, recrutant des agents à tour de bras. C'était nettement plus détendu qu'en Chine, en dépit du climat effroyable et du peu de distractions pour les épouses de diplomates.

La nouvelle de l'arrivée de Kim Song Hun au temple protestant du Yanji signifiait que l'exfiltration était terminée.

Il allait falloir assurer une protection discrète au directeur de la banque Golombt recruté par la CIA un an plus tôt. Il touchait chaque mois dix mille dollars pour tenir l'Agence informée de tous les dépôts effectués par la Corée du Nord. C'est lui qui avait révélé l'existence de courriers spéciaux apportant de l'argent ou des ordres de virement. Bien entendu, les Américains n'en avaient soufflé mot à personne. Pour ne pas alerter les Nord-Coréens.

Désormais, il fallait terminer l'exfiltration de Kim Song Hun. John Riverside allait rendre visite à ses homologues sud-coréens d'Oulan-Bator, afin qu'ils établissent un « vrai-faux » passeport sud-coréen pour le défecteur. Celui-ci lui serait apporté à Yanji par un courrier et, ensuite, il n'aurait plus qu'à gagner Pékin en compagnie du pasteur pour y prendre un avion à destination d'Oulan-Bator.

Ensuite, lui et ses précieux documents seraient expédiés aux États-Unis pour un débriefing à « La Ferme », la structure CIA créée à cet objet.

Les Sud-Coréens auraient ensuite droit à une version légèrement « lobotomisée » du débriefing. John Riverside ne savait pas exactement ce que le défecteur avait amené avec lui, mais il n'avait pas dû quitter Pyongyang les mains vides... Il appela sa secrétaire :

— Jane, dites à M. Kim que je dois le voir d'urgence, annonça-t-il.

M. Kim était le représentant de la KCIA⁽¹⁹⁾ à Oulan-Bator. La moitié des Coréens – Nord ou Sud – s'appelaient Kim et l'autre moitié, Park... Les Américains se demandaient comment ils arrivaient à s'y retrouver. Il ne voulait pas que Kim Song Hun prolonge trop son séjour en chine. Avec le *Guoambu*⁽²⁰⁾, on ne savait jamais sur quel pied danser. Ils faisaient risette aux Américains, depuis peu, mais les Nord-Coréens étaient leurs alliés et leurs protégés.

Le général Kim Shol Su émergea du bureau du Cher Leader Kim Jong II, les jambes flageolantes. Depuis la veille, il s'était préparé à ce rendez-vous, mais la réalité avait été encore pire que ce qu'il avait imaginé. Le président de la Corée du Nord, dressé sur ses talonnettes, avait insulté le général Kim Shol Su avec une violence inouïe, l'accusant d'incompétence, d'aveuglement et pratiquement de haute trahison... Apparemment, il avait lu attentivement son rapport sur la mystérieuse disparition du directeur du Bureau 39. Celui-ci s'était volatilisé sans laisser d'indices. La dernière personne à s'être entretenue avec lui était le lieutenant-colonel Cho Ong Jun dont l'interrogatoire poussé n'avait donné aucun résultat.

La Volvo de Kim Song Hun était toujours devant chez lui, mais le coffre de son bureau avait été vidé. Visiblement, Kim Jong II savait que si les documents qu'il contenait tombaient entre les mains des Américains ou des Sud-Coréens, ce serait une catastrophe.

Le général Kim Shol Su avait juré au Cher Leader que le fugitif devait se trouver encore sur le territoire nord-coréen et qu'il l'intercepterait avant qu'il ne puisse gagner la frontière chinoise, mais cela n'avait pas calmé le Leader nord-coréen. Les cheveux encore plus dressés sur la tête que d'habitude – il arborait cette coiffure bizarre pour étirer ses cent cinquante-cinq centimètres – il avait menacé le chef du *General Security Bureau*.

— Je vous donne vingt-quatre heures pour le retrouver !

Pas besoin d'en dire plus. Il s'était ensuite esquivé, gagnant le souterrain qui reliait son bureau à sa résidence, à une dizaine de kilomètres du centre. Un hélicoptère s'y tenait prêt à décoller en permanence. La hantise de Kim Jong II était une attaque-surprise américaine. Avec cet engin, il espérait pouvoir gagner la Chine, à une demi-heure de vol. Bien qu'il ait horreur de prendre l'avion et ne circule qu'en train blindé. Même pour aller à Moscou, distante de six mille kilomètres.

Revenu dans son bureau, le général Kim Shol Su commença par s'y enfermer un long moment pour retrouver un semblant de calme. Puis, il se remit à réfléchir. Il était pratiquement sûr, étant donné le timing de la disparition que celle-ci avait un lien avec la visite à Oulan-Bator du colonel Cho Ong Jun.

Mais lequel ?

Toute la vie de Kim Song Hun avait été examinée sans trouver aucun indice. Impossible de savoir par qui il avait été aidé. La vérité se trouvait vraisemblablement en Mongolie « colonisée » par les Américains. Là-bas, il y avait sûrement un traître qu'il faudrait découvrir dans un second temps. Après avoir capturé Kim Song Hun.

Pour sortir de Corée du Nord, les fugitifs utilisaient toujours la même route : la frontière sino-coréenne, facilement franchissable,

surtout en hiver, le fleuve étant gelé. Sur la rive chinoise vivait une population d'origine coréenne, prête à aider ses coreligionnaires.

Seulement, il fallait atteindre la frontière. Depuis la veille, tous les services de sécurité et les gardes-frontières avaient été alertés. Le général Kim Shol Su savait déjà qu'un homme correspondant au signalement de Kim Song Hun avait pris le soir de sa disparition un billet pour Kimchaek, un port de la côte est.

Ensuite, rien.

Tout espoir n'était pas perdu. Le fugitif n'avait peut-être pas encore atteint la frontière sino-coréenne. Il pouvait se cacher quelque part pour laisser passer l'orage.

La veille au soir, le général avait mis en alerte le réseau d'agents nord-coréens opérant en Chine. Tous les « passeurs » étaient des josean-joks qui se connaissaient entre eux. Les agents de Pyongyang étaient partout et ils allaient forcément entendre parler de cette arrivée. Mais il ne fallait pas que cela se produise trop tard.

Dès la veille il avait fait alerter ses homologues du *Guoambu* de la région de Yanji, signalant la disparition de Kim Song Hun, sans toutefois préciser sa fonction. Les Services chinois étaient très bons, quand ils le voulaient, et avaient déjà arrêté des centaines de fugitifs nord-coréens, qu'ils internaient dans des camps avant de les remettre aux autorités nord-coréennes.

Cependant si le directeur du Bureau 39 disposait de complicités, il pourrait facilement leur échapper.

Le général Kim Shol Su avait également découvert dans le dossier du fugitif que ce dernier avait une fille qui travaillait dans un karaoké de Shenyang, en Chine, tenu par des agents nord-coréens. Le gouvernement de Pyongyang envoyait ainsi des « travailleurs » émigrés, triés sur le volet pour leurs convictions politiques, travailler dans des hôtels, des restaurants ou des bars, afin de ramener des devises. Tous ces établissements étaient tenus par des membres des services de sécurité qui veillaient à ce qu'il n'y ait pas de défection. L'année précédente, une jeune Coréenne tombée amoureuse d'un Chinois qui voulait l'emmener vivre à Shanghai, avait été discrètement égorgée par son patron et son corps jeté dans le Yalu, afin de faire un exemple.

Bien entendu, la totalité des salaires était versée directement au gouvernement nord-coréen...

Les « patrons » de Eun-Sok, la fille de Kim Song Hun avaient été avertis. Si le père de la jeune femme se présentait il serait kidnappé, puis réexpédié en Corée du Nord.

Hélas, le général Kim Shol Su ne le croyait pas assez stupide pour aller se jeter ainsi dans la gueule du loup.

Ayant pris toutes les dispositions nécessaires, le général Kim Shol Su quitta son bureau. Il avait rendez-vous avec un autre général pour une partie de bowling dans l'établissement réservé à la Nomenklatura nord-coréenne. Ensuite, il prendrait une pizza avant d'aller passer un petit moment au karaoké voisin, équipé d'un écran plat importé du Japon et de ravissantes hôtessees qui ne pouvaient rien refuser à un homme aussi puissant que lui. Qui, parfois, n'hésitait pas à les expédier dans un camp, après avoir profité de leurs faveurs, afin de ne pas laisser de témoin gênant. La prostitution était théoriquement interdite en Corée du Nord. Même à son poste, il fallait se méfier de tout le monde... le général Kim Shol Su prit place dans son Audi argentée et son chauffeur démarra avec douceur. Le général avait horreur des secousses.

Pendant le trajet, il reprit sa réflexion. Kim Song Hun était un homme trop important pour disparaître tout seul. On avait dû lui promettre beaucoup d'argent... Il y avait très peu de défecteurs de haut niveau, grâce aux précautions prises par le régime, mais chaque fois, le Cher Leader Kim Jong Il entraînait dans une colère effroyable...

Et le général Kim Shol Su était trop proche de lui pour ne pas en subir les conséquences...

Kim Song Hun avait dormi toute la journée. Quand il se réveilla il se demanda d'abord où il se trouvait. L'immeuble était totalement silencieux. Il lui fallut un certain temps pour réaliser qu'il se trouvait en sécurité. Il s'était endormi avec son manteau doublé en peau de chien et, maintenant, il avait presque trop chaud. Une sensation délicieuse, après les heures glaciales de sa cavale.

Il avait faim aussi et décida de trouver à manger. Après avoir caché sa précieuse serviette sous son lit, il ouvrit la porte et se mit à la recherche du pasteur qui l'avait accueilli.

Échauffé par sa partie de bowling disputée contre Nigel Freemont, le Britannique qui dirigeait à Pyongyang la banque Daédong, le général Kim Shol Su en avait presque oublié ses soucis.

La partie terminée, il s'était installé avec son adversaire au bar de l'immense bowling de vingt pistes pour déguster une Tsing-Tao bien fraîche. Nigel Freemont parlait parfaitement coréen et ne posait jamais de questions indiscretes.

Le chauffeur du général Kim Shol Su surgit soudain, salua et remit à l'officier supérieur un mot cacheté. Ce dernier l'ouvrit et le déchiffra

rapidement. Cela venait de son antenne de Yanji et c'était une très bonne nouvelle : le traître Kim Song Hun était réfugié à la Mission protestante de la ville.

Ce qui n'étonna qu'à moitié le général nord-coréen. De nombreux pasteurs protestants, sud-coréens, américains ou hollandais étaient impliqués dans des filières d'aide aux réfugiés nord-coréens. En plus, le pasteur de Yanji était connu pour entretenir des liens avec les Américains.

Le général Kim Shol Su enfouit le message dans sa poche et se leva.

— Je dois vous quitter, annonça-t-il à son partenaire. Nous ferons la revanche demain.

Il fallait coûte que coûte récupérer le traître.

CHAPITRE IV

— Je vous présente Min-Hwa, annonça le pasteur Norbert Shan. Elle a traversé comme vous la Tumen, mais à la nage, l'été, il y a deux ans maintenant.

Kim Song Hun s'inclina profondément devant la jeune Coréenne en fuseau noir et pull orange. Elle avait le teint très pâle, des traits carrés encadrés de courts cheveux noirs, des yeux sombres très mobiles et un maquillage qui rappelait celui des danseuses folkloriques avec des paupières vertes et des traits noirs pour allonger les yeux. Le directeur du Bureau 39 n'avait jamais vu de femme aussi maquillée sauf au Théâtre national de Pyongyang. Il la trouva extrêmement attirante avec sa longue silhouette fine et sa petite poitrine aiguë. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Visiblement, elle partageait la vie du pasteur qui la couvait des yeux.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Kim Song Hun à Yanji. Dès le lendemain de son arrivée, Kim Song Hun avait manifesté l'intention d'aller récupérer sa fille à Shenyang, à quatre cents kilomètres à l'ouest.

— Pas question, avait tranché le pasteur : ils vous attendent là-bas.

— Mais ils vont la renvoyer en Corée du Nord, la mettre en prison.

— Non. Ils vont la garder comme appât. Je vais organiser une expédition pour la ramener.

Le cœur brisé, Kim Song Hun avait dû s'incliner. Ensuite, le pasteur Norbert Shan avait fait des photos de lui avec son appareil numérique pour son futur passeport.

— Venez ! lança le pasteur, nous allons manger un *kumshi* chez Madame Kim.

Depuis la veille, Kim Song Hun avait quitté le temple protestant pour venir loger chez le pasteur Shan qui occupait tout le troisième étage d'un vieil immeuble de style soviétique des années soixante. Un escalier extérieur donnant sur des coursives à ciel ouvert desservait les quatre étages. Certes, c'était plutôt rustique, les toilettes se trouvaient à l'extérieur donnant sur les coursives, mais, contrairement à la Corée du Nord, il y avait de l'électricité et du chauffage.

Kim Song Hun enfila son manteau doublé de chien, prit sa serviette qui ne le quittait jamais et ils partirent à pied vers le marché

où Madame Kim, une Coréenne installée depuis plusieurs années à Yanji, tenait un *dabang* traditionnel fréquenté par tous les commerçants du coin.

Le directeur du Bureau 39 avait repris un peu d'assurance. Il se sentait protégé. Il avait changé une partie de ses dollars contre des yuans et la terreur tapie au fond de son ventre se calmait progressivement.

Tout en marchant sur le sol glacé, il ne se lassait pas de regarder les enseignes en deux langues, coréen et chinois, ce qui lui permettait de se repérer. À Yanji, presque tout le monde comprenait le coréen. Il avait beaucoup dormi, se sentait moins fatigué et, désormais, n'avait plus qu'un souci : récupérer sa fille Eun-Sok avant de quitter la Chine. Seulement, pour cela, il avait besoin de l'aide du pasteur Shan. Donc, il était obligé de patienter, sans cesser de penser à elle.

Un vent glacial s'engouffrait dans les ruelles étroites et le Coréen fut heureux d'atteindre le *dabang*. C'était un établissement traditionnel comme il y en avait en Corée avec une grande salle principale, style caravansérail, entourée de petits boxes où on pouvait s'isoler grâce à des parois coulissantes.

Dans l'un d'eux, Kim Song Hun aperçut un couple. Un gros homme avec une fille très jeune qui sembla gênée qu'on la voie. Croisant le regard du Coréen, elle se hâta de faire coulisser la paroi pour s'isoler.

Le *kumshi* était délicieux. Il y avait de la viande séchée et des nouilles chinoises. Kim Song Hun se détendait enfin, sa serviette à ses pieds. En face de lui, Min-Hwa lapait sa soupe avec des grâces de chat. Elle lui expliqua qu'elle avait quitté la Corée parce que sa mère était morte et son père très malade. Impossible de le soigner... On ne trouvait guère de médicaments en Corée du Nord. Désormais, grâce à l'argent qu'elle gagnait dans différents karaokés de Yanji et à ce que lui donnait le pasteur Shan, elle confiait régulièrement des yuans à des passeurs qui faisaient du commerce avec la Corée du Nord. Grâce à cette aide, l'état de son père s'était amélioré. Évidemment elle souffrait de ne plus le voir.

— Si elle retourne là-bas, commenta le pasteur, ils vont la mettre dans un camp : elle est restée trop longtemps ici. Et puis, ajouta-t-il avec un petit rire, je ne tiens pas à ce qu'elle parte trop loin. C'est le soleil de ma vie.

Il était visiblement très amoureux.

Après plusieurs tasses de thé noir, ils regagnèrent à pieds la maison du pasteur. Il était à peine sept heures et demie et la nuit était déjà tombée ; le froid mordant pénétrait jusqu'aux os. Grâce à son manteau en peau de chien, Kim Song Hun ne le sentait pratiquement pas.

Arrivés dans l'appartement du pasteur, Min-Hwa s'éclipsa discrètement, laissant les deux hommes dans un petit salon. Dès qu'ils furent seuls, le pasteur Shan tira d'une de ses poches un document à la couverture rouge-grenat et le tendit à son hôte. C'était un passeport sud-coréen tout neuf.

— Voici votre nouvelle identité, annonça Norbert Shan. On me l'a apporté aujourd'hui d'Oulan-Bator.

Kim Song Hun l'ouvrit et vit sa photo au-dessus d'un nom qui ressemblait au sien : Kim Jun Sun, né à Taegu en 1957.

Curieux, il leva la tête.

— C'est quand, 1957 ? Le pasteur Shan sourit.

— C'est vrai, il faut oublier désormais le calendrier du Juche. Nous sommes en 2007.

— Ah bon !

En Corée du Nord, le calendrier commençait en 1912, l'année de la naissance du Grand Leader Kim Il Sung ! L'année zéro, en quelque sorte le commencement du monde ! La plupart des Nord-Coréens ignoraient qu'il y ait une autre façon de compter les années.

Kim Song Hun, lui, était né en 45 du calendrier coréen et se trouvait maintenant en 95.

— Avec ce passeport, enchaîna le pasteur Shan, vous allez pouvoir quitter la Chine officiellement.

— Par où ?

— Nous allons d'abord aller en voiture à Changchun, à environ trois cent cinquante kilomètres. Là, nous prendrons un vol pour Beijing.

Kim Song Hun sentit de nouveau la panique l'envahir.

— Mais je ne parle pas chinois ! Comment vais-je faire ?

Le pasteur le rassura d'un sourire.

— Je vous accompagnerai ! Nous partons demain. Vers six heures du matin. Là, on ne vous demandera rien, c'est un vol intérieur. Au départ de Beijing, si on vous questionne, vous répondez en coréen ou en anglais. Vous êtes un touriste sud-coréen venu rendre visite à des parents à Yanji.

— Mais si on me reconnaît ? Si on m'arrête ? demanda Kim Song Hun, affolé.

Les Nord-Coréens avaient sûrement communiqué son signalement aux Chinois.

— Cela ne se produira pas, affirma le pasteur Shan. Les Chinois, même s'ils savent qui vous êtes, ne voudront pas avoir un incident avec les Sud-Coréens. Votre passeport est authentique et peut être vérifié auprès de l'ambassade de Corée du Sud à Pékin. Et, comme vous l'avez vu, il porte un visa d'entrée en Chine vieux de deux mois.

« Tout se passera bien... Maintenant, il faut nous coucher.

Kim Song Hun sentit que le pasteur Shan avait hâte de retrouver sa jeune Min-Hwa avant son départ. Il osa pourtant la question qui lui brûlait les lèvres.

— Et ma fille Eun-Sok ? Je ne peux pas l'abandonner. Sinon, elle finira dans un camp de travail.

Le pasteur eut un sourire rassurant.

— Dès mon retour d'Oulan-Bator, je m'en occupe. Mais ce sera très difficile. Je ferai l'impossible.

Kim Song Hun sentit les larmes lui monter aux yeux. Dans l'affolement de son départ précipité, il n'avait pas réalisé la difficulté d'arracher Eun-Sok aux Nord-Coréens. Il en regrettait presque sa défection. L'idée de condamner sa fille à un sort atroce lui était insupportable.

— Vous pouvez être certain qu'ils ont prévenu la police chinoise, enchaîna le pasteur. Vous seriez arrêté tout de suite.

Kim Song Hun demeura silencieux. Dans le fond de son cœur, il savait bien que son interlocuteur avait raison, mais il ne se résignait pas à abandonner Eun-Sok.

Le pasteur Shan réitéra sa promesse.

— Dès que je reviens en Chine, j'irai la chercher. Vous me donnerez un mot pour elle. Ensuite, je la cacherai dans une famille de Yanji jusqu'à ce qu'on puisse lui faire passer la frontière.

— Je vais vous donner de l'argent, proposa aussitôt Kim Song Hun.

Il avait toujours près de cinq mille dollars.

— Je n'en ai pas besoin, refusa le pasteur Shan. Allez prendre du repos. Je vous réveillerai à cinq heures.

Kim Song Hun sortit dans la coursive glaciale pour gagner la chambre d'amis qu'il occupait, à une dizaine de mètres de l'appartement du pasteur Shan. Il glissa sa serviette sous son lit et s'allongea sans se déshabiller, feuilletant son beau passeport grenat. Il avait l'impression de vivre un rêve tout éveillé.

Min-Hwa attendait en lisant, allongée dans le grand lit du pasteur Shan. Elle avait troqué sa tenue de ski contre une chemise de nuit blanche, presque virginale, et égayé ses cheveux d'un nœud rose. Le pasteur se déshabilla rapidement et vint s'allonger auprès d'elle, la prenant aussitôt dans ses bras. Dès le premier jour, il en avait été fou !

Amaigrie, sale, le regard égaré, elle ressemblait à un chat perdu lorsqu'elle avait frappé à la porte du temple protestant.

Elle avait expliqué au pasteur qu'après avoir traversé la Tumen à la nage – c'était l'été – elle avait gagné Yanji en traversant la forêt à pied, coupant dans la montagne pour éviter les routes. Des amis lui avaient donné le nom et l'adresse du pasteur, comme pour aider les « évadés » nord-coréens.

— J'avais peur de me faire dévorer par un tigre, avait-elle ajouté. Il paraît qu'ici, il y en a beaucoup.

Ce qui avait fait sourire Norbert Shan. Il n'y avait plus beaucoup de tigres en Mongolie, même s'ils n'allaient pas en Corée du Nord, sentant qu'il n'y avait rien à dévorer.

Le pasteur Shan avait installé la jeune femme dans une chambre d'amis et l'avait prise comme interprète, car elle parlait un peu chinois. Huit jours plus tard, elle venait se glisser dans son lit, modestement, comme si cela allait de soi. Ils avaient fait l'amour et cela avait été une révélation : Min-Hwa s'était montrée sensuelle, audacieuse même.

Depuis, ils faisaient l'amour tous les soirs et le pasteur n'avait jamais été aussi heureux. Il lui arrivait même de prendre Min-Hwa sur le *Kang*⁽²¹⁾ de la pièce principale, comme le faisaient les paysans.

Comme tous les soirs, Min-Hwa se serra contre son amant, puis promena doucement la main sur le long caleçon de coton qu'il avait conservé, comme pour tâter les contours du sexe endormi qui se réveilla très vite.

Allongé sur le dos, le pasteur Shan se laissait faire, les yeux fermés. Délicatement, Min-Hwa fit glisser le caleçon le long de ses cuisses, et le sexe se dressa aussitôt à la verticale. La jeune femme s'accroupit sur ses talons et le prit délicatement dans sa bouche après avoir dit espièglement :

— Je vais apprivoiser ton gros serpent...

Sous sa caresse habile, le pasteur Shan se mit à souffler comme un phoque, donnant d'involontaires coups de reins comme pour s'enfoncer encore plus dans la bouche accueillante. Min-Hwa comprit le message. Arrachant sa bouche du sexe désormais dur comme du teck, elle s'installa à califourchon sur le pasteur, se guida d'une main et s'abaissa lentement, s'empalant sur le mât qu'elle engloutit d'une seule traite.

Le pasteur Shan poussa un rugissement de bonheur et empoigna aussitôt les hanches étroites de Min-Hwa pour la clouer encore plus sur lui. Ensuite, il glissa les mains sous sa chemise de nuit, les refermant sur les petits seins. Il avait l'impression de violer une petite fille tant Min-Hwa était menue par rapport à son corps puissant et cela ajoutait une touche trouble à son plaisir. Il ouvrit les yeux et croisa le regard de la jeune Coréenne qui le rabroua aussitôt :

— Ne me regarde pas, cela me gêne.

En Corée, la pudeur n'était pas un vain mot...

Le pasteur obéit, se concentrant sur les sensations de son bas-ventre. Son sexe couissait délicieusement dans le ventre de Min-Hwa et il sentait les premiers picotements du plaisir monter de ses reins. Les bras en croix, les yeux fermés, il fantasma comme un fou, imaginant son sexe fiché dans ce ventre juvénile. Il sentit Min-Hwa se soulever un peu, comme pour retarder son plaisir et il lui sut gré de cette attention.

Dieu que c'était bon ! Une bonne action était décidément toujours récompensée...

Min-Hwa réglait soigneusement les mouvements de son bassin, contrôlant sa respiration. Elle était trop concentrée sur ce qu'elle devait accomplir pour éprouver le plaisir qu'elle avait d'habitude en faisant l'amour... Elle se pencha en avant, sans s'arracher complètement du sexe fiché en elle et attrapa les deux baguettes d'ivoire qu'elle avait dissimulées de chaque côté du lit, presque sous le matelas. Elle se redressa, les tenant dans ses poings fermés.

Les grandes mains du pasteur Shan s'étaient de nouveau refermées sur ses hanches pour accompagner la cavalcade finale. Il respirait rapidement, les yeux fermés. Heureux.

Min-Hwa leva ses deux mains, visa soigneusement et, avec un cri sauvage sorti du fond de ses entrailles, abattit les deux baguettes dans les yeux du pasteur Shan, crevant les globes oculaires et pénétrant de dix centimètres dans son cerveau.

Un coup de « *Taek Won Do* » noir. Celui qu'on enseignait secrètement à tous les membres des Services nord-coréens.

Le pasteur poussa un cri inhumain, le cerveau transpercé. En un ultime sursaut, son corps se souleva, décollant du lit et désarçonna Min-Hwa. Il eut encore quelques spasmes et cessa de bouger. Du sang et des matières cervicales suintaient de ses yeux crevés où les baguettes étaient restées plantées.

La jeune Coréenne était déjà en train de se débarrasser de sa longue chemise. Depuis que le *General Security Bureau* l'avait infiltrée en Chine pour espionner les défecteurs nord-coréens, c'était la première fois qu'elle se livrait à une action violente, bien qu'elle ait été formée à l'assassinat ciblé. Elle ne ressentait absolument rien, sinon le plaisir à l'idée de retourner bientôt dans son pays. Avant l'aube elle serait de l'autre côté, avec le traître Kim Song Hun.

En un clin d'œil, elle fut rhabillée. Maintenant, il lui fallait prévenir l'équipe d'agents nord-coréens qui attendaient non loin de là,

pour kidnapper Kim Song Hun. Ses chefs le voulaient vivant. Ce serait très facile de traverser le fleuve gelé. Avec son portable, elle prévenirait les gardes-frontières qui viendraient à leur rencontre.

Elle sortit, sans un regard pour l'homme qu'elle venait d'assassiner.

Kim Song Hun se dressa en sursaut, le poulx à 150. Sans s'en rendre compte, il s'était assoupi et se demanda d'abord s'il n'avait pas fait un cauchemar. Il écouta le silence quelques instants, prêt à se rendormir, mais l'angoisse l'étreignait de nouveau.

Finalement il se leva et sortit dans la coursière. Quelque chose le frappa immédiatement : la porte de l'appartement du pasteur était ouverte, découpant un rectangle lumineux. Ce qui était extrêmement bizarre. Il décida d'aller voir ce qui se passait. Au moment où il atteignait la porte, une silhouette en jaillit. Kim Song Hun se heurta presque à elle, et reçut aussitôt un coup violent à la gorge qui aurait dû lui faire perdre connaissance. Heureusement pour lui son épais manteau l'amortit et il fut simplement rejeté en arrière. Ce qui lui donna le temps de reconnaître la douce Min-Hwa !

Celle-ci fonçait déjà vers l'escalier extérieur.

Par la porte entrouverte de la chambre, Kim Song Hun aperçut un spectacle incroyable : le pasteur Shan allongé sur son lit, deux baguettes d'ivoire plantées dans les yeux.

Pendant quelques secondes, la panique le submergea. « Ils » l'avaient retrouvé ! Puis ses jambes se mirent en route toutes seules et il fonça à son tour dans l'escalier. Il fallait coûte que coûte retrouver cette femme. Il bondit, sautant les marches et aperçut une ombre qui se relevait. Dans sa fuite précipitée, Min-Hwa avait dû glisser et tomber. Kim Song Hun déboula sur elle sans pouvoir s'arrêter. La Coréenne n'eut pas le temps de réagir. Il y eut un choc violent, suivi d'un craquement de bois et Min-Hwa disparut dans le vide, la balustrade de bois ayant cédé sous son poids.

Kim Song Hun, horrifié, entendit le bruit mou de son corps s'écraser deux étages plus bas.

Il resta figé sur les marches quelques instants puis son cerveau se remit en marche, avec une seule idée : s'enfuir avant que les Nord-Coréens n'arrivent.

Il remonta à toute vitesse jusqu'à sa chambre, attrapa sa serviette et dévala à nouveau l'escalier. À son pied, il distingua un corps étendu : Min-Hwa ne s'était pas relevée, grièvement blessée ou morte. Il s'éloigna en courant jusqu'à ce qu'il soit obligé de ralentir, le souffle

coupé par le froid et l'effort. À cette heure relativement tardive, les rues de Yanji étaient désertes. Il parcourut près d'un kilomètre, avant de s'arrêter, essoufflé, pour s'abriter dans une encoignure. Son cerveau se remit à fonctionner.

Que faire ?

Sans le pasteur, plus question d'aller prendre l'avion. Et s'il restait, la police chinoise allait s'intéresser au meurtre du pasteur Norbert Shan. En plus, les agents nord-coréens devaient déjà être sur ses traces. Pas question d'aller à la gare, ils devaient l'y attendre.

Comme un canard à la tête coupée, il se mit à courir sans savoir où il allait, s'attendant à chaque seconde à entendre les pas des hommes lancés à ses trousses pour le tuer.

CHAPITRE V

Kim Song Hun dut s'arrêter, les poumons en feu, en dépit du froid. Il ne savait plus où il se trouvait : toutes les rues sombres de Yanji se ressemblaient. Appuyé à un mur, il essaya de reprendre son souffle et de se raisonner. Il ne pouvait pas quitter la ville à pied, avec cette température sibérienne. Pas question non plus de se rendre dans un hôtel et, s'il passait la nuit dehors, il gèlerait.

La buée jaillissait à grandes bouffées de sa bouche gercée par le froid. Il essaya désespérément de remettre son cerveau en route.

Il serra son portable au fond de sa poche : le seul numéro qu'il ait en mémoire était celui du passeur qui ne lui serait d'aucun secours.

Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête et il grelottait de nouveau, malgré la fourrure de chien. Avec un peu de chance, le meurtre du pasteur ne serait pas découvert tout de suite. Il fallait trouver un abri jusqu'au lendemain matin : de jour, il arriverait à trouver un moyen de s'éloigner de Yanji.

Grâce aux panneaux bilingues, il n'était pas perdu et son passeport sud-coréen le mettait à l'abri des contrôles superficiels de la police chinoise.

Soudain, il se revit dans le *dabang* de Madame Kim.

S'il n'était pas fermé, c'était le seul endroit où il pouvait se réfugier pour gagner un peu de temps. Il revint sur ses pas, craignant à chaque seconde de se trouver nez à nez avec ceux qui le traquaient. Il se perdit plusieurs fois, puis finit par retrouver le grand marché et le *dabang* de Madame Kim. Miracle, il y avait de la lumière.

Il poussa la porte, accueilli par un air chaud et humide, charriant des odeurs de *kumshi*. Les tables étaient inoccupées, mais plusieurs hommes dormaient au milieu de la salle commune, à même le sol. Des marchands du marché prenant quelques heures de sommeil, avant l'aube.

C'est alors que son regard tomba sur un des box encore éclairés et qu'il aperçut la fille qui se trouvait en compagnie du gros homme, plus tôt dans la soirée. Elle était seule, recroquevillée sur la banquette.

Leurs regards se croisèrent.

Au même moment, la patronne, Madame Kim, surgit de la cuisine et l'aperçut. Voyant qu'il regardait la fille, elle s'avança vers lui avec

un sourire complice.

— Tu n'arrivais plus à dormir ? demanda-t-elle gentiment.

Kim Song Hun hochla la tête affirmativement, sans répondre. La fille s'était redressée et le regardait. Madame Kim demanda à voix basse :

— Tu veux que je lui demande combien elle veut ? Sans attendre sa réponse, elle gagna le cubicule et revint après une brève conversation.

— Elle demande cinquante yuans⁽²²⁾, annonça-t-elle. Tu as un peu d'argent ?

— C'est d'accord, dit Kim Song Hun.

Madame Kim se retourna vers la fille et lui fit un signe de tête avant de lancer au Coréen :

— Je t'apporte un peu d'alcool de riz, tu as l'air gelé. Il fait très froid ce soir... Vas-y !

Kim Song Hun gagna le cubicule et sourit timidement à la fille. Elle était très jeune avec des pommettes hautes, la peau cuivrée, le nez plutôt épaté. Vêtue d'un gros pull, d'un pantalon, à peine maquillée.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle aussitôt en coréen.

Il n'eut pas la présence de mentir et puis, elle lui paraissait aussi vulnérable que lui.

— Song Hun, dit-il.

Elle le dévisageait avec curiosité. Avec son air bien nourri, son manteau neuf et sa serviette de cuir, il ne ressemblait pas aux réfugiés faméliques habituels. Pourtant il parlait avec un indiscutable accent du Nord.

— Tu arrives de là-bas ? demanda-t-elle. Il avait déjà inventé une histoire.

— Oui. Je viens chercher des médicaments qu'on ne trouve pas à Pyongyang. Après je rentrerai.

La patronne revint avec un petit flacon de grès et deux verres épais qu'elle posa sur la tablette avant de faire glisser le panneau coulissant, les isolant de la grande salle. Ils burent en silence et l'alcool fit du bien à Kim Song Hun. Il se débarrassa de son manteau et aussitôt la fille vint se pelotonner contre lui.

— Mon nom est Yeon-Jeong, dit-elle. Je suis ici depuis près de deux ans. Tu veux t'amuser ?

Comme il ne répondait pas, elle posa la main sur son pantalon et commença à le masser maladroitement. Kim Song Hun essaya de fermer son cerveau aux pensées qui le paniquaient, mais n'y parvint pas. Yeon-Jeong eut beau glisser la main dans son caleçon et le malaxer, il n'arrivait pas à avoir une érection. Noué par l'angoisse.

— Je ne te plais pas, fit la Coréenne, avec un ton de reproche.

Visiblement inquiète de ne pas pouvoir gagner son argent. Il

comprit qu'il fallait la rassurer et tira des billets de sa poche, lui comptant cinquante yuans.

— J'ai eu très froid, prétendit-il. Ça va aller mieux tout à l'heure.

— Bien, approuva-t-elle. Réchauffe-toi.

Ils restèrent sans bouger, serrés l'un contre l'autre. Kim Song Hun savourait ce répit miraculeux. La patronne avait fermé et personne ne pouvait plus venir le traquer. Il aurait voulu ne jamais sortir de ce petit cube plein de chaleur.

Junho arriva au pied de la maison du pasteur Shan, accompagné de quatre de ses hommes. C'était le plus haut responsable des Services nord-coréens à Yanji. Dès qu'il avait été averti par Min-Hwa de la présence du défecteur chez le pasteur, il avait reçu l'ordre de son chef à Pékin de s'emparer de Kim Song Hun d'urgence.

Ils disposaient d'une voiture et l'emmèneraient jusqu'à la rivière pour qu'il soit pris en charge de l'autre côté. Seulement il était inquiet : Min-Hwa devait lui donner le signal grâce à son portable, dès que le pasteur aurait été éliminé... Il avait attendu près d'une demi-heure, sans aucune nouvelle et décidé finalement de venir voir ce qui se passait. La maison était sombre comme si tout le monde dormait.

Bizarre.

Min-Hwa était une agente sérieuse, entraînée et motivée. Si, pour une raison imprévue, elle ne pouvait pas éliminer le pasteur Shan, c'est Junho qui devait s'en charger. Pas d'arme à feu, mais entre le *Taek Won Do* et le poignard effilé qu'il avait dans sa botte, cela ne poserait aucun problème.

Juste avant l'escalier il trébucha sur quelque chose de mou et alluma sa torche électrique qui éclaira le visage figé de Min-Hwa : la Coréenne avait les yeux ouverts, fixes, couverts déjà par une pellicule de glace. Junho dut monter l'escalier extérieur, découvrant la balustrade de bois brisé, pour imaginer ce qui s'était passé.

Un accident !

Voilà pourquoi Min-Hwa ne lui avait pas donné signe de vie. Mais, dans ce cas, le pasteur devait être mort et il ne restait plus qu'à kidnapper Kim Song Hun. Il tint un rapide conciliabule à voix basse avec ses hommes et ils se lancèrent silencieusement dans l'escalier de bois.

La coursive extérieure était silencieuse et sombre. D'abord, Junho se dirigea vers la chambre du pasteur et aperçut de la lumière. En découvrant le pasteur mort sur le lit, les deux baguettes d'ivoire plantées dans les yeux du mort, il constata que Min-Hwa avait bien fait son travail...

Il ne restait plus qu'à s'assurer de Kim Song Hun qui devait dormir dans sa chambre. Ils s'y dirigèrent tous. Là aussi, la porte était

entrouverte. Or, avec un froid pareil, on ne dormait pas la porte ouverte.

À pas de loup, Junho s'approcha encore et poussa doucement le battant. Il ne lui fallut que quelques secondes pour réaliser que la chambre était vide.

Sur le moment, il n'arriva pas à comprendre ce qui était arrivé. En tout cas, il avait une priorité absolue.

— Il faut le retrouver, ordonna-t-il, il ne peut pas être loin.

Ils redescendirent tous et partirent dans les rues sombres et désertes. Ils parcoururent toutes les rues voisines, jusqu'au marché, sans rien voir. Junho grelottait de froid et de fureur : ses chefs allaient être furieux. Rater une opération aussi facile ! Dépit, il décida d'abandonner provisoirement les recherches et envoya un de ses hommes se poster dans la gare routière qui ouvrait très tôt le matin : des bus en partaient dans toutes les directions, même Beijing.

Kim Song Hun et Yeon-Jeong discutaient à voix basse, serrés l'un contre l'autre dans le petit box. Elle lui racontait sa vie, et lui essayait d'en dire le moins possible. On ne savait jamais à qui on avait à faire.

— Quand je suis arrivée en Chine, expliqua-t-elle, je n'avais pas d'argent, pas d'amis. Des jaeson-joks m'ont aidée un peu au début, m'ont cachée, mais ils avaient peur de la police chinoise. Ils m'ont dit que beaucoup de paysans de la région cherchaient une femme et n'en trouvaient pas. Les Chinoises préféraient aller à la ville plutôt que de vivre dans une ferme sans le moindre confort. Et les Chinois appréciaient les femmes coréennes pour leur courage au travail.

Alors, j'ai épousé un vieux paysan qui se saoulait à l'alcool de riz tous les soirs. Ensuite, il me violait sur le *Kang* et ça recommençait le lendemain.

— Tu ne pouvais pas te sauver ? demanda Kim Song Hun.

— Non. Il m'aurait dénoncée à la police chinoise. Mais un jour je suis venue ici, voir Madame Kim. On m'avait dit qu'elle cherchait des filles.

« Je préférais faire la putain en ville, plutôt que de pourrir dans cette horrible ferme.

« Peut-être, un jour je rencontrerai quelqu'un qui m'emmènera à Beijing. Là-bas, on peut mieux se débrouiller.

Beijing ! Instinctivement, c'est là que Kim Song Hun voulait aller. Il y avait une ambassade sud-coréenne et aussi une ambassade américaine. Il ne voyait pas d'autres moyens de joindre les Américains. Et c'était à peine plus loin qu'Oulan-Bator, sans avoir à franchir de frontière. Il demanda, par dessus les ronflements des gens

allongés sur le sol de la salle commune :

— C'est difficile d'aller à Oulan-Bator ? Yeon-Jeong soupira :

— Presque impossible, il y a de hautes montagnes, très peu de routes et la frontière est très surveillée.

Il n'osa pas lui dire qu'il avait un passeport et de l'argent pour s'acheter un billet d'avion. Il n'oserait jamais aller seul prendre l'avion à Changchun.

— Moi, je voudrais aller à Beijing, chuchota-t-il.

— Il faut de l'argent, laissa tomber la jeune Coréenne. Pour voyager et acheter de faux papiers chinois, on en trouve ici à Yanji pour dix mille yuans. C'est beaucoup d'argent.

— J'ai un peu d'argent, avoua Kim Song Hun. Et je sais qu'à Beijing, il y a un consulat sud-coréen. J'ai de la famille dans le sud, je voudrais les rejoindre.

Yeon-Jeong sursauta :

— N'y va surtout pas ! Il est surveillé par la police chinoise et aussi par des agents de Pyongyang. En plus les Sud-Coréens, pour ne pas déplaire aux Chinois, leur dénoncent ceux qui viennent chercher de l'aide.

Kim Song Hun, atterré, n'insista pas.

Pourtant, il voulait absolument quitter Yanji le plus vite possible. Le meurtre du pasteur Shan allait déclencher une enquête et la police chinoise risquait de s'intéresser à lui. En désespoir de cause, il se dit qu'il appellerait le passeur dès l'aube. Il connaissait peut-être une filière pour quitter Yanji, même si lui opérait plus au sud, le long de la Tumen. Comme si Yeon-Jeong avait deviné ses pensées, elle tenta de le rassurer.

— Tu sais, nous sommes des milliers dans la région, depuis la grande famine de 1996. Les Chinois nous laissent en paix en général.

Kim Song Hun demeura silencieux. Il ne pouvait pas lui dire que tous les agents nord-coréens étaient à ses trousses et qu'ils risquaient de demander l'appui des Chinois.

— Je veux partir, répéta-t-il. Il doit bien y avoir un moyen de se rendre à Beijing.

— Beijing, c'est très dangereux, répliqua la Coréenne, il y a trop de police. Mais si tu veux gagner la Corée du Sud, il faut traverser toute la Chine, jusqu'au Yunnan, au sud, puis franchir la frontière laotienne et enfin arriver en Thaïlande. À Bangkok, il y a une ambassade sud-coréenne qui te prendra en charge. Les Thaïlandais ferment les yeux. C'est très long et très difficile mais il paraît que certains ont réussi. Kim Song Hun la regarda, éberlué.

— Tu veux dire qu'il faut aller à Bangkok ! Mais c'est à des milliers de kilomètres d'ici.

Affolé, il visualisait assez bien le parcours. Yanji se trouvait dans

l'extrême nord-est de la Chine, à un jet de pierre de Vladivostok, en Russie. La frontière laotienne devait être à six ou sept mille kilomètres ! Pour l'atteindre, il fallait traverser la Chine de part en part. Il en avait le tournis.

— Il n'y a pas d'autre moyen ? demanda-t-il. Yeon-Jeong secoua la tête.

— Non. En Russie, tu seras immédiatement arrêté et remis aux gens de Pyongyang. La Mongolie, c'est inaccessible, surtout pendant l'hiver. Tu mourras gelé dans les montagnes. Le Laos est la seule frontière facile à traverser. Mais c'est très loin.

— On met combien de temps ? Elle eut un geste évasif :

— Si tu ne te fais pas prendre, quelques semaines ou quelques mois. Il faut surtout utiliser les trains, il y en a beaucoup en Chine. Mais il faudrait que tu parles un peu chinois, sinon tu n'iras pas loin.

Kim Song Hun eut soudain une idée. La traversée de la Chine lui paraissait un projet impossible, mais il voulait aller à Beijing.

— Si tu veux, proposa-t-il, je t'achète un billet de train pour Beijing et je te donne cent yuans pour que tu voyages avec moi. J'ai un faux passeport sud-coréen. Si nous sommes interceptés par la police, tu diras que tu es mon interprète.

Yeon-Jeong n'hésita pas une seconde.

— J'accepte, fit-elle. Dès qu'il fait jour, j'irai à la gare acheter des billets. Il y a plusieurs trains par jour pour Beijing.

Kim Song Hun l'aurait embrassée ! Il reprenait espoir. À Pékin, il pourrait sûrement contacter les Américains. Eux aussi, devaient chercher à le retrouver. Évidemment, le plus simple eût été d'attendre à Yanji, mais il avait trop peur des gens de Pyongyang. Ils avaient sûrement beaucoup d'informateurs et le retrouveraient facilement dans cette petite ville.

— Repose-toi, conseilla Yeon-Jeong, en se roulant en boule sur la banquette. Je vais dormir un peu moi aussi.

Kim Song Hun s'installa aussi et ferma les yeux, serrant son bujeok au fond de sa poche. Après tout, peut-être allait-il s'en sortir. Il eut une pensée pour Eun-Sok, sa fille, et, de nouveau, fut au bord des larmes.

CHAPITRE VI

John Riverside était arrivé à l'aéroport d'Oulan-Bator presque une heure avant l'arrivée du vol de Beijing. Accompagné d'un membre des Services mongols afin de faciliter l'entrée sur le territoire de Kim Song Hun, muni de son faux passeport sud-coréen. Il faisait presque moins 20, avec un vent glacial soufflant de l'immense steppe d'Asie centrale. Heureusement, le ciel était, lui, d'un bleu éblouissant.

Le chef de station de la CIA d'Oulan-Bator avait du mal à dissimuler son excitation. L'arrivée en Mongolie du défecteur⁽²³⁾ nord-coréen était une fabuleuse réussite pour l'Agence. Il avait déjà reçu les félicitations de la Direction des Opérations. Évidemment, il allait seulement découvrir quels documents le directeur du Bureau 39 avait pu emporter.

La cellule nord-coréenne de Langley travaillait depuis plus de deux ans à l'identification du responsable du Bureau 39 en prenant soin que les Nord Coréens n'en sachent rien. Enquêter à Pyongyang était pratiquement impossible et seuls les gens du MI6 britannique entretenaient une minuscule antenne qui ne faisait pas grand-chose. Les défecteurs nord-coréens de bon niveau se comptaient sur les doigts d'une main. Le système était tellement verrouillé que peu osaient franchir le cap. Lorsqu'un responsable se rendait à l'étranger, sa famille demeurait en otage en Corée du Nord. Promise aux camps de la mort à la moindre défection... Le cas de Kim Song Hun était exceptionnel : il n'avait plus de famille proche, à l'exception de sa fille travaillant en Chine.

D'ailleurs, il n'était venu que trois fois à Oulan-Bator depuis qu'il occupait son poste...

Un point se matérialisa dans le ciel bleu : l'avion de Beijing. Un vieil Iliouchine 98 que les Chinois utilisaient encore sur les routes secondaires. L'unique vol quotidien était toujours bourré, car c'était la liaison la plus facile avec la Mongolie chinoise.

Le défecteur allait être conduit immédiatement à l'ambassade américaine où il resterait jusqu'à son exfiltration pour les États-Unis. Dès qu'il serait là, John Riverside enverrait un message de confirmation à Langley. Ensuite, commencerait la partie la plus passionnante de l'opération : le débriefing, qui permettrait très probablement de porter un coup sévère au système financier

clandestin de la Corée du Nord.

Donc à son programme nucléaire militaire.

L'Iliouchine venait de se poser et roulait vers le bâtiment de l'aérogare.

— On y va, lança l'Américain à son homologue mongol.

Les deux hommes gagnèrent le rez-de-chaussée, la zone des arrivées. Grâce à la carte de M. Hong, ils purent pénétrer dans la zone sous douane, où attendait une voiture de l'ambassade américaine.

Kim Song Hun éviterait ainsi toutes les formalités. En plus, plusieurs agents de la CIA étaient déployés dans l'aéroport pour parer à une possible attaque suicide nord-coréenne ; il ne fallait prendre aucun risque. Dans le passé, les Nord-Coréens avaient montré qu'ils ne reculaient devant rien et disposaient de tueurs aguerris à toutes les disciplines. Avec le *Taek Won Do*, on tuait aussi bien qu'avec un pistolet.

Les deux hommes prirent place dans la Buick de l'ambassade qui rejoignit l'avion juste comme il s'arrêtait à son point de stationnement. John Riverside se retourna vers l'aérogare, inquiet, sans rien apercevoir de suspect.

Les passagers commençaient à descendre. Emmitouflés dans des manteaux sans forme, chargés d'innombrables paquets. Beaucoup de femmes qui avaient été faire leur shopping en Chine où, désormais, on trouvait de tout.

John Riverside baissa la glace afin de mieux dévisager les arrivants. Il n'avait rencontré Kim Song Hun qu'une seule fois et il ressemblait à tous les Coréens, avec son visage plat et rond. Par contre, il ne pouvait pas rater le pasteur Norbert Shan. Plus le bus emmenant les passagers se remplissait, plus son pouls s'accélérait. Bientôt, la passerelle fut vide. Une vieille femme chargée comme un baudet et qui se déplaçait difficilement, sortit encore de l'avion, puis plus rien.

John Riverside poussa un juron :

— *Holy shit !*

Il bondit hors de la voiture et grimpa la passerelle, inspectant rapidement l'intérieur de l'avion. Il n'y avait plus que trois hôteses et le chef de cabine ! Il redescendit à toute vitesse et lança à son homologue mongol :

— On a dû le rater !

Si pour une raison inconnue, le pasteur n'avait pas pu prendre le vol, il était possible qu'il ait raté le défecteur. Pour des raisons de sécurité, il téléphonait très peu au pasteur. Donc ce dernier avait pu avoir un empêchement et ne pas le prévenir.

Ils foncèrent aux arrivées. Heureusement, personne n'avait encore franchi l'Immigration. John Riverside se mit à remonter le long de la

queue, scrutant les visages un par un. Sans résultat. Ses veines charriaient des torrents d'adrénaline. Est-ce que Kim Song Hun avait raté l'avion ? Est-ce que les Chinois l'avaient arrêté ? Tout était possible.

— Il faut consulter la liste des passagers, lança-t-il. Grâce à son mentor, il se retrouva rapidement dans un petit bureau où on lui tendit la lise expédiée de Beijing. Le nom d'emprunt de Kim Song Hun n'y figurait pas... Déboussolé, tétanisé, le chef de station ne savait plus que faire. C'était le seul vol de la journée.

— Je retourne à l'ambassade, jeta-t-il à son homologue.

C'était la cata. Tout son enthousiasme avait été balayé en quelques minutes.

À peine dans son bureau, il appela le correspondant du pasteur Norbert Shan à Oulan-Bator, un autre pasteur, travaillant lui aussi dans une ONG liée à la CIA et lui expliqua la situation.

— Appelez Yanji et rappelez-moi, demanda-t-il. C'est peut-être un incident idiot, ajouta-t-il sans trop y croire.

Dans son métier, il n'y avait pas d'incidents idiots... Pour calmer ses nerfs, il alluma une cigarette, mais n'eut pas le temps de la terminer. Le téléphone sonnait.

— Le pasteur Shan a été assassiné hier, annonça le pasteur d'Oulan-Bator bouleversé.

— Assassiné ! répéta l'Américain, Où ? Comment ?

— D'une façon abominable, expliqua son interlocuteur. On lui a planté des baguettes d'ivoire dans les yeux pour lui transpercer le cerveau. Il se trouvait chez lui, dans sa chambre.

— Qui a fait cela ?

— La police chinoise soupçonne la femme qui vivait avec lui, une Nord-Coréenne qu'il avait recueillie il y a deux ans, une très jolie fille ; elle aussi est morte. On l'a retrouvée près de la maison, la nuque brisée. Un accident, paraît-il. Elle est tombée de l'escalier extérieur.

John Riverside était sans voix. La vérité était évidente. Le pasteur Shan s'était fait infiltrer, méthode favorite des Nord-Coréens qui envoyaient des vagues de faux défecteurs pour infiltrer les ONG. Il avait donc une bonne excuse pour ne pas avoir pris l'avion. Il retrouva sa voix pour demander :

— Et la personne qu'il hébergeait ? Un Nord-Coréen. Il est toujours là-bas ?

Il se raccrochait à un minuscule espoir.

— Il n'y a plus personne dans la maison, annonça son correspondant.

John Riverside eut l'impression de recevoir un bloc de glace sur la tête. L'affaire était claire : les agents nord-coréens avaient assassiné le

pasteur Shan et kidnappé leur ressortissant. En ce moment, il devait déjà être de retour à Pyongyang. Il raccrocha, effondré, puis pensa soudain au téléphone portable qu'il avait fait parvenir au défecteur. Fébrilement, il sortit de son coffre le dossier de l'agent 127 et retrouva facilement le numéro. L'appareil fonctionnait sur le réseau chinois et possédait une batterie extra-longue. Bien sûr, c'était imprudent d'appeler, mais au point où il en était... Il choisit un des portables enregistrés au nom de l'ONG du pasteur Shan et composa le numéro, le cœur battant.

Trois fois en vain. Cela ne passait pas...

Il en avait les mains moites, se trompa deux fois en composant le numéro et parvint enfin à obtenir une sonnerie. Une fois, deux fois, trois fois, au milieu d'un grésillement très fort. Et soudain, on décrocha !

John Riverside crut que ses artères éclataient ! Il entendit une voix presque inaudible prononçant des mots incompréhensibles et cria dans l'appareil :

— Kim Song Hun ! C'est vous ?

Parasites. Une voix répondait, mais il n'arrivait pas à saisir un seul mot. Enfin, au milieu des crachotements, il attrapa un seul mot « Beijing ». Pékin.

La communication fut coupée aussitôt. Il essaya à plusieurs reprises de la rétablir. Ça n'accrochait même pas, ce qui se produisait parfois. Il était partagé entre le soulagement et l'angoisse. Le fait que Kim Song Hun soit libre de communiquer était une bonne nouvelle. Quant à Beijing, cela signifiait probablement qu'il s'y rendait. C'est là que les problèmes commençaient.

Les Sud-Coréens de l'ambassade ne lui apporteraient aucun secours, les Chinois risquaient de l'arrêter et les Nord-Coréens devaient être à sa recherche pour le tuer ou le kidnapper... John Riverside était dépassé : impossible pour lui de se rendre en Chine. Il appela son adjoint et lui confia le portable.

— Vous allez appeler ce numéro tous les quarts d'heure, dit-il, jusqu'à ce qu'il réponde. Trouvez quel qu'un qui parle coréen et gardez-le près de vous. Quand vous aurez la communication, venez me voir. Il s'agit d'une affaire extrêmement importante. Un défecteur qu'on a fait sortir de Corée du Nord. Il faut le localiser coûte que coûte.

À peine le jeune homme fut-il sorti de la pièce qu'il se mit à son ordinateur crypté et tapa un message pour Langley. Là-bas, il était onze heures du soir, mais il n'y avait pas une seconde à perdre pour que la CIA déploie tous ses moyens pour tenter de récupérer Kim Song Hun et ses secrets.

Kim Song Hun était dans le train de Pékin quand le portable avait sonné. D'abord, il n'avait pas réalisé qu'il s'agissait du sien. Puis, le pouls en folie, avait fouillé ses poches fiévreusement pour trouver l'appareil. La communication était horriblement mauvaise, mais il avait saisi des mots anglais et coréens sans en comprendre le sens. À tout hasard, il avait lancé :

— Je suis en route pour Beijing !

Ensuite, la communication avait été interrompue. Aucun numéro ne s'étant affiché, il ne pouvait pas rappeler son correspondant. Mais le fait qu'on l'ait appelé signifiait qu'il n'était plus tout seul.

Yeon-Jeong le regardait avec un air bizarre.

— Tu as un téléphone portable ! remarqua-t-elle. Tu connais des gens à Beijing.

— On ne m'appelait pas de Beijing, corrigea Kim Song Hun, embarrassé. Ce doit être une erreur.

Elle n'insista pas. Ils étaient partis de Yanji sans encombre, après qu'elle eut été acheter les billets. Par précaution, ils avaient gagné la gare au dernier moment, montant dans le train comme il s'ébranlait. Kim Song Hun laissa les battements de son cœur se calmer. Si on l'avait appelé, on le rappellerait sûrement. Plus que jamais, il avait hâte d'être à Beijing. Il s'allongea sur la banquette, la tête calée sur sa serviette de cuir et tenta de dormir.

Une atmosphère pesante régnait dans le petit bureau du septième étage où étaient réunis les membres de la cellule de crise pour la gestion de l'affaire Kim Song Hun, le nouveau directeur des Opérations de la CIA, Cary Brett, Mike Mitchell, le « senior officer » suivant le dossier nord-coréen, et Robert Bradford, le D.D.O. ⁽²⁴⁾ responsable du nouveau secteur Chine. Le D.O. venait de résumer la situation de l'agent 127, d'après les télégrammes de Oulan-Bator.

— Nous avons perdu l'agent 127, le défecteur nord-coréen, annonça-t-il. Selon toute vraisemblance, il a échappé à une tentative de meurtre des agents de Pyongyang, ce qui l'a empêché de gagner Oulan-Bator comme prévu et il se trouve quelque part en Chine.

D'après le COS d'Oulan-Bator, il serait en route pour Beijing. Il est en liaison avec lui grâce à un portable. Robert Bradford, responsable du secteur Chine, lança aussitôt :

— Il faut entrer en contact avec le *Guoambu*. Nous avons d'assez bonnes relations avec eux.

Cary Brett lui jeta un regard noir.

— Exact ! Seulement ils ont de meilleures relations avec les Nord-Coréens. Dans ce cas précis ils risquent de prendre leur parti.

Lourd silence, puis Cary Brett reprit la parole.

— Ce défecteur est une « high value asset », insista-t-il. Il faut absolument le récupérer. Je veux éviter de mettre en branle la direction de Beijing. Cherchez dans vos dossiers si nous n'avons pas une autre approche.

Pendant un moment on n'entendit que le cliquetis de l'ordinateur de Robert Bradford cherchant dans la mémoire de son disque dur les dernières opérations de la CIA comportant un rapprochement avec les Services chinois. Finalement, il releva la tête :

— Il y a quatre ans, lors du kidnapping d'un de nos « field-officers », Jeffrey Cox, sur l'île de Jolo, aux Philippines, un membre du *Guoambu* résidant à Bangkok nous a donné un précieux coup de main. Grâce à son entremise, nous avons pu obtenir l'aide d'un Chinois très puissant installé aux Philippines qui a largement contribué au succès de cette mission.

Le visage de Cary Brett s'éclaira.

— Superb ! Comment s'appelle ce Chinois ?

— Il s'agit d'une Chinoise, sir, corrigea Robert Bradford, Ling Sima, qui réside à Bangkok en permanence, sous couverture de bijoutière. Elle est chargée, au sein du *Guoambu*, des relations avec certaines Triades chinoises, à cheval entre la Chine et la Thaïlande.

L'enthousiasme de Cary Brett retomba d'un coup.

— Well, ce n'est peut-être pas exactement ce qu'il nous faut. Cependant, il faut quand même la contacter, si on ne retrouve pas ce Kim Song Hun dans les vingt-quatre heures. Qui s'en était chargé à l'époque ?

— Craig Maloney, le COS de Bangkok.

— Envoyez-lui un message tout de suite.

— *Sorry, sir*, Craig Maloney dirige actuellement la station de New Delhi en Inde.

— Il a bien été remplacé ?

— Certainement, sir. Mais le nouveau COS n'est arrivé que depuis deux mois. Il n'a pas eu le temps de prendre tous ses contacts. Cette Chinoise, Ling Sima, ne fait pas partie des contacts réguliers de la « station ».

Cary Brett sentit la moutarde lui monter au nez. Il éleva légèrement la voix pour demander :

— *Jésus-Christ !* Il y a bien quelqu'un d'autre qui connaisse cette Ling Sima ?

— Certainement, sir, fit aussitôt Robert Bradford : le chef de mission qui avait traité l'affaire de Jolo, Malko Linge. D'après les notes de Craig Maloney, il avait même eu un excellent contact avec cette Chinoise.

— Ah ! fit seulement Cary Brett, qui avait souvent entendu parler

de Malko Linge et connaissait sa réputation d'amateur de femmes. Mais ce n'était pas le moment de basculer sur des sujets trop légers.

— O.K., conclut-il. *Keep in touch with Oulan-Bator*^{25} et trouvez-moi ce Malko Linge. Si demain, Kim Song Hun n'est pas « sécurisé », expédiez Malko Linge à Bangkok. On verra bien si cela sert à quelque chose. La Maison Blanche suit ce dossier de très près. Le Président donnerait n'importe quoi pour serrer un peu la gorge des Nord-Coréens. Or, d'après Oulan-Bator, ce Kim Song Hun joue un rôle vital dans le financement du programme nucléaire de ce fou furieux de Kim Jong Il.

— Furieux, sûrement, mais pas fou, sir, se permit de remarquer Mike Mitchell.

Cary Brett balaya l'analyse psychologique du führer de la Corée du Nord avec un geste désinvolte et se leva.

— *Have a good day. Keep me posted*^{26}.

Il faisait nuit à Bangkok et Malko, tenant Alexandra par la main, descendait à pied Silom road pour regagner le Shangri-La. La jeune femme se tourna vers lui, radieuse :

— C'est merveilleux d'être ici tous les deux. C'est comme si nous étions sur une autre planète, il faudrait faire cela plus souvent.

— J'essayerai, promit Malko.

Lui aussi profitait pleinement de cette escapade.

— Sir, annonça Robert Bradford, qui venait de pénétrer dans le bureau du directeur des opérations, nous n'arrivons pas à trouver Malko Linge. La station de Vienne dit qu'il n'est pas dans son château et qu'on ignore où il se trouve.

— Il a bien un portable, non ? rétorqua Cary Brett.

— Il est coupé.

Cary Brett leva un regard glacial sur son visiteur.

— Bob ! dit-il d'une voix dangereusement calme, vous êtes en train de me dire que vous n'arrivez pas à joindre un de nos chefs de mission dont nous possédons toutes les coordonnées ?

— Il semble qu'il ne veuille pas être joint, corrigea Robert Bradford. À son château, on prétend ne pas savoir où il se trouve. Nous avons laissé un message demandant de rappeler d'urgence.

Le directeur des Opérations esquisssa un sourire mauvais.

— C'est ce que j'appellerai une mesure passive. Utilisez des mesures actives. Démerdez-vous. Je viens d'avoir une conversation avec M. Frank Capistrano, à la Maison Blanche. Lui aussi pense que Malko Linge est le plus indiqué pour traiter cette affaire du côté *Guoambu*. Alors, trouvez-le.

Baissant les yeux sur ses papiers, il se mit à annoter un dossier, signifiant la fin de l'entretien.

Après avoir vidé une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé, Alexandra et Malko se préparaient à aller dîner au Cheng Sen, un excellent restaurant chinois de Rama IV lorsque le téléphone sonna. Malko faillit ne pas répondre : il y avait souvent des erreurs, les Thaïs ayant du mal à prononcer les noms étrangers, puis décrocha finalement.

— *Sir, a gentleman is waiting for you in the lobby*, annonça le concierge.

— Un gentleman ! répéta Malko. Pour moi ?

— Yes, sir. Mister Linge, n'est-ce pas ?

— O.K., conclut Malko, je descends.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Alexandra qui avait remis la robe fuschia dans laquelle Malko l'avait « violée » deux jours plus tôt.

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Probablement une erreur.

Elle ne répondit pas et ils gagnèrent les ascenseurs. Alors qu'ils passaient devant la réception, un homme au crâne dégarni, les yeux marqués, assez corpulent, vêtu d'une chemisette et d'un pantalon gris s'approcha de Malko, une petite pochette sous le bras.

— Mister Malko Linge ?

Malko le fixa, intrigué. Pour lui c'était un inconnu complet !

— Oui, dit-il. Qui êtes-vous ?

— Gordon Backfield. Je suis le nouveau responsable de l'Agence à Bangkok. Je crois que vous avez bien connu mon prédécesseur, Brian Malonay...

En quelques mots, tout était dit, d'une voix douce et contrôlée. Malko tombait des nues mais Alexandra arborait une tête épouvantable.

— Tu m'avais dit que personne ne savait où nous étions, jeta-t-elle furieuse. Tu m'as encore menti !

Gordon Backfield répondit à la place de Malko, d'une voix douce, en s'inclinant légèrement. Il semblait très bien élevé et ressemblait plus à un professeur qu'à un espion.

— Je vous prie de m'excuser, madame, fit-il avec une politesse exquise, mais je vous jure que nous avons eu beaucoup de mal à

retrouver le Prince Malko !

— Mais, comment avez-vous fait ? demanda Malko, abasourdi.

— La station de Vienne a épluché tous les vols au départ de Vienne, en remontant dans le temps. Nous avons fini par trouver trace de votre départ sur un vol de la Thaï International, à destination de Bangkok. Ensuite, c'était facile : la police thaïe fonctionne très bien. Grâce à votre carte d'arrivée, ils ont trouvé à quel hôtel vous étiez.

« Je viens de recevoir l'ordre de Washington de vous contacter d'urgence.

— Mais pour quoi faire ! explosa Malko, je suis en vacances !

Gordon Backfield sourit légèrement : apparemment, à ses yeux, le mot « vacances » ne figurait pas dans l'univers des espions.

— Je comprends ! dit-il, mais monsieur Frank Capistrano désire impérativement s'entretenir avec vous ! J'ai reçu comme instruction de vous emmener à l'ambassade, afin de pouvoir utiliser une ligne protégée. Il se tourna vers Alexandra et précisa : cela ne prendra pas longtemps, madame, vous pourrez aller dîner ensuite.

Le visage fermé, Alexandra ne répondit même pas. Malko s'approcha d'elle et dit à mi-voix :

— Je suis désolé. Cela ne va pas durer longtemps. Prends un verre au bar en m'attendant.

— Non, dit-elle, je remonte dans la chambre.

Elle tourna les talons et fonça vers les ascenseurs. Gordon Backfield remarqua avec un sourire désarmant.

— Vous avez une très jolie femme, mister Linge. Plus proche de la tigresse que de l'agnelle... Malko le suivit, furieux. Et ils prirent place dans une BMW grise garée en face du porche.

— Nous allons à Witthayou, annonça l'Américain. Il n'y en a pas pour longtemps.

L'ambassade US se trouvait en plein centre, dans Thanon Witthayou, une des plus grandes avenues de Bangkok.

Lorsqu'ils franchirent la porte coulissante blindée donnant sur les deux bâtiments jumeaux de l'ambassade US, quarante-cinq minutes s'étaient écoulées. Désormais, Bangkok était sillonné d'autoroutes urbaines surélevées, les taxis avaient tous des compteurs, de moins en moins de tuk-tuk pétaradaient dans les nuages de fumée malodorante, mais on circulait toujours aussi mal.

Malko bouillait de rage.

Il suivit sans un mot Gordon Backfield jusqu'au huitième étage. Le bâtiment était presque désert, évidemment et furieusement climatisé. Il faut dire qu'il faisait 33° à neuf heures du soir. Le chef de station

installa Malko dans son propre bureau, en face d'un téléphone protégé et partit se laver les mains.

Le numéro de la ligne directe de Frank Capistrano était inscrit sur un papier, à côté du téléphone. Malko essaya de se calmer et le composa.

À peine eut-il décroché que la voix basse et rocailleuse de Frank Capistrano, le *Spécial Advisor for Security* de la Maison Blanche, éclata dans l'écouteur.

— Malko ! Je suis sacrément content de vous entendre ! Je parlais justement de vous avec le Président, il y a une heure au *morning briefing*... Il a beaucoup apprécié le dénouement de l'affaire Litvinenko⁽²⁷⁾. Décidément, on ne pourra jamais se fier aux Russes ! On dirait que ce salaud de Poutine veut se glisser dans les chaussures de Brejnev...

— C'est possible, fit Malko, exaspéré.

Frank Capistrano ne l'avait pas arraché à ses vacances pour tenir une conférence géopolitique.

— Frank, dit-il, je suis venu à Bangkok prendre quelques jours de vacances avec ma fiancée. Je ne pensais pas que vous me retrouveriez.

— C'est moi qui ai donné l'ordre de mettre la main sur vous à tout prix, annonça le conseiller de la Maison Blanche. J'ai besoin de vous !

— Pour quoi faire ?

— Juste un contact, jura Frank Capistrano. Nous avons une grosse merde en Chine. Vous vous souvenez de cette Chinoise, Ling Sima, qui vous a aidé sur l'affaire de Jolo ?

— Évidemment, fit Malko.

On n'oublie pas une femme ravissante que l'on a sodomisée au débotté et qui semblait en avoir été ravie.

— O.K., conclut Frank Capistrano, il faudrait la recontacter. C'est une chance que vous soyez déjà à Bangkok.

Là, c'était carrément de l'humour noir...

— Que voulez-vous d'elle ? demanda Malko. Et pourquoi votre chef de station ne le fait-il pas ?

— Vous la connaissez, corrigea Frank Capistrano. Ce sera beaucoup plus facile. En plus, vous n'en aurez pas pour longtemps.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un défecteur nord-coréen, que l'on a exfiltré de Corée du Nord sur la Chine. On devait le faire filer à Oulan-Bator, en Mongolie, mais les Services nord-coréens sont intervenus. Il est quelque part dans la nature, du côté de Beijing. Il faudrait le retrouver et l'aider. Gordon Backfield vous donnera tous les détails.

— J'ignore si Ling Sima peut faire quelque chose, objecta Malko. Pourquoi ne demandez-vous pas officiellement, l'aide du *Guoambu* ?

— Les Nord-Coréens sont leurs alliés. Trop risqué. Nous avons

besoin d'un coup de main officieux. Sans que cela remonte à Beijing. Ensuite, vous pourrez reprendre vos vacances.

— Très bien ! Je vais m'en occuper, fit Malko, excédé.

Sa Breitling indiquait dix heures cinq...

— Merci, fit Frank Capistrano. Saluez de ma part votre délicieuse amie Alexandra.

— Je pense que ce n'est pas approprié, tempéra Malko. Vous avez attenté à sa *privacy*.

— Les femmes sont difficiles, conclut le conseiller de la Maison Blanche, avant de raccrocher.

Gordon Backfield attendait dans le bureau voisin. Malko lui lança aussitôt.

— Demain matin, venez me prendre à neuf heures. Nous irons à Yeowarat⁽²⁸⁾.

L'Américain eut un petit rire gêné.

— Ça va prendre du temps ! C'est le Nouvel An chinois et on peut à peine circuler. Même les taxis ne veulent pas y aller.

— Eh bien, on ira à pied ! fit Malko. Maintenant on retourne au Shangri-La !

Ils n'avaient mis qu'une demi-heure pour regagner le Shangri-La, mais il était quand même plus de dix heures et demie. Alexandra devait être folle furieuse.

À peine eut-il quitté Gordon Backfield que Malko fonça au vingt-cinquième étage. La suite était allumée et vide. Un mot était posé par terre, dans le sitting-room. Très court.

« Je t'avais prévenu ! Je m'en vais. Alexandra. »

Il fonça vers le grand placard : il n'y avait plus une seule robe. Alexandra ne bluffait pas. Amer, furieux, Malko s'assit, face à la Chao Praya. Bien sûr, il pouvait foncer à l'aéroport où tous les vols pour l'Europe partaient au milieu de la nuit, mais à quoi bon ? Il connaissait assez Alexandra pour savoir qu'il ne la ferait pas changer d'avis.

Il n'avait plus faim et, pour la première fois de sa vie, se mit à détester Bangkok.

CHAPITRE VII

Kim Song Hun descendit de son wagon « dur »^{29} sur les talons de Yeon-Jeong, aussitôt agressé par le brouhaha assourdissant de la gare centrale de Beijing. Il se mêla sur le quai à la foule affairée vomie en même temps de tous les wagons. On avait l'impression que toute l'Asie s'était donné rendez-vous là. C'était le Nouvel An chinois et les familles traversaient tout le pays pour se retrouver.

Il n'en pouvait plus après deux jours de voyage. À la gare de Changchun, ils avaient dû quitter le train car des policiers contrôlaient les voyageurs. Ensuite, ils avaient passé la nuit dans la salle d'attente bondée dormant à même le sol pour repartir à l'aube. En un sens, cette affluence les protégeait, noyant les contrôles dans une masse humaine incroyable.

Kim Song Hun et Yeon-Jeong avançaient le long du quai, vers la sortie, mêlés aux passagers chargés comme des baudets, assourdis par les annonces criardes de haut-parleurs, inaudibles à cause de la voix aiguë de la speakerine. Ils arrivèrent enfin à l'entrée de la gare où campaient des centaines de voyageurs au milieu des éventaires volants de mini-restaurants qui offraient de tout.

Le portable de Kim Song Hun sonna deux fois, puis s'arrêta. La gare faisait cage de Faraday. Yeon-Jeong s'arrêta et posa son sac.

— On va se quitter, dit-elle. Moi, je vais prendre le métro. Je vais rue Tiang Chiao, derrière la place Tien An Men. On m'a donné l'adresse de Coréens installés là qui pourraient me donner du travail. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

Déstabilisé par le bruit, les caractères chinois incompréhensibles, bousculé, Kim Song Hun avait envie de pleurer. Tout ce qui le raccrochait à la vie c'était l'idée que, quelque part, des gens cherchaient à l'aider. Ils finiraient bien par arriver à le joindre.

— Je vais essayer de continuer mon voyage, dit-il, vers le sud-ouest.

Yeon-Jeong secoua la tête.

— Il faudrait que tu parles un peu chinois. Sinon, tu ne vas pas y arriver. Même si tu as un passeport. C'est un long chemin, il y a beaucoup de contrôles...

— Je n'ai pas le choix répliqua Kim Song Hun. Si je reste ici, les Chinois vont m'arrêter et me remettre à mon pays...

— C'est vrai, reconnu Yeon-Jeong. Je te souhaite bonne chance...

— Attends ! lança Kim Song Hun. Peux-tu m'acheter un billet de train pour Shanghai. Et puis changer des dollars pour des yuans ?

La jeune Coréenne tendit la main.

— C'est d'accord. Tu me donnes dix pour cent. Tu as beaucoup d'argent et je suis très pauvre.

Kim Song Hun ne discuta pas.

— Donne-moi l'argent et attends-moi au buffet, dit Yeon-Jeong.

Il lui donna mille dollars en billets de vingt et alla s'installer à un des buffets où la jeune femme commanda deux Tsing-Tao avant de plonger dans la foule. Kim Song Hun se dit qu'elle n'allait peut-être pas revenir. Le goût de la bière fraîche lui fit du bien. Peu à peu, il se faisait à cet environnement bruyant, à ce tourbillon incroyable. Il avait beau se creuser la tête, il arrivait vaguement à déchiffrer quelques caractères chinois. Sans parvenir à en comprendre le sens.

Il frémit en voyant les uniformes verts d'une patrouille de la milice. Heureusement qu'il avait son passeport sud-coréen ! La route allait être longue jusqu'en Thaïlande.

La Mercedes grise descendait l'avenue Chang An⁽³⁰⁾ à tombeau ouvert, fonçant vers la gare centrale. Le temps était loin où l'immense avenue, large de deux cents mètres et longue de trente kilomètres, était occupée entièrement par des hordes de vélos. Peu à peu, ceux-ci disparaissaient au profit des voitures, de même que les vieux quartiers de Beijing, derrière la place Tien An Men, étaient rasés sans état d'âme. Les Chinois étaient pris d'une frénésie de modernisation qui n'épargnait pratiquement rien. Les vieilles maisons de bois faisaient place à des buildings de quarante étages aussitôt remplis.

John Garfield, le chef de station de la CIA à Beijing, regarda sa montre. Il était parti dix minutes plus tôt du quartier de San Li Tun, où se trouvait l'ambassade américaine, pour être à l'arrivée d'un train en provenance de Changchun. Depuis la veille, c'était la sixième fois qu'il se rendait à la gare centrale dans l'espoir d'intercepter l'agent 127.

Dans sa poche, il avait une photo de Kim Song Hun transmise par e-mail d'Oulan-Bator. La station de la CIA de Mongolie lui avait dit avoir eu un bref contact avec le fugitif qui avait parlé de Beijing. Il avait l'ordre de le récupérer et de le mettre en sécurité dans un local diplomatique.

Le chauffeur stoppa sur l'esplanade en face de la gare centrale et John Garfield accompagné de deux deputies foncèrent à l'intérieur. Comment retrouver quelqu'un dans cette foule compacte, animée sans cesse d'un mouvement brownien ? Entre le brouhaha de la foule, les appels des haut-parleurs et les sifflements des locomotives – les trains chinois adoraient siffler – la cacophonie vous vidait le cerveau.

John Garfield, qui lisait et comprenait le chinois, finit par trouver la voie où était arrivé le train en provenance de Changchun.

Hélas, il était vide. Ses voyageurs étaient partis depuis longtemps, et d'autres commençaient à se ruer à l'assaut des wagons.

Sans se décourager, les trois Américains se mirent à ratisser l'immense hall, zigzaguant entre les gens assis par terre, essayant d'identifier l'homme qu'ils cherchaient dans cette marée humaine. Priant pour qu'il n'ait pas été arrêté par la police chinoise.

Kim Song Hun avait terminé sa bière lorsque Yeon-Jeong réapparut. Surprise : elle était accompagnée d'un homme mal habillé au regard malin, coiffé d'une casquette, pauvrement vêtu. Devant l'affolement visible du Nord-Coréen, elle annonça aussitôt :

— Je te présente Sun Tong Zhi^{31}. Il m'a abordée à côté du guichet des billets et m'a demandé s'il pouvait m'aider.

— Zao^{32}, fit le Chinois.

Le camarade Sun s'était éloigné discrètement. Kim Song Hun demanda à voix basse :

— Qui est-ce ? Ce n'est pas un policier ? Yeon-Jeong sourit.

— Non, bien sûr, c'est une sorte de passeur... Il guette les gens qui achètent des billets, les clandestins, et leur propose de les aider en se faisant payer.

— Tu es sûre ? Il ne me livrera pas à la police ?

— Non, affirma Yeon-Jeong en baissant la voix. Il fait sûrement partie d'une Triade qui fait le trafic des êtres humains. En plus il parle un peu coréen.

Les pensées s'entrechoquaient sous le crâne de Kim Song Hun. Cet homme pouvait parfaitement être un provocateur et l'emmener droit à la police chinoise. Mais il se sentait tellement perdu dans ce monde où il ne pouvait pas se faire comprendre qu'il était tenté d'accepter.

— J'ai pris un billet jusqu'à Kuming, c'est dans le Yunnan annonça Yeon-Jeong. En passant par Zhengzhou, Nanjing, Wuhan, Guangzhou et Nanning. Après Kuming, tu devras prendre un bus, il n'y a pas de train, parce qu'il n'y en a pas au Laos. C'est très primitif là-bas. Voilà tes yuans aussi.

Kim Song Hun prit les billets et demanda.

— Combien cela prend pour arriver à Kuming ?

— En théorie, quatre jours, mais tu mettras sûrement plus longtemps.

Il enfouit la liasse de billets dans sa poche sans même compter. Il était trop fatigué. Yeon-Jeong demanda :

— Qu'est-ce que je dis à Sun Tong Zhi ?

— Je veux bien qu'il m'aide.

La jeune femme fit signe au Chinois qui se rapprocha. Ils eurent une longue conversation en chinois puis le camarade Sun se tourna vers Kim Song Hun, et dit dans un coréen approximatif :

— Vous avez choisi une bonne route, mais il y a beaucoup de contrôles. Tout seul, sans parler chinois, vous n'y arriverez jamais... Moi, je vous propose autre chose : je vous accompagne jusqu'à Shanghai et, là-bas, je vous aide à monter sur un bateau. C'est beaucoup plus court...

— Cela va me coûter combien ?

— Mille yuans.

Une somme importante pour la Chine. Kim Song Hun calcula qu'il pouvait largement se payer cela et hocha la tête.

— C'est bien, j'accepte.

— Le train part ce soir à sept heures annonça Yeon-Jeong. Il vaut mieux voyager dans les wagons « durs », il y a moins de contrôles.

— Peut-être qu'il y aura de l'argent à donner à des soldats ou des policiers, précisa Sun, ce n'est pas compris dans les mille yuans. Mais ce ne sera pas de grosses sommes.

— Nous allons nous quitter, lança Yeon-Jeong. J'ai peur ici...

Elle fit une petite courbette, et se fondit dans la foule. Dès qu'elle eut disparu, le camarade Sun prit le Coréen par le bras.

— Il vaut mieux ne pas rester dans la gare. Allons place Tien An Men. Là-bas, il y a beaucoup de touristes étrangers. Vous passerez inaperçu. Il y a un métro direct d'ici.

Kim Song Hun le suivit jusqu'au métro qu'il trouva incroyablement luxueux. C'était la première fois qu'il voyait une rame sur pneus... Effectivement, lorsqu'ils débarquèrent place Tien An Men, elle était noire de monde malgré le froid. Tout seul, il n'aurait jamais osé se déplacer ainsi.

Ils allèrent à pied jusqu'au Bateau de Marbre, caprice de feu l'impératrice Tseu-Hi, au bord du lac du Palais d'Été, mêlés aux touristes.

C'est là que le portable de Kim Song Hun sonna. Cette fois la communication était audible. Le Nord-Coréen reconnut la voix de son « ami » américain d'Oulan-Bator.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— À Beijing. Je pars pour Shanghai.

— Surtout pas ! Nous allons vous récupérer. Des gens à nous se trouvent à la gare centrale. Vous y êtes ?

— Non.

— Retournez-y, attendez-les devant les guichets des billets.

— O.K., fit Kim Song Hun.

Fou de bonheur. Tant pis pour les mille yuans qu'il avait déjà

donnés. Il décida de ne rien dire tout de suite au camarade Sun.

Lee Joo II, responsable pour Pékin du *General Security Bureau* nord-coréen, surveillait depuis deux jours la gare centrale de Beijing, avec une douzaine de ses hommes. L'ordre venait directement du général Kim Shol Su. Il fallait coûte que coûte retrouver le *Maegukno* Kim Song Hun.

À peine dans le hall immense, ses hommes se déployèrent, commençant à inspecter tous les endroits où les voyageurs attendaient, allongés sur les piles de ballots, dans les buffets, les salles d'attente bondées de paysans. Laisant ses hommes ratisser la gare, Lee Joo II fonça vers les guichets de vente de billets. Il connaissait de vue quelques passeurs qui le renseignaient, moyennant finance, après s'être fait payer par leurs clients. Touchant ainsi deux fois.

Il y en avait un qu'il connaissait, l'air chafouin, assis sur un banc et fonça sur lui.

— Zao.

— Zao.

— *Huai Dan*^{33}, fit aimablement le Nord-Coréen, j'ai besoin de toi.

— Si je peux t'aider, Lee Tong Shi !

— Je cherche un *Hun Dan*^{34}. Un traître. Il a dû arriver aujourd'hui, de l'est. Il est assez gros, cinquante ans, vêtu d'un manteau vert doublé en chien avec une grosse serviette de cuir noir. Il ne parle pas chinois et il va sûrement chercher quelqu'un pour l'aider.

Le passeur hochait la tête.

— Je viens d'arriver et je n'ai vu personne comme ça. Mais la journée n'est pas terminée. Combien paies-tu ?

— Cent yuans...

Le Chinois fit la moue.

— Ce n'est pas beaucoup.

— J'irai jusqu'à deux cents, promit Lee Joo II. Voilà mon numéro. Si tu le vois, tu me préviens et j'arrive.

Pour le motiver, il sortit cinquante yuans et les lui donna.

— *Xié-xié mìn*^{35}, fit poliment le Chinois en empochant le billet.

Regardant pensivement s'éloigner le jeune Nord-Coréen. Quand on connaissait l'avarice pathologique et la pauvreté des Nord-Coréens, il fallait que cet homme en cavale soit très important. Il replia son *Renmin Ribao*^{36} et se dirigea vers un coin où se regroupaient souvent les fugitifs en cavale. Une sorte d'appentis, tout au fond de la gare, où ils étaient à l'abri du froid et des contrôles.

Se disant que si cet homme était aussi précieux, les gens de la Sécurité publique chinoise seraient plus généreux que ce chien de

Coréen. S'il pouvait toucher des deux côtés, c'était encore mieux.

Kim Song Hun revint avec son « guide » à la gare centrale dix minutes avant le départ du « Shanghai-Express ». Mais, au lieu de se diriger vers le quai d'où il partait, il fonça vers l'endroit où on achetait les billets.

— Hé, où allez-vous ? lança le camarade Sun.

— Je dois retrouver quelqu'un, répondit Kim Song Hun.

Il avait toute la gare à traverser et plongea dans la foule.

John Garfield prévenu par la station d'Oulan-Bator avait rameuté ses deux « *deputies* » et venait d'arriver en face des guichets où les voyageurs faisaient la queue pour acheter leurs billets. Il essaya de distinguer dans la foule le visage du défecteur, en vain, et les trois hommes se déployèrent, aux aguets.

Lee Joo II, revenant vers son informateur, s'immobilisa soudain, apercevant trois étrangers qui semblaient scruter la foule, à côté des guichets.

Ce n'étaient pas des touristes... Instantanément, il comprit : il s'agissait d'Américains venus récupérer le défecteur nord-coréen ! Il n'y avait plus qu'à l'attendre pour l'intercepter. Les Américains, en Chine, n'étaient pas chez eux et sûrement pas armés. En plus, ils n'étaient que trois. Fébrilement, il se mit à rameuter ses hommes de son portable.

Eux étaient armés. Pas de pistolets mais des armes blanches. En plus, la Sécurité publique chinoise pouvait éventuellement leur donner un coup de main.

En quelques minutes, ses hommes se furent répartis, tout autour des Américains. Prêts à intercepter le traître.

Kim Song Hun fendait la foule, le cœur en joie, le camarade Sun sur ses talons lorsqu'il s'arrêta net.

Il venait d'apercevoir les trois Américains qui dépassaient la foule d'une bonne tête. Seulement, ils n'étaient pas seuls : autour d'eux, Kim Song Hun venait de repérer les visages durs de plusieurs Coréens. Le directeur du Bureau 39 en avait vu assez pour ne pas se tromper. Les tueurs du *General Security Bureau* l'attendaient. Pour le kidnapper ou le tuer.

Et les Américains seraient bien incapables de le protéger. Comme un dauphin après être remonté à la surface, replonge dans la mer, il se fondit vivement dans la foule et lança au camarade Sun :

— Où est le train pour Shanghai ?

— Par là ! fit le Chinois.

Ils fendirent la foule en sens inverse, arrivant au moment où les employés hurlaient pour faire monter les retardataires dans les wagons. Lui et Sun arrivèrent à prendre place dans un wagon déjà bondé et restèrent debout à côté de l'employée qui vendait du thé, des biscuits et des sandwiches.

John Garfield était de plus en plus nerveux. Toujours pas de Kim Song Hun. Les trois Américains étaient pourtant plus que visibles.

Il pensa soudain à ce que lui avait dit Oulan-Bator : le fugitif nord-coréen avait l'intention de partir à Zhengzhou. Peut-être qu'il avait mal compris et les attendait au départ du train de Shanghai.

— Suivez-moi ! lança-t-il à ses deux deputies. Jouant des coudes, ils foncèrent vers le quai n°16.

Lee Joo II vit les Américains se mettre brusquement en mouvement, fonçant vers les trains en partance.

Il leur emboîta le pas avec ses hommes et ils arrivèrent au quai n°16 sur les talons des Américains qui s'arrêtèrent à l'entrée du quai.

Cherchant visiblement quelqu'un.

Sur le quai, cela sifflait dans tous les coins. Le train allait partir. Le Nord-Coréen, voyant la nervosité des trois Américains, comprit instinctivement ce qui s'était passé. Kim Song Hun avait dû les voir et rebrousser chemin. Il était sûrement dans ce train !

Il se tourna vers un de ses hommes.

— Tu Nam, monte dans train. Le *Maegukno* s'y trouve sûrement.

Le jeune agent coréen démarra comme un coureur de cent mètres : le convoi s'ébranlait.

Alors que le train commençait à rouler, Kim Song Hun aperçut sur le quai un homme en train de courir pour essayer de monter dans un wagon. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. L'inconnu avait des traits typiquement coréens, avec des pommettes très hautes, des maxillaires saillants et l'air dur des agents de la répression. Kim Song Hun essaya de se rejeter en arrière au moment où un employé des chemins de fer ceinturait l'homme pour l'empêcher de monter dans le train en marche.

En Chine, on ne badinait pas avec la sécurité.

Le camarade Sun avait remarqué le manège de l'inconnu et la panique de son « client ». Il dit simplement :

— Il ne faudra pas aller jusqu'à Zhengzhou, conseilla-t-il. Nous descendrons avant et vous vous cacherez.

Autour d'eux, les gens avaient commencé à manger et à s'assoupir. La campagne plate, nimbée de brouillard, défilait de plus en plus vite. Bercé par la musique aigrette des haut-parleurs, Kim Song Hun qui s'était assis par terre, sa serviette entre les genoux, commençait à s'assoupir. Soudain, un bruit le fit sursauter : une sonnerie de téléphone.

Son téléphone.

Les paysans, autour de lui, s'étaient arrêtés de manger. Eux n'avaient pas de téléphone portable, arrivant tout juste à survivre. Le Grand Bond en Avant de l'industrialisation du pays laissait encore pas mal de gens sur le bord du chemin. Il sortit son téléphone. La sonnerie s'était arrêtée : il aperçut la barre rouge dans le cadran indiquant la charge : il n'avait plus de batterie. Personne ne pouvait plus le joindre.

— Sir, il ne répond plus ! Sa batterie doit être à plat ou il l'a coupé, car cela passe directement sur messagerie.

Le chef de station d'Oulan-Bator était partagé entre la fureur et le désespoir.

Que s'était-il passé ?

Hystériques, les « field-officers » de la station de Pékin appelaient toutes les cinq minutes. Ils se trouvaient toujours à la gare centrale mais Kim Song Hun ne s'était pas montré.

— Il a peut-être été arrêté ! conclut le chef de station. Alors qu'il était à portée de la main ! Pourtant l'équipe en place à la gare de Beijing n'avait rien remarqué. Par prudence, ils décidèrent de rester encore sur place une heure de plus.

Sans trop d'espoir.

Entre Oulan-Bator, Langley, et Pékin, les messages se succédaient, essayant de comprendre ce qui s'était passé.

Dans cet océan de merde, surnageait une relativement bonne nouvelle : Kim Song Hun était encore probablement en liberté. Peut-être en route pour Shanghai.

Seulement, il semblait injoignable et, à Zhengzhou, il n'y avait pas de consulat américain... À l'idée que l'homme qui était en possession des secrets du financement de la bombe atomique nord-coréenne était perdu quelque part en Chine, le chef de station d'Oulan-Bator avait envie de sauter par la fenêtre.

Le train siffla longuement en traversant l'immense pont de sept kilomètres de long jeté sur le Yang-Tsé, le fleuve imposant séparant la Chine du Nord de la Chine du Sud. Le bruit métallique réveilla en

sursaut Kim Song Hun. Le jour se levait à peine. Le camarade Sun s'étira.

— Dans une heure et demie, nous arrivons à Nanjing annonça-t-il. Ensuite on continue sur Shanghai.

Autour d'eux, les paysans ronflaient, entassés les uns sur les autres. Depuis Beijing, le « Shanghai Express » ne s'était pas arrêté et Kim Song Hun s'était un peu détendu. Maintenant, le danger réapparaissait. Les Nord-Coréens n'allaient sûrement pas renoncer à le reprendre. Avec peut-être la collaboration des autorités chinoises.

Progressivement, une lueur vague emplissait le wagon et les paysans s'ébrouaient : une vendeuse passa dans le wagon avec du thé brûlant et des biscuits. Kim Song Hun sortit le portable de sa poche et l'examina. La batterie était vide. Il ne s'allumait même plus.

Désormais, il était coupé de ses seuls amis. L'angoisse le submergea à nouveau.

Peu à peu, la campagne était avalée par des constructions de plus en plus nombreuses. Bientôt, le train roula entre deux murailles de HLM pouilleuses : ils arrivaient à Nanjing. Ils sortirent dans le couloir au milieu des gens qui ramassaient leurs bagages. Le convoi entra en gare.

— Restez dans le compartiment, intima le camarade Sun. C'est plus prudent. Le train s'arrête une demi-heure. Je vais inspecter le quai.

Le Chinois se mêla à la foule qui se pressait dans le couloir, des voyageurs descendant à Nanjing. Le quai était, lui aussi, noir de monde. Le train défila lentement devant et s'arrêta enfin, sur un coup de sifflet final. Les paysans se ruaient déjà vers les portes : la plupart descendaient là. Sun se mêla à eux et se fondit dans la foule du quai. Lorsqu'il regagna le compartiment un quart d'heure plus tard, il lança à Kim Song Hun, visiblement inquiet :

— Il y a des gens qui vous cherchent ! Des Coréens, je sais les reconnaître. Et ils sont avec des policiers de la Sécurité publique. Ils ont commencé à monter dans les wagons.

Kim Song Hun sentit le sang se figer dans ses veines.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. Il y en a une douzaine. Vous devez être quelqu'un de très important...

Le défecteur ne releva pas, terrifié, affolé.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Attendez ici et donnez-moi cent yuans.

Le camarade Sun s'éclipsa avec l'argent pour réapparaître quelques minutes plus tard, accompagné de la marchande de thé et de sandwiches du wagon.

— Venez ! lança-t-il à Kim Song Hun.

Celui-ci les suivit jusqu'au cagibi à l'extrémité du wagon qui servait à la fois d'entrepôt et de chambre à coucher de la Chinoise.

— Entrez là-dedans, ordonna le camarade Sun. Vous ressortirez quand le train sera reparti. Ensuite, à Shanghai, il faudra faire très attention en descendant. Ils seront sûrement aussi là-bas.

Le Nord-Coréen entra dans le minuscule compartiment encombré de cartons et s'assit sur la banquette. Il entendit la clenche tourner. Il était enfermé. Une vague de panique le submergea : et si le camarade Sun le livrait à ses ennemis ?

Le général Kim Shol Su suivait heure par heure le déroulement de la traque du directeur du Bureau 39. Fou de rage que ses hommes aient raté le défecteur à Beijing. Le « Cher Leader » Kim Jong Il l'appelait toutes les heures pour fustiger son manque de résultat, avec des menaces voilées. Le général Kim Shol Su lui avait juré que ce n'était qu'une question de temps. Toutes les informations de la poursuite remontaient à l'ambassade nord-coréenne de Beijing d'où elles étaient communiquées à Pyongyang.

Le colonel Cho Ong Jun avait été exécuté de trois balles dans la tête, attaché à un poteau dans la cour de sa prison. Il n'y avait plus rien à tirer de lui, car il ne savait rien et n'avait commis aucune faute. Mais, à son corps défendant, il avait coopéré à un complot. C'était assez pour être puni. Les ordres concernant Kim Song Hun avaient changé. Si on ne parvenait pas à le kidnapper pour le ramener en Corée du Nord, il fallait l'exécuter sur place et surtout récupérer les documents en sa possession.

C'étaient les ordres des agents nord-coréens chargés d'intercepter Kim Song Hun à Nanjing. Plusieurs d'entre eux étaient venus en renfort de Shanghai. La totalité des agents nord-coréens en Chine étaient mobilisés sur l'affaire. Deux des agents responsables de l'échec de Beijing allaient être renvoyés en Corée pour y être punis. Quelques années de camp de travail leur apprendraient leur métier.

Kim Song Hun comptait les minutes, guettant tous les bruits extérieurs. À cause des vitres dépolies, il ne voyait rien de ce qui se passait à l'extérieur. Les vociférations des voyageurs se disputant les places, les aboiements des haut-parleurs, les coups de sifflet formaient un fond sonore assourdissant qui lui vidait le cerveau. Il regarda sa montre. Encore sept minutes avant le départ. Le camarade Sun devait veiller au grain dans le couloir. Peu à peu, la rumeur montant du quai

faiblissait. Visiblement, le train se préparait à repartir pour Shanghai.

Soudain, les bruits d'une violente discussion le firent sursauter. Une femme et un homme qui se disputaient bruyamment dans le couloir. Seulement, comme ils parlaient chinois, il ne comprenait rien.

Soudain, un cri horrible le glaça. Un cri de femme qui se termina en une sorte de râle. Kim Song Hun se leva, le pouls en folie. Horrifié, il entendit soudain une clef entrer dans la serrure, de l'extérieur. Il eut la présence d'esprit de pousser le loquet, bloquant la porte.

De l'autre côté du battant, il entendit une exclamation furieuse en coréen !

— *Aiguoo*^{37} !

Ils l'avaient retrouvé !

Il était pris au piège ! Il regarda autour de lui et aperçut les deux grandes poignées permettant de baisser la glace dépolie. Avec la force du désespoir, il les empoigna et tira vers le bas de toutes ses forces. D'abord, la glace qui ne devait pas être souvent ouverte, ne bougea pas. Kim Song Hun se pendit aux poignées et elle descendit enfin de quelques centimètres. Des coups furieux ébranlaient la porte. On cherchait à la forcer. Le loquet n'allait pas tenir indéfiniment.

Terrifié, Kim Song Hun pesa encore plus et la glace descendit d'un coup, lui permettant d'apercevoir le quai. Celui-ci était presque vide mais le camarade Sun, accompagné d'un autre homme, était debout, à côté de la portière. Kim Song Hun se pencha et cria en coréen.

— Ils sont là ! Ils viennent me tuer.

Sans attendre la réponse, il jeta sa serviette sur le quai et s'engagea dans l'ouverture, la tête la première.

Choe Kwang, le chef du commando nord-coréen, donna un furieux coup de pied dans la porte du réduit où était enfermé Kim Song Hun. Il n'avait plus beaucoup de temps, le train allait démarrer. Il fallait qu'il liquide le défecteur avant et qu'il s'enfuie. Deux de ses hommes se relayaient pour tenter de défoncer la porte. Le corps éborgné de la vendeuse de thé gisait dans le couloir. Cela avait été la seule façon de récupérer sa clef. Choe Kwang connaissait heureusement les astuces des défecteurs qui corrompaient souvent le personnel des trains.

Enfin, la porte céda à un coup d'épaule et se rabattit violemment, lui permettant d'apercevoir les jambes de l'homme qui s'était caché dans le réduit en train de basculer sur le quai. Choe Kwang se précipita, le poignard en avant, mais rata le fugitif de quelques centimètres. Celui-ci, aidé par un autre homme, venait de se recevoir sur le quai.

Bien décidé à le rattraper, Choe Kwang ressortit dans le couloir, se

heurtant à une petite foule terrifiée et interloquée. Il allait foncer dedans lorsqu'un contrôleur apparut. Une femme dans la foule cria d'une voix aiguë, en montrant du doigt le corps étendu dans le couloir.

— Ce salaud a égorgé cette femme !

Choe Kwang pivota et s'enfuit dans la direction opposée, traversant le wagon de part en part, poursuivi par les glapissements du contrôleur.

Le camarade Sun aida Kim Song Hun à se remettre debout, échangea quelques mots en chinois avec son copain et lança en coréen à Kim Song Hun :

— Venez vite ! Il y a un train pour Wuhan sur le quai n°11.

Le Nord-Coréen récupéra sa serviette et partit ventre à terre derrière les deux Chinois. Ils traversèrent les voies en biais, sans se soucier des trains qui circulaient dans tous les sens. Kim Song Hun suivait aveuglement, le souffle court, terrifié, trébuchant parfois. Ils atteignirent enfin un quai éloigné où un long convoi était en train de s'ébranler lentement. Seulement, ils se trouvaient du côté des voies et n'avaient pas le temps de faire le tour pour rattraper le quai. Kim Song Hun se mit à courir le long du convoi, sur les rails. Alors qu'il prenait de la vitesse, le Nord-Coréen arriva enfin à saisir une barre de cuivre et à se hisser sur un marchepied, sous le regard amusé de quelques voyageurs qui ne voyaient en lui qu'un simple retardataire. Le Nord-Coréen était trop essoufflé pour faire un pas de plus. Il s'effondra sur le sol, appuyé au soufflet, haletant comme un poisson hors de l'eau, les yeux pleins de larmes. Il avait l'impression d'avoir une forge dans la poitrine.

Le train prenait de la vitesse. Il se dit que si ses adversaires le guettaient sur le quai, ils ne l'avaient pas vu monter.

Il réalisa soudain que le camarade Sun n'était pas là. L'homme qui se trouvait avec lui par contre, était bien là. Il s'accroupit à côté de Kim Song Hun et dit dans un coréen haché :

— Je m'appelle Li Huan. Je travaille avec Sun. Je vais vous escorter jusqu'à Wuhan. Seulement il faut me donner dix mille yuans parce que c'est très dangereux maintenant.

Dix mille yuans, cela faisait mille dollars. Une somme énorme.

— Je n'ai pas autant de yuans, balbutia Kim Song Hun.

— Alors donnez-moi des dollars...

Il avait un regard fixe et glacial de vautour. Kim Song Hun n'osa pas discuter. Il fouilla dans la poche intérieure de son manteau et compta dix billets de cent dollars sous le regard cupide de son

« guide » qui empocha l'argent avec la rapidité d'un prestidigitateur.

— Où se trouve Wuhan ? demanda-t-il.

— Dans le centre de la Chine, c'est une très grande ville, précisa Li Huan. De là, il faudra prendre un train pour Guangzhou^{38}. Là, vous pourrez peut-être trouver un bateau.

Kim Song Hun ne répondit même pas.

CHAPITRE VIII

Un dragon à six têtes doté d'une queue d'une vingtaine de mètres progressait lentement dans Yeowarai street au milieu des pétarades des feux d'artifice, bloquant la circulation et forçant les piétons à se serrer encore plus sur les trottoirs déjà envahis de centaines de marchands ambulants qui ne laissaient qu'un étroit passage.

— L'année du Cochon commence bien, remarqua avec flegme Gordon Backfield, le chef de station de la CIA à Bangkok.

Il était venu chercher Malko au Shangri-La à dix heures du matin. Une heure plus tôt, celui-ci avait appelé Ling Sima. La Chinoise avait été très difficile à joindre, et il avait dû rappeler trois fois avant qu'on la lui passe, vraisemblablement dans sa bijouterie, car il entendait les conversations des clientes. Elle avait semblé surprise. Surprise, mais chaleureuse.

— Malko ! Quelle bonne surprise ! Vous êtes à Bangkok ?

— Arrivé hier, mentit-il. Mon premier coup de fil a été pour vous.

— C'est gentil, dit-elle. Vous restez longtemps ? La mauvaise question. Cela signifiait qu'elle n'était pas pressée de le voir. Comme pour corriger cette impression, elle s'empressa d'ajouter :

— Nous sommes en pleines fêtes du Nouvel An ! Entre la boutique et les obligations sociales, c'est de la folie...

— J'aurais aimé passer vous baiser la main, insista Malko. Même rapidement.

Ling Sima s'interrompit pour répondre brièvement à une cliente, en chinois puis dit très rapidement :

— Venez vers onze heures. Comme la dernière fois, mais je n'aurai pas beaucoup de temps.

Malko se dit que cela n'allait pas être facile... Tandis qu'ils roulaient dans Bangkok, il avait demandé à Gordon Backfield :

— Dites-moi ce que je dois lui demander exactement. Je sais seulement qu'il s'agit d'un défecteur nord-coréen. En quoi peut-elle nous aider ?

Il était toujours tendu et triste depuis le départ d'Alexandra. En ce moment, elle devait se poser à Vienne... Évidemment, impossible de la joindre pendant le vol. Ils quittèrent Silom road pour tourner à gauche afin de rattraper une des autoroutes urbaines. L'Américain donna ses quarante baths au péage et remarqua :

— Vous avez vu les drapeaux jaunes partout. C'est le fanion du roi. Il est très malade et les Thaïs sont terriblement inquiets.

Désormais, ils roulaient au-dessus de la ville, sur une mer de gratte-ciel. Bangkok, avec son métro aérien, ses freeways urbains et ses buildings en hauteur, était devenue une ville moderne de dix millions d'habitants.

De nombreux Khlongs⁽³⁹⁾ avaient été comblés, remplacés par des rues normales, mais la circulation était toujours aussi difficile.

Malko se demanda comment Ling Sima allait vraiment l'accueillir et réitéra sa question :

— Vous avez entendu parler du programme nucléaire militaire nord-coréen ? répondit Gordon Backfield.

Il aurait fallu vivre sur une autre planète pour répondre « non ».

— Bien sûr. Et alors ?

— Alors, répliqua l'Américain, les Nord-Coréens ne sont que vingt-deux millions et ont très peu de ressources naturelles. Même en affamant la population non utile, c'est-à-dire tout ceux qui ne sont ni militaires, ni membres du Parti des Travailleurs, ils ont beaucoup de mal à financer leur programme. De plus, la Corée du Nord n'a pas bonne réputation et ne peut faire appel au marché financier international. Les Coréens ont donc été obligés d'organiser des filières clandestines de financement pour réunir l'argent nécessaire à l'achat des composants indispensables à l'industrie nucléaire.

— Cela aussi, j'en ai entendu parler, confirma Malko.

— Depuis des années, enchaîna Gordon Backfield, nous essayons de démanteler ces filières. Avec peu de succès, car leurs membres sont très malins et ont le culte du secret. Or, la station de l'Agence de Oulan-Bator, en Mongolie, a réussi, il y a quelques mois à « tamponner » l'homme qui est au centre de toute cette toile d'araignée financière.

« Un certain Kim Song Hun, apparatchik inconnu, mais doté d'un pouvoir inouï. À la tête de sa structure – le Bureau 39 – de l'association des Travailleurs du Peuple, c'est lui qui gère les différentes filières clandestines qui font rentrer des devises.

— C'est un beau coup ! reconnut Malko.

— Ce n'est pas tout ! Nous avons aussi réussi à l'exfiltrer de Corée du Nord jusqu'en Chine, dans la région proche de la Russie.

— Alléluia ! commenta Malko. C'est un vrai conte de fées.

Gordon Backfield, en s'engageant dans une rampe de sortie, corrigea avec un petit rire :

— C'est devenu un cauchemar. Les Nord-Coréens ont retrouvé sa piste grâce à une de leurs agentes qui avait pénétré la filière d'exfiltration. Ils ont assassiné le pasteur qui devait l'amener en sécurité en Mongolie et Kim Song Hun s'est enfui et a réussi à leur

échapper. Il est maintenant quelque part dans la nature en Chine, pourchassé par des agents nord-coréens qui ont ordre de le découper en morceaux. Et qui le feront si on ne les en empêche pas...

— Vous voulez que j'aille en Chine ?

— Non. La station de Beijing s'en occupe. Kim Song Hun a un portable. Il a pu dire qu'il se trouvait à Beijing mais sa tentative de récupération par nos gens là-bas a échoué. Il ne s'est pas présenté et, depuis, il n'a plus donné signe de vie.

— Il y a des consulats américain et sud-coréen là-bas, remarqua Malko. Pourquoi n'y va-t-il pas ?

— Ils sont surveillés par les Nord-Coréens et les Chinois collaborent avec eux. Ce sont leurs alliés, n'oubliez pas. Même les Sud-Coréens ne veulent pas déplaire aux Chinois.

— Même pour un homme aussi important que ce Kim Song Hun, ils n'auraient pas fait une exception ? s'étonna Malko.

— Nous ne leur en avons pas parlé, avoua Gordon Backfield. Nous ignorons jusqu'à quel point ils sont infiltrés par les autres. Et ils sont souvent imprévisibles.

— Vous êtes certain de l'importance de ce défecteur ?

— Absolument certain. Grâce aux écoutes nous savons qu'il gère les filières clandestines d'armement avec certains pays du Moyen-Orient, celles de la drogue avec le Japon, celles de la fausse monnaie fabriquée par Pyongyang.

— Nous savons aussi que des sommes énormes proviennent du Japon. Mais nous ignorons par quel processus. Kim Song Hun a sûrement emporté des documents, et de toute façon, il appartient depuis longtemps à cette organisation.

— Si vous ne souhaitez pas que j'aille en Chine, observa Malko, quelle est mon utilité ? Bangkok, c'est plutôt excentré par rapport à Beijing...

Bloqué dans une rue étroite, Gordon Backfield augmenta la clim – il faisait trente-deux degrés – et soupira.

— Ça va être dur d'arriver dans *Yeowarat*. (On commençait à voir des enseignes en chinois.) Je vais vous dire pourquoi vous êtes là. Après le rendez-vous manqué de Beijing, notre chef de station qui parle chinois a mené sa petite enquête à la gare centrale, et, en bakchichant, a réussi à apprendre qu'apparemment, Kim Song Hun a été pris en charge par une des Triades qui s'occupent des clandestins.

— Les Triades font de l'humanitaire, maintenant ? Gordon Backfield eut un ricanement mondain.

— Pas vraiment, elles font du fric. En extorquant jusqu'à leurs derniers centimes à ces malheureux qui, ne parlant pas chinois, ont un mal fou à survivre en Chine. Et quand ils les ont dépouillés, ils les « revendent » à la police chinoise, qui elle-même les revend aux Nord-

Coréens...

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté de tant de noirceur.

Ils avançaient au pas désormais. Les taxis faisaient demi-tour. Yeowarat était en ébullition.

— Votre chef de station de Beijing ne peut pas contacter ces Triades ?

— Impossible. Elles refuseraient de coopérer. Malko commençait à comprendre. Ling Sima, elle, connaissait les Triades jusqu'à Bangkok, elle était leur trait d'union avec le *Guoambu*...

— Vous voulez donc que je demande l'aide de Ling Sima pour quoi ?

— D'abord, pour localiser ce défecteur, s'il n'a pas été arrêté par les autorités chinoises. Ensuite, éventuellement, pour le faire arriver jusqu'ici.

Malko se tourna vers lui, stupéfait.

— Jusqu'ici ! Mais nous sommes à des milliers de kilomètres de Beijing.

— C'est exact, reconnut l'Américain, mais pour beaucoup de défecteurs nord-coréens, la Thaïlande est le but à atteindre. En Chine, l'ambassade et les consulats sud-coréens sont très surveillés par la police chinoise. En plus, les Sud-Coréens ne veulent pas se brouiller avec les Chinois, donc ils ne font rien pour aider les défecteurs du Nord.

— Et ils traversent toute la Chine ? C'est horriblement loin.

— Certains y arrivent... C'est un voyage qui peut durer des semaines ou des mois. Mais s'ils parviennent en Thaïlande, ils sont sauvés. Les Thaïlandais les laissent tranquilles et l'ambassade sud-coréenne les prend en charge. Nous nous occupons aussi des plus intéressants.

— Donc, conclut Malko, vous souhaitez que votre défecteur parvienne jusqu'ici, avec l'aide d'une Triade.

— Même avec cette aide, ce n'est pas évident, assura le chef de station de Bangkok. Kim Song Hun n'est pas un défecteur ordinaire. Il a tous les Services nord-coréens aux trousses. Ils feront tout pour l'empêcher de nous livrer ses secrets. En ce moment, il est peut-être déjà mort.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous convainquiez cette Ling Sima de nous aider. Moi, je ne l'ai jamais rencontrée mais il paraît qu'elle vous a donné un sacré coup de main pour notre otage de Jolo.

— Vous pensez que c'est en son pouvoir ?

— Je le pense. Elle a des contacts avec les Triades que nous n'avons pas.

— Qu'est-ce que je vais lui offrir ?

Ils avançaient au pas derrière le dragon à six têtes qui, de derrière, ressemblait à un mille-pattes à cause des dizaines d'enfants qui soulevaient sa queue.

— C'est le problème avoua Gordon Backfield. Nous n'avons rien à échanger ! On peut lui proposer de l'argent, mais je pense qu'elle n'acceptera pas... Ce serait trop dangereux vis-à-vis de sa hiérarchie. Il faut trouver un argument.

— Si je me souviens bien, cette femme n'est pas vraiment une sentimentale, remarqua Malko.

Pas une sentimentale, mais une sensuelle. Leur brève et brûlante aventure l'avait prouvé. Il n'y avait plus qu'à espérer que Ling Sima ait la reconnaissance du ventre.

Ils étaient enfin arrivés en face de la bijouterie à la façade marron qui faisait le coin de Charing road et d'un petit Soi. Des lanternes rouges étaient pendues partout et la boutique était fermée.

Malko regarda le petit couloir sombre qui menait à l'arrière de la bijouterie. Coincé entre celle-ci et une boutique de « foot massage ».

— J'y vais, dit-il.

— Je vous attends, proposa Gordon Backfield, vous auriez du mal à trouver un taxi.

— Inutile, dit Malko. Je me débrouillerai.

Il traversa et pénétra dans le couloir. Un chat fouillait dans une poubelle. Il le caressa et, aussitôt, un énorme Chinois au crâne rasé surgit devant lui, l'air vraiment méchant. Il entendit un bruit derrière lui : un second du même gabarit venait de surgir. Il était pris en sandwich entre deux montagnes de chair.

Est-ce que, pour une raison inconnue, Ling Sima avait un compte à régler avec lui ?

Kim Song Hun ne dormait que d'un œil, veillé par l'énigmatique Li Huan. Après l'incident de Nanjing, le fugitif s'était effondré et avait dormi presque cinq heures. Réveillé par une faim féroce. Heureusement, dans ce train-là, on trouvait aussi des sandwiches et du thé.

Voyant qu'il était réveillé, le Chinois l'interpella en coréen.

— J'ai visité tout le train, annonça-t-il, sans voir personne de suspect. Nous les avons pris de vitesse, ces œufs pourris.

— Mais à Wuhan ? interrogea, inquiet, Kim Song Hun.

Li Huan hocha la tête.

— Je pense qu'ils n'ont personne là-bas, mais il va falloir être prudents. Ils ne lâchent jamais prise. Nous allons continuer sur

Guangzhou.

— Il y a un consulat sud-coréen ?

— Sûrement, mais il ne faut pas y aller. Les Nord-Coréens vous tueront avant même que vous ayez franchi la porte. Ou ils préviendront la police chinoise.

— Qu'est-ce que je vais faire, alors ?

— Je connais des gens là-bas, affirma le guide. Ils vont vous prendre sous leur protection. Dès que nous débarquerons, j'irai les voir.

Kim Song Hun ferma les yeux : il avait encore quatre ou cinq heures de paix avant Wuhan. S'il survivait, il se souviendrait toute sa vie de ce voyage de cauchemar. Il connaissait ses coreligionnaires : jamais ils n'abandonneraient. Machinalement, il serra entre ses genoux la serviette qui contenait tous les secrets du programme clandestin qu'il gérait depuis deux ans.

Il pensa à sa fille Eun-Sok et se dit qu'il ne la reverrait probablement jamais. Le pasteur Shan était mort et personne n'irait la chercher à Shenyang, si elle s'y trouvait encore. À la nouvelle de sa défection, les Nord-Coréens avaient dû la faire rentrer de force à Pyongyang. Il avait tellement peur pour lui-même qu'il ne s'attarda pas trop à cette pensée atroce. Penché vers Li Huan, il demanda :

— À Guangzhou, j'ai une chance de trouver un bateau ?

Le Chinois montra deux dents en or, signe d'une certaine aisance.

— Chez nous, en Chine, il y a un proverbe qui dit qu'il faut traverser un pont à la fois... Nous ne sommes pas encore à Guangzhou. Vous avez affaire à des adversaires féroces...

Kim Song Hun revit le corps de la vendeuse de thé égorgée et ne répondit pas.

Le train poussa un long sifflement sans cause apparente et il ressentit cela comme un bruit sinistre.

Dieu que la Chine était grande !

L'odeur de choux et de détritiques pourris lui monta brusquement à la tête. Les deux Chinois demandaient quelque chose qu'il ne comprit pas et Malko répondit en anglais.

— Je viens voir Ling Sima.

Leur attitude changea instantanément. L'un d'eux esquissa ce qui pouvait passer pour un sourire et l'autre s'esquiva. Quelques minutes plus tard, le Chinois qui restait reçut un ordre dans l'écouteur enfoncé dans son oreille, s'effaça et désigna à Malko une porte au fond du petit couloir.

Il y eut des bruits de verrous et la porte d'acier s'entrouvrit sur un

petit Chinois qui semblait avoir deux cents ans. Il toisa longuement Malko avant d'ouvrir complètement le battant.

Sans un mot, le Chinois s'effaça et le guida jusqu'à une petite pièce aux murs laqués noirs, décorée de gravures chinoises et de meubles en bois doré. Un canapé en L occupait deux pans de mur, face à une table basse ornée d'un magnifique bouquet d'orchidées. On se serait cru dans l'antichambre d'un bordel de luxe. Atmosphère renforcée par les spots presque invisibles diffusant une lumière très douce. Il ne manquait que de la musique.

En face d'eux, une seconde porte était entrouverte, permettant d'apercevoir des rangées de chaînes en or, comme les Thaïs en raffolent : la bijouterie de Ling Sima.

Avant de l'apercevoir, Malko entendit le martèlement de ses hauts talons sur le dallage de la bijouterie. La Chinoise apparut soudain, descendant avec grâce l'escalier en colimaçon menant au premier étage. Malko éprouva un petit choc à l'épigastre lorsqu'elle surgit dans la lumière des spots : elle n'avait pas changé, toujours aussi belle et hautaine, avec ses cheveux courts, ses yeux étirés, sa bouche presque trop rouge et sa longue silhouette fine. Elle portait une robe chinoise imprimée, ras du cou, fendue très haut, qui soulignait les courbes de sa silhouette.

Elle tendit à Malko sa longue main fine avec un sourire impénétrable.

— Ravie de vous revoir à Bangkok, monsieur Linge. Leurs regards se croisèrent et il n'y lut absolument rien. Penser qu'il l'avait sodomisée sauvagement dans cette même pièce, cinq ans plus tôt... Il s'inclina sur sa main et répondit.

— Je suis ravi de vous revoir.

Il garda sa main dans la sienne quelques secondes de trop et ils s'assirent sur un des canapés. La robe, en glissant, découvrit une de ses interminables jambes jusqu'en haut de la cuisse. Le bicentenaire Chinois réapparut portant un plateau d'argent ciselé sur lequel se trouvait une bouteille de cognac et des verres.

Péché mignon des Chinois. Ling Sima attendit qu'il ait disparu dans la boutique après avoir refermé la porte pour demander :

— Quel bon vent vous emmène à Bangkok, monsieur Linge ?

Il n'osa pas lui dire : le plaisir de vous revoir. On était entre gens intelligents. Pendant qu'elle versait du cognac dans deux verres, il remarqua :

— Vous êtes toujours aussi belle. Ling Sima leva son verre de cognac.

— Je vous souhaite une très bonne année ! dit-elle. Que tous vos vœux soient exaucés.

Malko sourit.

— Cela dépend en partie de vous.

Leurs regards se croisèrent. Malko mit dans le sien tout son charme et son désir. Il n'avait pas beaucoup à se forcer. Ling Sima était extrêmement désirable. Celle-ci regarda sa montre.

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Plusieurs grosses clientes m'attendent en haut.

— Dînons ensemble, proposa Malko. Elle secoua la tête.

— Impossible, j'ai un dîner de famille. Vous savez, en ce moment, c'est une période de fête, il y a beaucoup d'obligations. Dans une semaine, ça ira mieux.

Il réussit à demeurer impassible. Une semaine, c'était interminable pour un homme traqué, comme Kim Song Hun. Mais c'était difficile de forcer la main de Ling Sima.

Déjà, après avoir à peine touché à son cognac, elle se levait. Il en fit autant. Et décida de jouer son unique carte.

Il se rapprocha d'elle et posa les mains sur ses hanches. Leurs visages étaient à quelques centimètres l'un de l'autre. Il pouvait sentir son souffle parfumé. Très doucement, il l'attira vers lui jusqu'à ce que leurs corps se touchent. Ling Sima se laissa faire, son regard dans le sien.

Malko s'enhardit, et très légèrement, effleura sa poitrine par-dessus la soie de la robe. Il sentit aussitôt son bassin avancer un peu vers lui.

— Prenons au moins un verre ce soir ! proposa-t-il. Désormais, ils étaient soudés l'un à l'autre par le bassin. Il lui sembla que Ling Sima respirait plus rapidement. Elle se détacha, comme à regret, et dit :

— Je verrai. Ce n'est pas sûr. Laissez-moi votre portable.

Quand il lui tendit sa carte, il avait vraiment envie d'elle.

Avec la même attitude à la fois lointaine et complice elle le raccompagna jusqu'à la petite porte blindée.

— Peut-être à ce soir, fit-elle avant de refermer.

Le général Kim Shol Su n'osait plus décrocher son téléphone depuis le début de la journée. Le Cher Leader Kim Jong II l'avait déjà appelé cinq fois pour lui demander des nouvelles du défecteur Kim Song Hun. Chaque fois, le responsable du *General Security Bureau* était obligé de reconnaître qu'il n'avait pas été encore retrouvé, en dépit des efforts de son Service.

Ce qui accroissait la fureur du Leader de la Corée du Nord. C'est lui qui avait eu l'idée du Bureau 39 pour financer ses projets nucléaires. L'éventualité que les secrets de cette organisation tombent entre les mains des Américains le rendait littéralement malade. Sans compter que la fuite de Kim Song Hun risquait de désorganiser toute l'activité de ce grand projet, celui qui permettait la survie du régime,

grâce au chantage nucléaire exercé sur les Américains et les Japonais.

L'affaire étant partie de Mongolie, il y avait peu de doutes à avoir : c'était une manip américaine montée de longue date. Un dernier élément le confirmait : Koh Yung Wan, le directeur de la banque Golombt d'Oulan-Bator, ne répondait plus au téléphone et était désormais introuvable. Le général Kim Shol Su avait dépêché là-bas une équipe de tueurs, mais, « officiellement » le directeur de la banque Golombt était en congé maladie. Lui avait moins d'importance, mais il apportait la preuve de la manip américaine en disparaissant.

Eun-Sok, la fille du défecteur, avait été « rapatriée » de Shenyang sur Pyongyang pour y subir des interrogatoires poussés qui l'avaient transformée en loque humaine.

En pure perte : elle ne savait rien de la vie de son père. Si elle survivait à ses interrogatoires, elle serait envoyée dans un camp de travail et ne sortirait plus jamais du pays.

Tout cela était la routine, mais le général Kim Shol Su était sans illusion : il fallait qu'il ait des résultats. Le seul élément certain était que le défecteur Kim Song Hun se trouvait quelque part en Chine, entre Nanjing et Shanghai.

Discrètement, le chef du *General Security Bureau* avait contacté quelques-uns de ses amis au *Guoambu* afin de les sensibiliser au cas de ce traître.

Ils avaient accepté de coopérer.

D'autre part, tous les agents nord-coréens disponibles avaient été affectés à la surveillance des différents consulats américains en Chine : Beijing, Shanghai, Guangzhou, Kuming.

Au fond, il n'avait pas trop mauvais espoir. Kim Song Hun ne parlait pas chinois et, apparemment, était à peu près seul, même s'il avait été aidé ponctuellement par quelques passeurs plus préoccupés de le plumer que de lui venir en aide. Ou il allait se faire prendre par la police chinoise, ou il allait tomber dans les pièges tendus autour des consulats américains.

Il pensa soudain à quelque chose : il fallait prévoir l'imprévisible.

Si, par miracle, Kim Song Hun échappait à tous les traquenards qui lui étaient tendus et parvenait à sortir de Chine, il filerait directement en Thaïlande. Là où les réfugiés nord-coréens les plus chanceux finissaient par échouer.

Immédiatement, le général Kim Shol Su rédigea un message à l'intention du responsable de son service à Bangkok, Han Ki Hong, un homme longiligne, très grand comme un Chinois du nord, le nez presque busqué sans le type coréen. Gai comme un furoncle, s'habillant comme un croque-mort, il avait des références idéologiques

impeccables, ce qui lui avait permis d'être nommé en Thaïlande.

Laissant quand même sa famille en Corée du Nord, au cas où il aurait eu de mauvaises intentions. Vétéran de quelques-unes des actions les plus violentes du Service, on pouvait compter sur lui.

Il s'abritait à l'ambassade nord-coréenne sous la couverture de premier secrétaire, couchait dans une chambre au rez-de-chaussée et tenait dans l'avenue Wittayhu un minuscule restaurant coréen, avec deux de ses collègues, dont une femme, très belle, dont il se servait parfois comme appât. Elle non plus n'avait pas le type coréen et se faisait passer pour une Chinoise.

Les diplomates nord-coréens étant à peine payés par leur ministère, étaient obligés de se débrouiller pour survivre, en ayant un second job.

Han Ki Hong avait lié des contacts avec certains membres des Services thaïlandais, ce qui lui permettait d'avoir des tuyaux sur les agissements des Américains. Certes, le gouvernement thaïlandais était pro-américain, mais beaucoup de membres des Services de Sécurité avaient de la sympathie pour les Coréens du Nord.

Le général Kim Shol Su précisa ce qu'il cherchait et demanda à son subordonné d'effectuer une enquête préventive du côté des Américains.

Cette tâche accomplie, il décida qu'il avait bien mérité une partie de bowling : à cette heure, Kim Jong Il était déjà retourné dans sa résidence hors de Pyongyang en empruntant le tunnel de quatre kilomètres qui la reliait à son bureau et devait regarder un de ces films américains qu'il adorait.

Contrairement à son habitude, le général Kim Shol Su conserva son portable allumé, au cas où on lui apprendrait une bonne nouvelle.

Tout ce qu'il avait demandé à ses hommes, c'était de lui rapporter la tête de Kim Song Hun accompagnée de son porte-documents. Il laissait le reste aux Chinois.

CHAPITRE IX

Malko somnolait devant la télévision, son coupé, quand la sonnerie de son portable l'arracha à sa torpeur : il jeta un coup d'œil à sa Breitling : onze heures dix. Il prit la communication. Une voix de femme, métallique, speedée, demanda :

— Vous dormez ?

Il mit quelques secondes à réaliser que c'était Ling Sima, tant sa voix était différente.

— Non, je vous attendais, jura-t-il.

— Il est tard, enchaîna la Chinoise, je vais me coucher. Je voulais seulement vous dire bonsoir.

Agacé par cette dérobade, Malko se cabra :

— Si vous vouliez rentrer, il ne fallait pas m'appeler, dit-il. Allons prendre un verre quelque part.

— Tout est fermé, à cette heure-ci.

— Vous connaissez le Sirocco et le Skybar, au sommet de la State Tower, en bas de Silom road ?

— Non.

— C'est un endroit magique. Au soixante-quatrième étage de cette tour, on domine toute la ville.

Ling Sima n'hésita pas longtemps.

— Samuk⁽⁴⁰⁾, je vous retrouve en bas dans un quart d'heure.

Malko était déjà dans l'ascenseur. Du Shangri-La, c'était à cinq minutes à pied. Lorsqu'il arriva devant l'énorme tour de soixante-quatre étages qui était restée inachevée pendant des années, le majestueux hall de marbre était vide. Il regarda autour de lui et repéra alors une grosse limousine noire aux glaces teintées stationnée en face. Un Chinois aux cheveux blancs, en tenue sombre, col Mao, sauta à terre et ouvrit la portière arrière. Malko aperçut d'abord les interminables jambes de Ling Sima avant d'apercevoir son visage.

Il alla à sa rencontre. Elle portait une robe chinoise bleu électrique avec une longue fente sur le côté gauche qui semblait cousue sur elle et ses prunelles sombres brillaient d'un éclat inhabituel. Malko lui baisa la main et elle jeta :

— Je ne reste que cinq minutes.

Lorsqu'ils émergèrent de l'ascenseur au soixante-quatrième étage, Malko eut le souffle coupé par la beauté du lieu. C'était féérique. Le

haut de la tour était occupé par un restaurant en plein air, prolongé par un bar circulaire en surélévation. Une brise tiède ajoutait à la magie, comme l'éclairage tamisé du restaurant.

— C'est très beau, reconnu Ling Sima.

Elle se dirigea vers le bar en rotonde qui dominait le restaurant comme une vigie sur un navire. Sur ses talons, Malko se dit que sa chute de reins était encore plus attirante que dans son souvenir. Les clients se pressaient le long de la rambarde circulaire, admirant la vue. Malko joua des coudes pour gagner le bar où il prit une flûte de Taittinger brut pour la Chinoise et une vodka pour lui.

Elle prit la flûte de Champagne et la vida d'un trait.

— Je ne pensais pas vous revoir, dit Malko. La vie réserve parfois de bonnes surprises.

Sans répondre directement, elle lui tendit sa flûte vide.

— Donnez-moi encore du Champagne.

Malko refonça au bar. Lorsqu'il retrouva Ling Sima, elle était appuyée à la rambarde et regardait Bangkok, penchée en avant un peu déhanchée. Le spectacle de cette croupe cambrée, offerte dans la pénombre, incendia Malko.

En lui tendant sa flûte de Taittinger, il s'appuya légèrement à elle, comme il l'avait fait cinq ans plus tôt.

Ling Sima demeura de marbre, vida de nouveau sa flûte d'un trait et se retourna, privant Malko d'un contact agréable.

— Je suis fatiguée ! dit-elle, il n'y a aucun endroit où s'asseoir ?

— Si je crois, dans le lounge près de l'ascenseur, indiqua Malko.

Ils coupèrent à travers le restaurant pour gagner un lounge doté de profonds canapés très bas où les gens étaient pratiquement allongés. Beaucoup d'étrangers. Quelques couples flirtaient ouvertement. Ils trouvèrent de la place au fond et se laissèrent aller sur les coussins. Aussitôt, Ling Sima ferma les yeux, comme si elle s'endormait. Pourtant sa respiration rapide soulevait la soie de la robe, comme si elle avait du mal à respirer.

Malko respecta le silence de la jeune femme puis, comme le silence se prolongeait, d'un geste qu'il voulut naturel, il effleura de la main la cuisse dénudée par la longue fente de la robe chinoise. Ling Sima sursauta et tourna la tête vers lui. Dans la pénombre, il vit briller ses prunelles sombres. La bouche entrouverte, elle le fixait avec une expression étrange.

— Vous êtes très belle, dit-il à voix basse.

Ling Sima ferma les yeux, comme pour échapper au compliment. Malko ne put résister et se pencha vers elle, jusqu'à ce que leurs lèvres se touchent : se disant intérieurement qu'il avait sodomisé sauvagement cette femme dès leur deuxième rencontre, mais qu'ils ne

s'étaient jamais embrassés...

La Chinoise recula comme si un serpent l'avait piquée.

— Qu'est-ce que vous faites ! protesta-t-elle. C'est plein de gens !

Elle n'écarta pourtant pas la main posée sur sa cuisse, qui, elle, était dans l'ombre. Quelques instants plus tard, elle se redressa, se leva brusquement et lança :

— Il faut que je rentre !

Bizarrement, elle titubait presque, alors qu'elle n'avait bu que deux flûtes de Champagne.

Déçu et frustré, Malko ne put que la suivre. La limousine aux vitres fumées stationnait le long du trottoir de Silom road.

— Je vous ramène au Shangri-La ? proposa la Chinoise.

— Je vous raccompagne rétorqua Malko. Je prendrai un taxi pour revenir.

À peine installée, elle adressa un signe mystérieux au chauffeur, qui démarra aussitôt.

— Il est sourd-muet, expliqua-t-elle. C'est parfait pour la discrétion.

Malko se dit qu'idéalement, il aurait dû être également aveugle. Tandis qu'ils remontaient Silom road, Ling Sima demanda :

— Pourquoi avez-vous voulu m'embrasser ? Question idiote.

— Parce que j'en avais envie, répondit Malko avec simplicité.

Le chauffeur venait de s'engager sur un des innombrables « *expressways* » aériens qui quadrillaient Bangkok. On avait l'impression de voler au-dessus de la ville.

Tous les cent mètres, un drapeau jaune couleur de la royauté claquait au vent. Le roi Bhumipol Aduljadej, extrêmement populaire, était très malade et les Thaïlandais lui manifestaient leur sympathie.

Vingt minutes plus tard, il stoppa devant le petit Soi où Malko avait rencontré Ling Sima le matin même. Celle-ci se tourna vers Malko.

— Rappelez-moi si vous repassez par Bangkok.

Plus garce, tu meurs !

Le chauffeur lui ouvrait déjà la portière. Malko sortit derrière elle :

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

— Je vous raccompagne.

Impassible, elle s'engagea dans le couloir sombre, ouvrit la porte blindée défendue par trois serrures différentes et se retourna.

— Good night, mister Linge.

Malko n'hésita pas. Posant les mains sur ses hanches, il la poussa à l'intérieur. Un éclairage tamisé éclairait le petit salon aux murs laqués de noir. Ling Sima semblait tétanisée. Malko s'attendait à ce qu'elle le repousse, mais, soudain, elle émit une sorte de feulement rauque, puis

écrasa sa bouche sur celle de Malko avec une violence inouïe. Celui-ci, surpris, manqua perdre l'équilibre.

La langue de Ling Sima était déjà en train de lui arracher les amygdales. Elle embrassait maladroitement, comme une très jeune fille qu'elle n'était plus depuis longtemps.

Malko s'embrasa à son tour.

La Chinoise se frottait contre lui, les ongles plantés dans sa nuque, son bassin collé au sien. Grisé par cet embrasement inattendu, il plongea sa main dans la fente de la robe, remonta jusqu'à ce qu'il trouve de la dentelle et tira, arrachant une minuscule culotte noire.

Ling Sima poussa un râle inarticulé quand il saisit son sexe à pleine main et se cabra comme un cheval qui veut désarçonner son cavalier. Ils oscillèrent comme des ivrognes dans la petite pièce jusqu'à ce que Malko la plaque contre l'escalier en colimaçon menant au premier étage. Il la retourna, remonta la robe de soie très haut, découvrant la croupe nue. Sans résister Ling Sima ouvrait le compas de ses interminables jambes. Malko, le temps de se libérer, plongea en elle de toute sa longueur. Le cri sauvage de Ling Sima remplit ses artères d'adrénaline. Un tremblement continu agita tout son corps tandis qu'il la pilonnait, les doigts crochés dans ses hanches.

Chaque fois que le sexe heurtait le fond de son ventre, elle criait, les mains accrochées aux barreaux de l'escalier en colimaçon.

Dans un ultime élan, Malko se vida en elle. Ils restèrent collés ainsi jusqu'à ce qu'elle se retourne. Ses yeux brillaient d'un éclat sauvage.

— *Fuck me more !⁽⁴¹⁾* lança-t-elle en anglais d'une voix rauque.
Fuck me, fuck me !

Ce langage cru dans sa bouche était plus excitant que tout. Malko s'attaqua à ses seins, à travers la soie de sa robe et elle se mit à haleter.

Tout à coup, elle se laissa tomber à genoux devant lui, happant son sexe comme un chien avale un morceau de sucre...

Une tornade.

Qui ne mit pas très longtemps à rendre sa vigueur à Malko, boosté par cette furie sexuelle. Quand elle le jugea digne d'elle, Ling Sima se releva et se jeta sur un des canapés, les jambes grandes ouvertes, le ventre offert, la robe retroussée jusqu'à l'estomac.

Malko l'emmancha d'un trait, déclenchant à nouveau ses tremblements. Elle l'embrassa, le mordant au sang. Esquivant ses dents, il la retourna et, agenouillé derrière elle, viola ses reins. Ling Sima poussa un véritablement rugissement. Sous ses coups de boutoir furieux, ils se retrouvèrent sur la moquette noire, Ling Sima comme une étoile de mer, bras et jambes écartées.

Malko se laissait tomber sur elle de tout son poids, la forant

littéralement, et elle hurlait. Il ne savait plus depuis combien de temps ils faisaient l'amour. La transpiration collait à son torse sa chemise de voile.

Il avait l'impression que Ling Sima jouissait sans interruption. Essoufflé, il ralentit son rythme. Aussitôt, Ling Sima s'arracha à lui, se retourna et happa son sexe comme pour l'avaloir. Malko sentit un ongle effilé glisser le long de son scrotum et le violer avec la brutalité d'un homme. Tandis que la bouche de Ling Sima semblait aspirer sa moelle épinière.

Il se sentit partir, eut un spasme violent qui l'enfonça au fond du gosier de la jeune femme et il explosa pour la seconde fois.

Épuisés, vidés, ils restèrent allongés sur l'épaisse moquette noire.

— Vous ne m'en voulez pas ? demanda timidement Ling Sima.

Elle avait rabaissé sa robe et repris une allure à peu près convenable. Seuls ses yeux continuaient à briller comme des feux de Bengale.

— De quoi ? demanda Malko, sincèrement surpris.

— De ma conduite. Je me suis très mal tenue, mais j'avais pris du *Yaa Baa*...

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la Métamphétamine... Pour me donner le courage de vous téléphoner. Je ne voulais pas, mais le *Yaa Baa*, cela supprime la volonté. Et c'est excitant aussi... L'alcool en augmente beaucoup l'effet. J'ai honte.

Assise sur le petit canapé, elle faisait face à Malko, les traits marqués par le plaisir. Elle ajouta à voix basse :

— Jamais je n'avais fait l'amour de cette façon. J'avais l'impression de brûler, de ne plus pouvoir m'arrêter.

Elle alluma une cigarette et se laissa aller en arrière.

— Maintenant, dites-moi pourquoi vous vouliez me voir !

C'était le moment délicat. Malko, après cette séance de sexe, avait un peu honte de parler business. Hélas, il fallait refermer la parenthèse. Il eut une pensée fugitive pour Alexandra. Avait-elle pressenti ce qui allait se passer ? Il lui en voulait d'avoir quitté Bangkok.

— Il s'agit d'un défecteur nord-coréen, commença-t-il. Un homme très important pour les Américains... Il s'appelle Kim Song Hun.

Ling Sima l'écouta sans l'interrompre en tirant sur sa cigarette. Peu à peu l'éclat de ses yeux disparaissait ; elle redevenait la princesse hautaine et distante qui l'avait accueilli le matin. Lorsque Malko eut terminé, elle demeura silencieuse quelques instants.

— Ce que vous me demandez est très difficile dit-elle. L'organisation à laquelle j'appartiens ne fera rien contre les Nord-Coréens. Je ne peux même pas leur en parler.

— Il n'y a rien à faire, alors ?

Malko, lui aussi, était vidé et ne se sentait pas le courage de négocier. De plus, il sentait la Chinoise sincère. Ling Sima tira une longue bouffée de sa cigarette.

— Peut-être que si, dit-elle, mais pas avec le *Guoambu*⁽⁴²⁾.

— Avec qui alors ?

— Vous savez que je suis ici l'interface avec les Triades, de façon à éviter que leur action ne contrecarre celle du Parti. Je pense que ceux qui ont aidé ce défecteur en Chine appartiennent à la Triade Sun Yee On. Les membres de la 14 K ne s'occupent pas de cela. La Sun Yee On se concentre sur le trafic d'êtres humains. Ses membres kidnappent ou achètent des femmes dans les pays limitrophes de la Chine et les revendent aux paysans. Si ce défecteur nord-coréen est toujours vivant et en liberté, ils sont les seuls à pouvoir lui faire traverser le territoire chinois.

— Comment les contacter ? Elle hocha la tête.

— Je vais prendre un grand risque. Si mes chefs, à Beijing, apprennent mon rôle, je risque gros. Pourtant, je viens d'être nommée colonel.

« Tout ce que je peux faire, c'est vous mettre en rapport avec le chef local de la Triade Sun Yee On. C'est lui qui prendra sa décision.

— Vous avez de l'influence sur lui ?

Ling Sima eut un sourire plein de modestie.

— Il me respecte, mais ne fera rien, uniquement pour me faire plaisir. C'est lui qui fixera ses conditions.

— Comment lui demander ?

— C'est urgent ?

— Oui.

Elle regarda sa montre.

— Dans ce cas, je vais essayer de le contacter maintenant. Venez.

Elle écrasa sa cigarette et se leva. Avant d'atteindre la porte, elle s'arrêta et se serra brièvement contre Malko, de tout son corps.

— C'était merveilleux ! dit-elle à voix basse.

Une chaleur moite et nauséabonde régnait dans le couloir ; la limousine noire était toujours là. Le chauffeur sourd-muet jaillit comme un diable d'une boîte, puis, dès qu'ils furent assis, tendit à Ling Sima un bloc et un crayon. Elle y écrivit quelques caractères et il démarra aussitôt.

— Il est né comme cela ? demanda Malko.

— Non. Il était né sourd précisa Ling Sima, mais quelqu'un lui a arraché la langue juste parce qu'il n'avait pas su la tenir...

Ils filaient à toute vitesse dans les rues désertes du quartier chinois, encore éclairées par des centaines de lanternes en papier, accompagnées d'effigies de cochons jowflus et souriants. Ils stoppèrent au fond d'un petit Soi devant un immeuble banal de huit étages.

— C'est ici, annonça Ling Sima.

Elle frappa à une porte qui s'ouvrit aussitôt. La Chinoise lança quelques mots et le battant s'ouvrit sur un énorme Chinois au crâne rasé, impassible. Le couloir donnait sur un escalier de bois. Ils montèrent deux étages à pied. Sur le palier du second, il y avait encore deux Chinois massifs en tricot de corps. L'un deux frappa trois coups à une porte qui s'ouvrit quelques secondes plus tard.

Malko reçut en plein visage le choc du brouhaha fait de centaines de cris, de jurons, d'exclamations. Dans une pièce d'une dizaine de mètres de côté, une foule d'hommes et de femmes se pressait autour de tables de Black Jack et de Baccara. Près de la porte, des grappes humaines essayaient de miser sur le tableau du « Big and Small », un jeu de dés très apprécié des Chinois.

C'était un casino clandestin, aux murs totalement insonorisés ! Les joueurs ne prêtèrent aucune attention à eux. Malko suivit Ling Sima qui se faufila dans la foule jusqu'au fond. Elle poussa une porte, à côté du caissier dans une sorte de guérite.

Trois jeunes Chinois jouaient aux dominos dans un coin. Ils se levèrent d'un bloc et saluèrent respectueusement Ling Sima. Elle s'adressa à eux en chinois et aussitôt, on leur donna des chaises tandis qu'un des Chinois se mettait au téléphone. Un autre s'éclipsa et revint avec du thé et des boissons gazeuses.

Le Chinois au téléphone s'escrimait d'une voix criarde, enchaînant plusieurs appels. Finalement, il lança quelques mots à Ling Sima et lui tendit l'appareil. La conversation fut assez brève et Ling Sima se retourna vers Malko.

— Il accepte de vous rencontrer. Pour dîner demain.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Imalai Yodang, le patron pour la Thaïlande de la Sun Yee On. Il contrôle les casinos clandestins, les maisons de rendez-vous et les immigrés clandestins. C'est un homme très riche et très puissant. Il est aussi colonel de la police...

Ils retraversèrent la salle de jeux et redescendirent.

— Mon chauffeur va vous raccompagner, conclut Ling Sima. Demain, il viendra vous chercher à six heures au Shangri-La. C'est un grand honneur qu'il vous fait. Il se méfie des *farangs*⁽⁴³⁾...

Leurs regards se croisèrent et elle esquisça un sourire.

— Je ne prendrai plus jamais de *Yaa Baa*. On ne sait plus ce qu'on fait.

Plus ils s'approchaient de la gare de Guangzhou, plus Kim Song Hun sentait l'angoisse l'étreindre. À Wuhan, les choses s'étaient bien passées. Il n'y avait que vingt minutes entre les deux trains et aucune présence suspecte sur les quais. Un policier s'était intéressé à lui pour le contrôle mais son « guide » l'avait découragé avec un billet de cinquante yuans⁽⁴⁴⁾.

Une fois de plus, le jour se levait, éclairant les grappes de paysans serrés les uns contre les autres, dégageant une odeur fétide. Certains voyageaient avec des canards ou des poules. Li Huan se leva :

— Quand le train va ralentir, nous descendrons avant d'arriver à la gare. Ils vous attendent sûrement. Ensuite nous trouverons un bus ou un taxi pour gagner le centre.

— Vous connaissez des gens à Guangzhou ? interrogea anxieusement Kim Song Hun.

— Bien sûr, affirma Li Huan. Je pense que je pourrais organiser votre départ sur un bateau par la Rivière des Perles. Hongkong n'est pas loin. Mais il faudra payer.

— J'ai encore de l'argent, rappela le défecteur nord-coréen.

Ils se faufilèrent dans le couloir jusqu'à une des portières. La campagne grise défilait de plus en plus lentement. Le convoi ralentissait.

— On y va ! lança Li Huan, alors qu'il ne roulait plus qu'à dix à l'heure.

Il sauta le premier sur le ballast et Kim Song Hun l'imita, jetant d'abord sa serviette de cuir. Cinq minutes plus tard, ils rejoignaient une route parallèle à la voie ferrée.

La ville se trouvait à quatre ou cinq kilomètres. Li Huan arrêta une camionnette qui accepta de les emmener pour dix yuans. Kim Song Hun ne rêvait qu'à une chose : s'allonger et dormir dans un endroit sûr.

Guangzhou lui parut immense, aussi animée que Beijing, hérissée de gratte-ciel, avec une circulation démente, et d'innombrables commerces. Kim Song Hun n'en revenait pas qu'un tel luxe ait submergé la Chine. Qu'on donnait jadis en exemple aux communistes nord-coréens. Visiblement, les Chinois avaient perdu la foi... Arrivés dans le quartier de Huanshi Lu, ils abandonnèrent leur camionnette et Li Huan héla un taxi.

— Je connais un hôtel où vont les étrangers qui n'ont pas beaucoup d'argent expliqua-t-il. Vous allez vous reposer pendant que j'irai voir pour le bateau...

Ils atteignirent vingt minutes plus tard une avenue calme, bordée d'immeubles modestes, assez loin du centre. Kim Song Hun aperçut une enseigne en chinois et en caractères latins qui annonçait : Hôtel Tianxiu. La petite réception était vide, mais une Chinoise bouffie surgit très vite et se mit à discuter avec Li Huan. Ce dernier se tourna vers le Nord-Coréen.

— Ils ont une chambre. C'est cent cinquante yuans par jour et il faut payer deux jours d'avance.

Kim Song Hun donna trois cents yuans. Le petit hôtel paraissait propre et bien entretenu. La Chinoise le conduisit à sa chambre. Le Nord-Coréen en voyant un lit, faillit se jeter dessus sur-le-champ. Li Huan proposa aussitôt :

— Il y a une douche dans le couloir, vous voulez y aller ? Je reste là pour garder vos affaires...

En clin d'œil, le Coréen se fut déshabillé et, enroulé dans une serviette, fonça vers la douche. L'eau était tiède et le savon minuscule, mais il avait l'impression de revivre... Il s'attarda un bon quart d'heure avant de regagner sa chambre.

Elle était vide.

D'abord, il pensa que Li Huan était parti prendre un thé, puis une pensée horrible le traversa. Sautant sur son manteau, il plongea la main dans la poche intérieure où il conservait son argent.

Elle était vide. Les quatre mille dollars qui lui restaient avaient disparu ! Comme son portable, et même son passeport sud-coréen qui lui avait servi à s'inscrire à la réception de l'hôtel. Il s'assit sur le bord du lit, assommé. Son « guide » l'avait dépouillé, ne laissant que ce qui était le plus précieux mais sans valeur à ses yeux : la serviette pleine de documents !

Kim Song Hun avait envie de pleurer. Sa première pensée fut que Li Huan allait le dénoncer à la police chinoise. Il fallait quitter l'hôtel. Mais pour aller où, sans argent et sans papier ? Découragé et fataliste, il se coucha en chien de fusil sur le lit et s'endormit immédiatement.

CHAPITRE X

À six heures pile, la grosse Toyota aux vitres fumées s'arrêta en face du Shangri-La. Les Chinois dînaient comme les poules. Ling Sima, installée sur la banquette arrière, portait un chemisier rouge et un pantalon de cuir noir très ajusté qui allongeait encore ses jambes. Malko lui baisa les doigts et leurs regards se croisèrent, sans qu'il puisse lire dans celui de la Chinoise la moindre chaleur.

L'effet du *Yaa Baa* s'était estompé.

— Imalai Yodang appartient vraiment à la police ? demanda Malko.

La Chinoise sourit.

— Bien sûr. Mais c'est aussi le chef de la Triade Sun Yee On pour la Thaïlande. Ici, celle-ci est presque aussi puissante que la 14 K. Imalai Yodang est originaire de Chiang Mai et a beaucoup de sang chinois. Mais, officiellement, il est thaï...

— Il peut vraiment m'aider ?

— Il a le grade d'Étendard Rouge, le plus haut de la Triade. S'il le souhaite, il peut vous recommander à la branche chinoise de la Sun Yee On. C'est ce que je vais lui demander.

Une fois de plus, ils semblaient voler au-dessus de Bangkok, sur les interminables *expressways* urbains qui décongestionnaient la ville.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Chez *Hang's Shark Fins*⁽⁴⁵⁾, un des restaurants préférés du colonel Yodang. C'est assez loin, du côté de Rama IX.

Effectivement, ils mirent presque une heure pour arriver dans le nord-est de Bangkok, au fond d'une rue calme. Le restaurant ne payait pas de mine, mais deux Mercedes noires étaient arrêtées devant.

— Le colonel Imalai est arrivé, annonça Ling Sima. Ils pénétrèrent dans le petit établissement. À droite de l'entrée se trouvait un petit salon où un homme corpulent, les cheveux gris très courts, la tête dans les épaules, était attablé devant un thé. Il se leva aussitôt tout sourire et fit assaut de courbettes avec la Chinoise qui présenta ensuite Malko.

— Imalai Yodang ne parle pas anglais, précisa Ling Sima. Nous allons nous installer.

Le colonel Yodang s'engagea dans l'escalier et ils le suivirent. Ils croisèrent une douzaine de personnes qui descendaient, houspillées par trois « gorilles » au crâne rasé. Ling Sima précisa sans sourire :

— Quand le colonel vient dîner ici, il fait fermer le restaurant. Il veut pouvoir déguster ses ailerons de requin en paix. Trois de ses gardes du corps restent en bas et les autres vont l'attendre au bar de l'Emerauld Hôtel, sur Thanon Radjadaphiset. Ce n'est pas loin.

— Il a beaucoup d'ennemis ? s'étonna Malko.

— Il est prudent, corrigea la Chinoise. Il est impliqué dans beaucoup d'arbitrages qui peuvent déclencher des incompréhensions. Son prédécesseur a été jeté vivant, pieds et poings liés dans la Chao Praya⁽⁴⁶⁾.

Le chef de la Triade Sun Yee On avait des excuses.

Ils avaient atteint le troisième étage et ils s'installèrent dans un petit salon dont un des gardes du corps referma soigneusement la porte. Un garçon, muet comme une carpe, ouvrit une bouteille de cognac qui avait dû connaître Napoléon enfant pour sceller leur rencontre. Le regard vif du Thaï scrutait Malko comme un laser. Ne parlant pas, il se contentait de sourire, ce qui évoquait plus les Dents de la Mer que Gong Li...

La table ronde s'était couverte de petits plats qu'ils commencèrent à grignoter à grands coups de baguettes ; le garçon s'était éclipsé.

La conversation était animée entre Ling Sima et le chef de la Sun Yee On qui avalait gloutonnement ses douceurs. À la légère crispation de ses traits, Malko comprit qu'elle était entrée dans le vif du sujet... le colonel Yodang se mit à poser des questions et la Chinoise se tourna vers Malko.

— Les autorités chinoises sont-elles impliquées dans cette affaire ?

— Pas que je sache.

— Attachez-vous beaucoup d'importance à la récupération de cette personne ?

Malko sourit en avalant un bout d'aileron de requin.

— Moi, non, mais le gouvernement des États-Unis, oui. Il sera évidemment reconnaissant à tous ceux qui pourront l'aider...

Imalai Yodang ne broncha pas et continua son interrogatoire d'une voix stridente et hachée, terminant par une question qui fit sourire Ling Sima.

— Il m'a demandé si, à moi, cela faisait plaisir traduisit-elle. Je lui ai expliqué que nous avons des relations très étroites.

Ils continuèrent à manger. Quasiment sans parler. Après une dernière soupe aux ailerons de requin, le chef de la Sun Yee On posa ses baguettes et s'adressa à Ling Sima.

— Il propose que nous allions prendre un verre dans un endroit qu'il contrôle, le Pegasus, dit-elle. Il veut réfléchir.

Ils descendirent les trois étages, salués par le personnel pratiquement à plat ventre. Bien entendu, personne n'avait présenté la moindre addition. Juste au moment où ils sortaient du restaurant, une

bagarre éclata : un homme voulant entrer dans le restaurant, aussitôt repoussé par les gardes du corps. Finalement, un des gardes, un géant style ancien lutteur, prit l'opportuniste par les cheveux et se mit à lui cogner la tête contre le capot d'une voiture en stationnement. Lui écrasant systématiquement le visage contre la tôle. Lorsqu'il le lâcha le malheureux glissa à terre, évanoui, le visage en sang.

— C'est un ennemi du colonel ? demanda Malko. Ling Sima eut un regard chargé de mépris pour la loque que deux employés du restaurant étaient en train de traîner vers un terrain vague.

— Non, c'est un habitué qui voulait venir dîner. Il avait bu un peu trop de *Mékong*⁽⁴⁷⁾ et il n'a pas obéi aux gardes de Yodang Khun⁽⁴⁸⁾ ...

Dans la Sun Yee On, on avait le sens des convenances.

Un petit convoi s'ébranla. En tête, une Mercedes de gardes du corps, puis la voiture du colonel, celle de Ling Sima et une BMW de protection. Ils tournèrent dans une immense avenue déserte, bordée d'immeubles de quatre étages scintillants de néons.

— Nous sommes sur Thanon Radjadaphiset, expliqua la Chinoise. Tous ces bâtiments sont des karaokés ou des salons de massage. Il y a des milliers de prostituées. Tout cela est sous le contrôle de la Sun Yee On.

Ils passèrent devant le portail de l'ambassade de Chine populaire, gardé par deux lions qui semblaient avoir été empruntés à la Couronne britannique.

Étrange.

De gigantesques chevaux blancs en néon encadraient l'entrée du Pegasus.

L'intérieur était grandiose ! Des plafonds de huit mètres enluminés, des chevaux partout, des tentures rouges, des bouteilles de cognac millésimé dans des vitrines, une décoration kitsch encadrant une immense scène sur laquelle se déroulait un spectacle mêlant chanteuse, girls peu habillées et dragons de carton.

Le personnel, hommes et femmes, était littéralement à plat ventre devant Imalai Yodang. S'ils avaient pu glisser sous la moquette, ils l'auraient fait.

Une *mama-san*⁽⁴⁹⁾ ridée et sèche comme un vieux bambou les conduisit jusqu'à un box surélevé, face à la scène. Un peu partout, des grappes de filles maquillées outrageusement, toutes vêtues de robes chinoises fendues très haut, le regard quémendeur, étaient alignées sur des canapés. Ling Sima se pencha à l'oreille de Malko.

— C'est le plus beau bordel de Bangkok. Il y a au moins deux cents filles. Vous pouvez les consommer sur place ou les emmener.

Un peu partout, des couples enfoncés dans de profondes banquettes flirtaient sans retenue.

Un garçon déposa sur la table basse un magnum de Taittinger

Comtes de Champagne Blanc de Blancs, puis s'agenouilla sur la moquette bleue et l'ouvrit avec componction. Le chef de la Sun Yee On lâcha quelques mots en riant.

— C'est en votre honneur ! traduisit Ling Sima. Lui préfère le bon cognac français. Il en a deux mille bouteilles. Les meilleures. On les lui a presque toutes offertes...

Voilà un homme qui savait vivre. Une des *mama-san* s'approcha, s'agenouilla et murmura quelques mots à l'oreille d'Imalai Yodang.

— Elle lui demande si elle doit mettre une fille de côté, pour lui ou vous, expliqua Ling Sima. Il y en a de très belles et de très jeunes.

Le bouchon de la bouteille de Champagne sauta et ils trinquèrent.

— Le colonel vous souhaite mille ans de prospérité ! traduisit Ling Sima.

Kim Song Hun avait guetté toute la journée les bruits de l'extérieur, comme un animal traqué. S'attendant à voir surgir la police chinoise. La nuit était tombée et il était un peu rassuré : son guide l'avait volé, mais pas dénoncé... Il avait retrouvé au fond de sa poche deux billets de cent yuans, ce qui lui permettrait de ne pas mourir de faim. À part ça, c'était le désespoir absolu. Plus aucun moyen de joindre les Américains, pas de contacts extérieurs, à cause de sa méconnaissance de la langue chinoise et plus de passeport.

Il devait y avoir à Guangzhou un consulat de Corée du Sud, mais comment se le faire indiquer ? Et, en plus, c'était sûrement aller se jeter dans la gueule du loup... Et, dans deux jours, l'hôtel le jetterait dehors. Il ne lui restait qu'une solution : se faire hara-kiri. Une tradition japonaise, mais coréenne aussi... Il repensa à sa fille et cela accrut son désespoir : il aurait gâché sa vie pour rien. Il se mit à lui écrire une longue lettre de pardon qu'il n'enverrait jamais.

Finalement, Imalai Yodang aimait bien le Champagne. Il avait largement fait honneur au magnum de Taittinger brut et sa diction s'en ressentait un peu. Malko commençait à s'inquiéter. Le chef de la Sun Yee On n'avait plus reparlé de sa demande et Ling Sima non plus.

Malko se leva pour aller aux toilettes, escorté aussitôt par une hôtesse. À peine était-il devant l'urinoir qu'un homme s'approcha de lui par derrière et lui murmura quelques mots en chinois. Comme Malko ne répondait pas, il se mit à lui masser délicatement les épaules durant sa miction...

À la sortie, la fille, avec de multiples courbettes, lui indiqua le

premier étage. Il la suivit et découvrit la « réserve stratégique » du Pegasus : des dizaines de filles attendant sur de longs canapés, toutes plus souriantes les unes que les autres. Quand il regagna sa table, sa guide l'abandonna visiblement à regret...

Il eut à peine le temps de se rasseoir que Ling Sima lui lança :

— Le colonel a décidé de vous aider.

— Merci, dit Malko. Soulagé.

Les yeux plissés, le chef de la Sun Yee On regardait la scène où se trémoussaient des danseuses dénudées, dansant autour d'un dragon multicolore. C'était le Nouvel An chinois. Une fille presque nue déboula sur la scène avec un masque de cochon et se mit à chanter d'une voix aiguë.

— Il y a cependant un problème, continua Ling Sima, il ne peut pas le faire lui-même, ce n'est pas sur son territoire. Il faut donc que vous alliez à Hongkong où se trouve un de ses très bons amis – un obligé – qui dirige la Sun Yee On pour la Chine du sud.

— Il parle anglais ?

— Peut-être pas, mais le colonel Imalai va vous faire accompagner par un de ses hommes de confiance qui arrangera le rendez-vous.

— À Hong-Kong ?

Trois mille kilomètres de Bangkok.

— Celui que vous cherchez se trouve en Chine, remarqua avec justesse la Chinoise.

— Je vais donc aller à Hong-Kong, conclut Malko, mais j'espère ne pas faire le déplacement pour rien...

— Je ne le pense pas. Cet homme dépend pour ses approvisionnements du colonel.

— Quels approvisionnement ? De la drogue ?

— Non, fit Ling Sima, offusquée ; la Sun Yee On ne touche pas à la drogue, sauf au *Yaa Baa*. Des femmes. Plusieurs centaines de Thaïlandaises partent en Chine chaque mois, en passant par le Laos. Les plus belles travaillent dans des boîtes, les autres sont vendues très cher à des paysans chinois. En Chine, on manque de femmes. Une bonne travailleuse vaut près de cent mille yuans...

On était dans la poésie jusqu'au cou.

— Autre chose, enchaîna Ling Sima. Ce sont les gens de Hong-Kong qui vont fixer le prix de leur intervention. Il ne faudra pas discuter. Même si cela vous paraît cher.

— D'accord, accepta Malko.

— Et, si vous ne pouvez pas payer tout de suite, il faudra payer plus tard, insista la Chinoise. Le colonel Yodang est votre garant. Vous pouvez leur demander un million de dollars en cash, ils vous l'apporteront sans discuter. Mais, la vraie garantie c'est moi et les Triades sont très sourcilleuses sur les questions d'argent.

— Vous n'avez rien à craindre, promet Malko. Quand dois-je partir ?

— Demain. On vous appellera à votre hôtel, ils s'occuperont des billets d'avion.

— Remerciez le colonel pour moi.

Elle dit quelques mots au chef de la Sun Yee On qui esquissa un sourire, le regard glué à une hôtesse particulièrement sexy.

Des gens dansaient sur la piste, en face du podium. Malko proposa à Ling Sima :

— Vous voulez danser ?

Elle lui jeta un regard horrifié.

— Surtout pas ! Le colonel ne doit pas soupçonner qu'il y a un lien privé entre nous. Il se méfierait. Il pense que c'est le *Guoambu* qui veut rendre service aux Américains. Pour des raisons politiques.

Le chef de la Sun Yee On était en train de se lever lorsqu'un groupe apparut, se dirigeant vers eux. Au centre, un Asiatique en smoking blanc. Une montagne de chair, le crâne rasé, les yeux presque invisibles tant ils étaient plissés, accompagné d'une Chinoise sculpturale d'une beauté à couper le souffle qui le dépassait d'une demi-tête.

Le couple était encadré par trois choses qui ressemblaient à des Sumos à peine amaigris, col roulé, vestes de cuir, des mains énormes et la tête directement vissée sur le torse.

Le colonel Imalai Yodang poussa un rugissement de joie et s'arracha à son canapé, aidé par une hôtesse. Les bras écartés, il marcha vers les arrivants en lançant des onomatopées ravies.

Le monstre en smoking blanc s'était arrêté. À son tour, il hurla son bonheur et fonça sur le colonel thaï. L'étreignant autant que sa corpulence le permettait.

La superbe Chinoise, ignorée des deux hommes, resta plantée sur place comme une très belle potiche.

Le chef de la Sun Yee On ramena à leur table l'homme au smoking blanc et tint un long discours en chinois.

— Il est heureux de vous présenter son excellent ami Shigeta Katagiri. Il est arrivé du Japon ce matin même et ils doivent se rencontrer demain pour discuter affaires.

Malko serra la main du Japonais qui sembla impressionné de voir un Blanc au milieu des trois Chinois.

Bien entendu, le colonel l'installa à leur table et un nouveau magnum de Taittinger Comtes de Champagne fut apporté en toute hâte. Pendant qu'on le débouchait, Ling Sima se pencha à l'oreille de Malko.

— Katagiri est un Yakuza^[50], dit-elle, il vient ici pour organiser l'importation au Japon de certaines drogues dures.

— Je croyais que la Sun Yee On...

— Pas avec elle, mais la 14 K. Il fait aussi parfois des affaires avec la Sun Yee On... Il paraît qu'il est mal en ce moment. Au Japon, il a été obligé de payer une énorme amende à un autre groupe de Yakuzas pour un empiètement de territoire... Des milliards de yens...

« Alors, il fait feu de tout bois... La 14 K est implantée au Japon où elle rackette des Chinois vivant là-bas.

Le Yakuza se jeta sur le Champagne comme la pauvreté sur le monde, tandis que sa compagne chinoise, demeurait figée et muette. Très vite, on oublia Malko. Les deux hommes discutaient à voix basse avec de grands éclats de rire. Le Yakuza parlait parfaitement chinois. Ling Sima se tourna vers Malko.

— Laissons-les tranquilles, ils risquent de passer la nuit ici avec des filles. Je vais vous raccompagner.

— Et mon projet ?

— N'ayez pas peur.

Elle échangea quelques mots avec le chef de la Sun Yee On qui se leva pour saluer Malko. Aussitôt, le Yakuza en fit autant, sortit une carte de visite de son smoking et la tendit à Malko, courbé en deux à la manière japonaise, la tenant à deux mains en lui adressant quelques mots.

— Si vous venez au Japon, traduisit Ling Sima, ne manquez pas de le contacter. Il tient absolument à vous revoir.

— Mais je ne le connais pas. La Chinoise sourit :

— Le fait que vous soyez en compagnie du chef de la Triade la plus importante de ce pays signifie que vous faites partie du « Club ». Il pense que vous êtes affilié à une mafia, et donc, il vous respecte.

Malko empocha la carte. Il n'avait pas l'intention de se rendre au Japon, mais on n'a jamais assez d'amis. Il remarqua que le Yakuza avait deux doigts amputés de la première phalange à la main gauche. Le Japonais reprit sa carte, sortit un petit sceau de sa poche et y imprima un signe cabalistique.

— C'est la marque de son gang, expliqua Ling Sima. Avec cette carte, vous arriverez toujours à lui.

Il se retrouvèrent dans l'avenue Radjadaphisek : il était à peine dix heures.

— On va prendre un verre ? suggéra Malko.

— Non merci je dois rentrer, fit la Chinoise, presque avec sécheresse. Je vous raccompagne.

À croire que la soirée de la veille n'avait pas existé ! Une demi-heure plus tard, elle le déposait devant le Shangri-La. Malko se dit que cela valait la peine de prévenir Gordon Backfield. L'Américain

répondit tout de suite.

— Retrouvons-nous dans une demi-heure au Skybar, proposa-t-il.

Han Ki Hong n'avait pas lâché le chef de station de la CIA de la journée. Après avoir été prévenu par Pyongyang, il s'était mis en chasse aussitôt, contactant ses sources à la National Intelligence Agency.

Un de ses membres chargé de la surveillance des agents de la CIA en Thaïlande lui avait donné un tuyau intéressant. Il avait entendu dire qu'un agent important de la CIA venait d'arriver à Bangkok, sans en savoir la raison. Hélas, il ignorait tout de lui... Le Nord-Coréen avait donc fait suivre le chef de station de la CIA qui allait presque tous les jours déjeuner au Paesano, un restaurant italien dans le Soi Tonson, derrière l'ambassade US, avec ses collaborateurs.

En ce moment-même, un autre agent nord-coréen planquait devant le domicile de l'Américain, à côté de la résidence de l'ambassadeur américain, dans Wittayhu. Il était rentré chez lui assez tôt, mais on ne savait jamais...

Un des deux diplomates qui tenaient la Korea House, un petit restaurant que les diplomates de Pyongyang avaient été obligés de monter pour arrondir leurs fins de mois.

Son portable sonna : c'était Lee Joo II. Son agent lui signalant que l'Américain venait de ressortir. Or, Gordon Backfield n'était pas un homme à traîner dans les bars, bien que célibataire. Il entretenait une liaison avec une hôtesse de l'air sud-coréenne qu'ils soupçonnaient d'appartenir à la KCIA.

— Suis-le, intima Han Ki Hong à Lee Joo II. Quand j'ai terminé je t'appelle. Si c'est intéressant, je viens.

Gordon Backfield attendait Malko au Skybar, bourré comme tous les soirs.

— Ça a fonctionné ? demanda anxieusement l'Américain. Les gens de Langley sont hystériques. Ce Kim Song Hun a disparu totalement. Son portable ne répond plus.

— Il a pu être arrêté par les Chinois, suggéra Malko.

— Tant qu'on n'en aura pas la certitude absolue, il faut essayer de le retrouver.

— Ling Sima a été très coopérative, annonça Malko. Le chef de station lui lança un regard admiratif lorsqu'il eut terminé.

— On m'avait dit que vous saviez parler aux femmes. Bravo. Je vais prévenir la station de Hong-Kong. Qu'ils vous apportent toute l'aide nécessaire.

— J'aurai probablement besoin d'argent là-bas.

— *No problem !*

Le portable de Malko sonna et il espéra secrètement que c'était Ling Sima revenue à de meilleurs sentiments. Une voix d'homme inconnu écorcha son nom et annonça :

— Il y a un vol Dragonair pour Hong-Kong à six heures trente demain matin, annonça l'inconnu. Je vous attendrai devant l'enregistrement. J'ai pris des billets. Soyez là à cinq heures et demie.

Malko était stupéfait. Le chef de la Sun Yee On ne perdait pas de temps... Mis au courant, Gordon Backfield recommanda un gin-tonic.

— C'est formidable ! dit-il. Décidément, on ne peut se fier qu'aux voyous...

Malko regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling. L'endroit était paradisiaque mais il allait devoir se lever à quatre heures du matin.

— Je crois que je vais vous abandonner, dit-il.

— *Take care !*

Cinq minutes plus tard, il était au Shangri-La. Dans l'ascenseur, il se retrouva avec une pulpeuse petite Thaïe qu'il avait repérée à la piscine à cause de la rose qu'elle portait, tatouée à la cuisse gauche.

Elle lui lança une œillade torride, sourit et demanda :

— *Going to bed ?*^{51}

— Yes, fit Malko, sans s'appesantir.

Elle descendit au quatorzième sans insister.

Han Ki Hong, planqué dans l'ombre du Skybar, avait assisté à la rencontre de Malko et de Gordon Backfield. Il ne consommait jamais, par économie, sauf quand c'était absolument indispensable. Intrigué, il se demanda qui était cet homme blond. Peut-être l'agent de la CIA arrivé récemment à Bangkok, signalé par sa « source » à la National Intelligence Agency. Il décida de le suivre et resta sur ses talons jusqu'au Shangri-La.

Il voulait absolument l'identifier mais ne prit pas le risque de monter dans le même ascenseur. Il vit qu'il allait au vingt-cinquième étage. Avec son signalement et cette précision, il arriverait à l'identifier. Un des concierges travaillait pour la N.I.A.

L'autoroute conduisant au nouvel aéroport géant de Souvarnabhumi était déserte et Malko mit vingt minutes à rejoindre l'aérogare. Il gagna l'enregistrement de Dragonair et n'eut même pas à se renseigner. Un homme de haute taille, Chinois ou Thaï, s'approcha de lui. C'était le « Méchant » des « Dents de la mer » en plus riche. Toutes ses dents étaient en or. Il était vêtu sobrement d'un costume clair, avec chemise et cravate.

— Je suis Monsieur Li, annonça-t-il. Voilà votre billet.

Ils enregistrèrent ensemble, en business. Les Triades savaient vivre.

À peine dans l'avion, Malko s'assoupit, repensant à la petite Thaïe de l'ascenseur, avec son regard de salope. Le Shangri-La était trop cher pour les putes, c'était bizarre qu'elle y loge. Il dormit d'un trait jusqu'à ce que l'hôtesse le réveille. Il regarda par le hublot, aperçut des îlots, la Mer de Chine et, dans le lointain, les collines des Nouveaux Territoires. Hong-Kong aussi avait un nouvel aéroport, Cher Cap Kok sur l'île de Lantau. Le vieil aéroport Kai-Tak était fermé. On y perdait l'émotion d'atterrir en frôlant les buildings.

À peine sortis de l'aéroport, M. Li et Malko furent abordés par un Chinois et se retrouvèrent dans une Mercedes munie de charmants petits rideaux blancs.

— Où allons-nous ? demanda Malko, à M. Li.

— Au Peninsula.

Un des meilleurs hôtels de Hong-Kong, sur la presqu'île de Kowloon. Plusieurs Rolls-Royce étaient garées devant l'entrée, servant à aller chercher les clients de marque à l'aéroport. Malko se trouva dans une chambre au vingtième étage. Son mentor lui lança :

— Nous n'avons rien à faire jusqu'à ce soir. Le rendez-vous de midi est retardé.

Après un peu de repos Malko partit se promener. Il n'était plus retourné à Hong-Kong depuis l'opération « Yellow Bird »⁽⁵²⁾, juste avant le retour de Hong-Kong à la Chine. Le territoire était, pour cinquante ans, considéré comme « zone spéciale » et il ne fallait pas de visa pour y entrer.

Tout avait changé. Les boutiques de marques étrangères pullulaient, ayant poussé comme des champignons et, bien qu'on soit samedi, les Chinois faisaient la queue pour y entrer... Des tours de quarante étages avaient surgi partout, serrées les unes contre les autres.

Malko trouva un message de M. Li en rentrant : « Rendez-vous au bar du vingt-huitième étage à six heures. »

Han Ki Hong était en train d'expédier fiévreusement un long message à Pyongyang. L'homme qu'il avait suivi avait été identifié : c'était un chef de mission de la CIA qui avait déjà travaillé contre la Corée du Nord ! Déjouant une tentative de meurtre. Donc, sa présence à Bangkok ne pouvait pas être le fruit d'une coïncidence. Dans son message, l'agent du *General Security Bureau* émettait l'hypothèse que les Américains avaient retrouvé la trace de Kim Song Hun et le

faisaient exfiltrer sur Bangkok...

Il avait donc besoin de renforts.

Il venait tout juste de terminer son message quand un autre agent du *General Security Bureau* entra.

— Malko Linge a pris un vol pour Hong-Kong ce matin. Il était en compagnie d'un Chinois, annonça-t-il. Celui-là n'est pas identifié.

L'agent nord-coréen se sentit pâlir. Et si cet agent de la CIA avait été prendre livraison du défecteur à Hong-Kong ? Il rajouta à toute vitesse un paragraphe à son message qu'il fit partir en urgence.

Il fallait prévoir une intervention à Hong-Kong. Seulement il ignorait totalement où se trouvaient les deux hommes qui avaient pris le vol Dragonair.

La réponse arriva de Pyongyang une heure plus tard : on envoyait des gens à Hong-Kong et grâce aux contacts avec le *Guoambu* les Nord-Coréens espéraient localiser les deux hommes rapidement.

Ensuite la base du G.S.B. à Hong-Kong gérerait le problème.

Il fallait à n'importe quel prix récupérer le *Maegukno*.

CHAPITRE XI

Escorté de M. Li et de ses dents en or, Malko émergea de l'ascenseur du Peninsula, au vingt-huitième étage. Face au Félix, le restaurant en vogue décoré par Philippe Stark, aux larges baies vitrées donnant sur le spectacle magique de la baie de Hong-Kong. Malko baissa les yeux. Un vieux « Star Ferry » verdâtre était en train de s'éloigner de Kowloon, vers l'île de Hong-Kong. En dépit des tunnels creusés sous la baie, des hélicoptères, des ponts, les Chinois pauvres continuaient à emprunter ces ferrys mythiques et bon marché.

M. Li monta l'escalier en colimaçon de droite, menant au bar donnant sur l'île. Plein à craquer. Presque que des Occidentaux. Il regarda sa montre, visiblement étonné. Dans les Triades, on avait le sens de l'exactitude.

Ils redescendirent, guettant l'ascenseur.

— Vous ne pouvez pas le joindre ? demanda Malko.

— Non.

— Et l'escalier, là ?

Il désignait le second escalier en colimaçon menant à un bar semblable à l'autre mais donnant sur Kowloon, avec une vue beaucoup moins belle. Ils s'y engagèrent. La pièce était vide, à l'exception d'un homme. Un Chinois très maigre, avec une cravate rose, en train de fumer une cigarette en la tenant entre le pouce et l'index, à la chinoise. Son expression ne changea pas comme M. Li s'approchait de lui, presque humblement, en dépit de sa taille.

— *Bao Sao* !^{53}

— *Li Fu Ksao*.

— Où êtes-vous né ?

— Sous un pêcher.

— Êtes-vous déjà mort ?

— Je suis déjà mort une fois.

— Quand avez-vous vu le jour ?

— Le vingt-cinquième jour de la septième lune de l'année Kap Yan.

— Avez-vous une colonne vertébrale ?

— J'en ai deux.

— Vous n'avez pas de mère ?

— J'en ai cinq qui sont les dames Kam, Shui Mo, Taan, Fuk Sau,

Kam to.

Malko suivit sans comprendre cet échange verbal prononcé à toute vitesse, à voix basse, comme si les deux hommes s'insultaient. À la fin de la dernière phrase, le Chinois à la cigarette se leva et étreignit M. Li qui se tourna ensuite vers Malko, après avoir échangé quelques mots.

— M. Dong Baojung est heureux de vous recevoir à Hong-Kong et vous souhaite mille années de bonheur. Il est le représentant de notre association Sun Yee On, qui compte ici quarante-cinq mille membres. Il respecte beaucoup l'Étendard Rouge Imalai Yodang qui vous a envoyé.

Les trois hommes s'étaient rassis autour de la table ronde. Ici, ils ne risquaient pas d'être dérangés. Tous les clients allaient de l'autre côté, à cause de la vue.

— M. Dong Baojung parle anglais ? demanda Malko.

— Je parle un peu cette langue, répondit le Chinois avec un accent saccadé. Dites-moi en quoi mon humble secours peut vous être utile.

— Je cherche quelqu'un – un défecteur nord-coréen – qui a très probablement été aidé par des membres de votre association durant son périple en Chine. Nous l'avons perdu de vue à Nanjing. Pouvez-vous nous aider à le retrouver ?

Pas à l'aise en anglais, Dong Baojung entama une longue conversation en chinois, traduite aussitôt par M. Li.

— C'est très difficile, mais, par amitié pour Imalai Yodang, il va essayer. Donnez-lui tous les éléments d'information.

Malko tira de sa poche une enveloppe avec une photo de Kim Song Hun, le numéro de son passeport sud-coréen, une description physique qui pouvait correspondre à quelques millions de personnes et le numéro de son portable chinois. Dong Baojung empocha le tout avec une phrase lapidaire.

— Il dit que les recherches coûteront cent mille yuans^{54}. Il va falloir beaucoup téléphoner.

Cela mettait le téléphone hors de prix. Malko ne tiqua pas.

— Veut-il l'argent tout de suite ?

Le Chinois eut un petit rire sec et lâcha quelques mots.

— Les amis de l'Étendard Rouge Imalai Yodang sont comme des frères pour lui. On verra plus tard. Il propose de se revoir demain, à la même heure, ici. Peut-être n'aura-t-il rien de plus.

L'autre était déjà parti après une profonde courbette à Malko. Il n'y avait plus qu'à profiter des joies de Hong-Kong. M. Li s'empressa d'ajouter :

— Nous allons dîner dans un des clubs qui sont sous la protection de M. Dong Baojung. Nous sommes ses invités.

— Je n'ai pas très envie de sortir, fit Malko.

M. Li montra toutes ses dents en or dans un sourire embarrassé.

— M. Dong Baojung perdrait la face si vous refusiez son invitation. C'est un homme très respecté ici. Il a éliminé toutes les organisations concurrentes, en recrutant des tueurs qui sortaient de prison. Pour l'instant, il est sous le coup d'une sentence différée de vingt ans de pénitencier. Mais il a fait appel et a bon espoir que justice lui soit rendue.

Voilà un bon allié pour la CIA. Ça la changerait des dictateurs aux mains ruisselantes de sang.

Kim Song Hun voyait les heures s'écouler avec angoisse. Il lui restait seulement une nuit payée à l'hôtel, ensuite, ils risquaient de le mettre dehors. Sans argent, sans papier, ne parlant pas la langue, il n'avait aucune chance de s'en sortir... Il regarda sa serviette noire posée sur un fauteuil. Les Américains étaient prêts à lui donner cinq millions de dollars pour son contenu ! Il lui en aurait fallu beaucoup moins pour survivre.

Il ne disposait même pas d'une arme pour se suicider. Après mûre réflexion, il décida que, le lendemain, il quitterait l'hôtel et tenterait de se glisser sur un bateau descendant la Rivière des Perles jusqu'à la mer. Hong-Kong n'était pas loin. S'il n'y parvenait pas, il se jetterait à l'eau et se noierait volontairement.

Après avoir laissé une lettre pour Eun-Sok, sa fille adorée.

C'était mieux que de retourner en Corée du Nord pour y être torturé... Il était tellement découragé, qu'il n'avait même plus peur de voir surgir la police chinoise. Ce serait en quelque sorte un soulagement.

Le canard laqué était exquis, sans une seule parcelle de chair accrochée à la peau. Une ravissante hôtesse préparait les crêpes, les roulait après les avoir fourrées de sauce et d'échalote, pour les mettre pratiquement dans la bouche de Malko. En face, M. Li mangeait comme un Chinois : gloutonnement. Une musique simili orientale baignait l'atmosphère tamisée du restaurant-cabaret, avec des hôtesse tapies dans tous les coins. Dès leur arrivée, le manager accompagné d'une nuée d'hôtesse les avait conduits à la meilleure table. Avec des sourires un peu figés, elles se succédaient, comme pour permettre à leurs hôtes de faire leur choix. Malko avait rendu compte à Bangkok sur son Blackberry sécurisé, et la « station » de la CIA de Hong-Kong allait lui faire porter le lendemain matin deux cent mille yuans.

— Si vous retrouvez ce Coréen, avait juré Gordon Backfield, je vous fais avoir la Médaille du Congrès ! Nous avons intercepté des messages de Pyongyang : ils sont comme nous, ils cherchent. C'est au premier qui le trouvera...

On apporta une soupe au canard, signifiant la fin du repas. Puis avec de délicates mimiques, on leur suggéra de changer de place, les installant dans deux box différents, tout au fond de la salle.

— Vous serez mieux pour voir le spectacle, suggéra le manager, parlant un anglais parfait.

Effectivement, une chanteuse en robe longue commençait à massacrer un air d'opéra sur le petit podium. Malko s'apprêtait à prendre son mal en patience – il détestait l'opéra et encore plus l'opéra chinois – lorsqu'une des hôtesse vint se couler à côté de lui, avec un regard qui était déjà une fellation. Naïvement, elle se désigna et prononça quelques-uns des rares mots d'anglais de son vocabulaire.

— *Me, Number One* !⁽⁵⁵⁾

D'un geste décidé, elle tira un rideau rouge, isolant le box de la salle et du spectacle. Sans demander son avis à Malko, elle commença à déboutonner sa chemise, puis défit sa ceinture. Les extrémités de ses ongles le griffaient, légères comme un papillon.

Bercé par les glapissements de la chanteuse, il sentit l'hôtesse s'emparer de son sexe avec délicatesse, le soupesant dans sa petite main et murmurant d'une voix extasiée :

— *You, number one.*

Son vocabulaire était limité mais expressif. D'ailleurs, faute de pouvoir communiquer autrement, elle enfila dans sa petite bouche carmin le membre de Malko et commença un sacerdoce qu'elle semblait avoir appris à l'école, tant il était parfait. Malko se dit que, sans la chanteuse, c'eût été parfait.

Il fallait prendre ce que la vie vous apportait.

Il avait fallu deux heures d'appels fastidieux à Kim Kee Gwan, un agent nord-coréen implanté à Hong-Kong de longue date, sous la couverture d'un antiquaire spécialiste en meubles coréens « authentiques », pour localiser l'agent Malko Linge. Dans le petit bureau de sa boutique de Kimberley road, à Kowloon, encombrée de meubles « anciens » fabriqués en Corée du nord, il avait systématiquement appelé tous les palaces de la ville.

Au troisième, au Peninsula, il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Sa méthode était simple : il expliquait qui il était, ce qui donnait confiance au concierge et prétendait avoir un bibelot à livrer à un client dont il avait oublié le nom de l'hôtel. Il nota : Peninsula,

chambre 2013 et sortit transmettre l'information, via un autre agent qui disposait d'une structure de transmission protégée pour Pyongyang. Le *Guoambu* ne l'avait pas encore repéré et il ne voulait pas se découvrir. D'autant qu'il ne serait jamais mêlé à une action violente, étant donné ses soixante-trois ans...

Cette fois, M. Li et Malko allèrent directement à la partie « déserte » du bar. Dong Baojung n'était pas encore là. Malko avait passé la journée à se promener dans Hong-Kong après sa visite à la station de la CIA pour y récupérer ses deux cent mille yuans. Il n'avait pas trop d'espoir. Comment retrouver un fugitif dans l'immense Chine.

Dong Baojung, le responsable de la Sun Yee On, arriva à six heures dix, toujours tiré à quatre épingles, échangea quelques mots avec M. Li et tira un document de sa poche qu'il tendit à Malko. Un passeport. Celui-ci regarda la couverture grenat et l'ouvrit. La photo de Kim Song Hun lui sauta au visage.

Aussitôt, il compara le numéro à celui qu'il avait. Cela correspondait. Incrédule et inquiet, il demanda :

— Comment a-t-il eu ce document ?

— Il a été remis par un membre de la Société à son chef local afin d'être revendu. C'est un document authentique qui vaut plusieurs dizaines de milliers de yuans.

— Où est Kim Song Hun ?

Il n'osait pas entendre la réponse...

— À Guangzhou, pas très loin d'ici, répondit Dong Baojung. Il se trouve dans un hôtel depuis trois jours. Il est en bonne santé.

Malko l'aurait embrassé...

— Comment peut-on le faire sortir de Chine ? demanda-t-il aussitôt.

S'ensuivit une longue conversation en chinois traduite par M. Li.

— Il y a un consulat américain à Guangzhou, expliqua-t-il. Il se trouve, avec d'autres consulats étrangers, au quinzième étage de l'hôtel Guangdong. Pour accéder à cet étage, il faut une carte magnétique spéciale. Nous pouvons nous en procurer une et escorter votre ami jusqu'à cet hôtel. Ensuite, cela dépendra des autorités américaines...

« Il faut me donner une réponse tout de suite, car c'est compliqué à mettre en œuvre.

— J'accepte, fit Malko.

— Cela coûtera cinq cent mille yuans, lâcha d'une voix égale Dong Baojung. C'est très difficile de se procurer cette carte.

— J'accepte aussi, confirma Malko en poussant vers lui l'enveloppe contenant les cent mille yuans de la « recherche ».

Le Chinois l'empocha sans ciller.

— Quand l'opération va-t-elle se dérouler ? demanda Malko.

— Demain matin, à dix heures précisa le Chinois. Il faut prévenir le consulat américain.

— On ne peut pas faire venir Kim Song Hun à Hong-Kong ? insista Malko.

M. Li traduisit la réponse.

— Non. Trop dangereux. L'accès de la zone spéciale est très surveillé.

— Mais si on lui rend son passeport...

— Non. Trop dangereux, martela le Chinois.

La Triade préférerait gagner un peu d'argent ou peut-être ne voulait-elle pas défier les autorités chinoises ; Malko n'insista pas, trop heureux d'avoir retrouvé la trace du défecteur.

— Comment l'avez-vous retrouvé ? demanda-t-il. M. Li traduisit la longue réponse de Dong Baojung.

— Le Nord-Coréen, sans le savoir, avait déjà été aidé par des membres de la Sun Yee On, depuis Beijing. Comme il n'avait plus d'argent, il avait donné son passeport à vendre.

Guangzhou, c'était à une centaine de kilomètres de Hong-Kong, mais de l'autre côté de la zone spéciale. Dong Baojung seulement s'était bien gardé de préciser dans quel hôtel se trouvait le Nord-Coréen. Pas fou...

Malko insista :

— Pouvez-vous lui faire parvenir un téléphone portable ?

— Pas besoin, traduisit M. Li. Demain, en sécurité avec amis américains.

Brutalement, Malko réalisa qu'il était totalement entre les mains de la Sun Yee On. Ce n'étaient pas des alliés faciles. Plutôt des tigres affamés. Hélas, il n'avait pas le choix.

Pour la première fois depuis une semaine, le général Kim Shol Su avait hâte de rencontrer le Cher Leader, Kim Jong Il, avec de bonnes nouvelles. Il attendait son feu vert. Ses agents de Bangkok avait fait du bon travail et il se félicitait de les avoir alertés.

Il entrevoyait enfin une chance de récupérer le défecteur et, peut-être même, de le ramener en Corée du Nord. En ce moment, Han Ki Hong était dans l'avion pour Hong-Kong. C'était lui qui allait coordonner les opérations en Chine. À ses yeux c'était évident : l'agent de la CIA était venu chercher Kim Song Hun à Hong-Kong. Les Chinois qui l'entouraient étaient, soit des agents américains, soit des membres des Triades qui étaient déjà intervenus dans des affaires de défecteurs. Certes, ils n'agissaient pas par motivation politique, mais le résultat était le même.

Restait la partie la plus délicate. Où et comment récupérer Kim Song Hun ?

Une fois à Hong-Kong, cela serait trop tard. Les Américains pouvaient y déployer de nombreux agents. Il fallait donc agir en Chine, et, pour ce faire, savoir où se trouvait le défecteur. Or, une personne le savait forcément : Malko Linge, l'agent américain venu l'accueillir.

Le chef du *General Security Bureau* se rassit et rédigea un message urgent pour Hong-Kong. Des instructions précises pour kidnapper l'agent de la CIA. Ensuite, il serait interrogé et tué. Le reste était encore en pointillé. Une des solutions consistait à faire entrer le défecteur, une fois sous leur contrôle, à Kowloon, afin qu'il y soit expédié en Chine, par l'antiquaire Kim Kee Gwan, comme meuble ancien...

Malko aurait pu rougir sous les félicitations de Gordon Backfield, tant le chef de station de Bangkok était élogieux.

— Ces types des Triades sont formidables ! conclut-il. Nous avons bien un consulat à Guangzhou, comme ils vous l'ont dit. Je vais le faire prévenir par le State Department. Malheureusement l'Agence n'a personne là-bas. Je vais faire envoyer des gens de Hong-Kong.

Malko se dit que sa mission était presque terminée. Dès qu'il aurait remis les cinq cent mille yuans à Dong Baojung, le défecteur une fois en sécurité au consulat américain de Guangzhou, il reprendrait l'avion. Ce n'était plus son problème d'exfiltrer Kim Song Hun de Chine, mais celui de la CIA et du State Department.

Lassé de rester à l'hôtel, il décida d'aller faire un tour dans Tsim Sha Tsui, le quartier commerçant.

Toutes les grandes marques européennes étaient là. Il remontait Nathan road, le long de Kowloon park lorsqu'une Chinoise souriante l'aborda.

— Mister Linge ? zézaya-t-elle.

— Yes.

— *You come with me.* ^{56}

Elle souriait, séduisante, mais ce n'était pas une pute. Sûrement un membre de la Sun Yee On.

— *Where ?* ^{57}

— *Not far.* ^{58}

Ils descendirent Nathan road puis elle tourna dans une petite rue, pleine de boutiques d'antiquités. S'arrêtant devant une vitrine exposant des meubles en bois très sombre. Elle ouvrit la porte pour laisser entrer Malko.

Celui-ci allait entrer lorsqu'il remarqua une inscription sur la vitrine : « Korean Antics. »

Son poulx monta en flèche. La Chinoise attendait, souriante. Il la

regarda attentivement et son visage carré le frappa. Ce n'était pas une Chinoise... Comme si elle avait lu dans ses pensées, son regard changea brutalement d'expression. Avec une sorte de grognement, elle se jeta en avant sur lui, la tête la première, le projetant à l'intérieur de la boutique. Il trébucha, et, au moment où il se relevait, deux hommes qui se trouvaient à l'intérieur sautèrent sur lui. L'un lui asséna une manchette au larynx qui lui fit perdre connaissance, tandis que l'autre l'attrapait au vol.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était attaché avec des bandelettes comme une momie, dans l'incapacité de bouger, un bâillon enfoncé dans la bouche, allongé sur une table massive. Sur le bureau voisin, il aperçut le contenu de ses poches : des papiers, de l'argent et surtout l'adresse du consulat américain de Guangzhou. Un énorme paravent le dissimulait aux passants. La fille qui l'avait abordé se planta devant lui et lança dans un anglais guttural :

— Monsieur l'espion américain, vous avez le choix entre une mort douce et une fin très désagréable. Si vous parlez, ce sera facile. Vous ne sentirez rien.

M. Li était inquiet. Depuis une demi-heure, installé dans l'immense salon de thé du rez-de-chaussée du Peninsula, bercé par la musique de l'orchestre à cordes, il guettait Malko. Sa chambre ne répondait pas et il ne se trouvait pas dans les différents bars de l'hôtel. Il avait pourtant de bonnes nouvelles à lui transmettre. Les gens de la Sun Yee On avaient pris contact avec le Nord-Coréen, l'avaient rassuré et devaient venir le chercher le lendemain matin pour l'emmener au consulat américain de Guangzhou.

L'orchestre cessa de jouer. M. Li appela de nouveau la chambre de son « client ». C'était bizarre. Il réalisa soudain qu'il possédait son portable. Il l'appela.

— Yes ? fit une voix de femme.

— Mister Linge ?

— *He is not far. Who's speaking*^{59}.

M. Li ne répondit pas, tous les voyants au rouge. Pourquoi l'agent de la CIA ne répondait-il pas ?

— *May I talk to him*^{60} insista-t-il.

Après un bref silence, la communication fut coupée. Il appela aussitôt le numéro de Dong Baojung et annonça d'emblée :

— Je crois que l'Américain – c'est comme ça qu'ils l'appelaient entre eux – a été enlevé par les Coréens.

Kim Song Hun revivait. Depuis la visite d'un Chinois inconnu qui ne lui avait pas donné de nom mais baragouinait le coréen, il avait rajeuni de dix ans. L'autre lui avait appris qu'il était chargé de l'aider à gagner le consulat américain ; il viendrait le chercher le lendemain matin, avec la carte magnétique qui permettait d'accéder aux locaux consulaires. Il n'y avait qu'une surveillance statique de la police chinoise et il serait escorté jusqu'à la porte.

Si Kim Song Hun avait cru en Dieu, il l'aurait remercié. Il se contenta de baiser son bujeok.

On lui avait donné cent yuans pour manger et la réceptionniste de l'hôtel s'adressait désormais à lui avec respect. Il était protégé par des gens puissants. Évidemment, on ne lui avait pas rendu son argent, mais il s'en moquait.

Il s'allongea et prit la peine de se déshabiller. Demain, il serait en sécurité. Même les Nord-Coréens n'oseraient pas attaquer le consulat de la puissante Amérique.

— *You talk ! You talk*⁽⁶¹⁾.

La Coréenne qui l'avait attiré dans le piège hurlait en giflant Malko, lui serrant parfois le cou avec la force d'un homme.

Elle l'avait fait installer dans un fauteuil de bois sombre, où il était ficelé comme un saucisson.

Comme il ne parlait pas, elle brandit le bras droit et l'abattit sur le dossier du fauteuil, à quelques centimètres de sa gorge : le bois vola en éclats. Si cela avait été son larynx, il était écrasé.

Elle s'arrêta quelques instants, le regard brûlant de haine et répéta :

— Où est-il ? Où est ce chien, ce traître qui mérite mille fois la mort ?

Silencieux, les deux jeunes agents du *General Security Bureau* regardaient le spectacle. Ne comprenant pas l'anglais, ils ne pouvaient deviner les subtilités de la conversation. L'interrogatrice qui était leur supérieure, leur lança un ordre bref. Un des deux alla trouver le vieil antiquaire et revint avec une sorte de tenaille.

La Coréenne emprisonna le petit doigt de Malko entre ses deux mâchoires et commença à les refermer.

— Je vais te couper tous les doigts un par un, chien d'impérialiste, si tu ne me dis pas où est Kim Song Hun, menaçait-elle.

À son regard, Malko comprit que ce n'était pas une menace en l'air. À côté des troupes de choc sud-coréennes, les SS étaient des agneaux. Pendant la guerre du Vietnam, trente ans plus tôt, les Sud-

Coréens chargés de rouvrir la voie Saïgon-Hué, y étaient arrivés en posant sur le ballast une tête coupée tous les cents mètres. Celles de ceux qui refusaient de monter dans le convoi.

Ceux qui le prenaient étaient immédiatement exécutés par le Vietcong...

Seul problème pour lui : il ignorait où se trouvait Kim Song Hun à Guangzhou... Il sentit l'acier mordre sa phalange et décida de gagner du temps.

— Il est au consulat de Guangzhou, dit-il. C'est trop tard, vous ne l'aurez pas. Il est en sécurité. Je lui ai parlé tout à l'heure de Hong-Kong.

La Nord-Coréenne hésita sans lâcher la tenaille.

— Tu mens ! lança-t-elle, mais il y avait déjà moins de conviction dans sa voix.

— Non, je vais à Guangzhou demain matin, prétendit Malko. Pour le chercher. Avec son passeport.

Parmi les objets étalés sur le bureau, il y avait le passeport sud-coréen du défecteur.

Soudain, Malko hurla : lentement, la Coréenne était en train de trancher la dernière phalange de son auriculaire. Elle s'arrêta, arrêtée par l'os. Le sang ruisselait de la main et il avait l'impression d'être dans du coton. Il se rendit compte qu'il hurlait toujours. Un vieil homme surgit et lança quelques mots d'une voix pressante : Kim Kee Gwan, l'antiquaire, craignait d'ameuter les voisins.

Avec une mimique furieuse, la Nord-Coréenne lança par terre sa tenaille et lança à un des hommes :

— Mettez-lui un sac de plastique sur la tête. Attendez la nuit et jetez le corps dans le parc.

Dès le début, elle avait reçu l'ordre de le tuer. Ce qui ne lui posait aucun problème : durant la grande famine de 1996, le Parti des Travailleurs de Corée du Nord l'avait lancée à la chasse aux enfants errants qui parcouraient les campagnes en volant de la nourriture. Chaque fois qu'elle en attrapait un, elle le faisait pendre ou tuer à coups de bâton.

Une bouche à nourrir en moins.

Malko serrait les dents. Entaillé jusqu'à l'os, son doigt continuait à saigner abondamment. Au fond de la boutique, le vieil antiquaire était à la recherche d'un sac en plastique. Il allait bientôt mourir, asphyxié.

Il maudit sa légèreté.

CHAPITRE XII

Dong Baojung était plongé dans une fureur noire. Installé dans son bureau au vingt-cinquième étage du Cheong Kong Center, il harcelait ses hommes pour qu'on retrouve coûte que coûte l'agent de la CIA.

Seuls, des Coréens mal élevés pouvaient s'être rendus coupables d'un crime pareil : s'attaquer à un homme placé sous la protection de la Sun Yee On.

C'était plus qu'une offense personnelle. Un crime de lèse-majesté. Si la rumeur se répandait que la Sun Yee On ne se faisait plus respecter, c'était extrêmement mauvais pour les affaires. La 14 K qui lorgnait sur ses zones d'influence n'hésiterait pas à l'affronter.

Son téléphone sonna : le responsable de Kowloon. Il n'avait encore rien trouvé.

— Trouve-le, œuf pourri ! hurla Dong Baojung ; ou ne reviens jamais devant mes yeux.

Il raccrocha, au bord de l'infarctus. Si « l'Américain » n'était pas retrouvé vivant, c'était une perte de face inouïe ! Plusieurs de ses équipes habituellement consacrées au racket se tenaient prêtes à intervenir, sur l'île de Hong-Kong et à Kowloon. Seulement, il fallait savoir où... Plus le temps passait, plus sa fureur grandissait. Ses hommes recherchaient en priorité les gens liés à la Corée. Jamais des voyous ordinaires n'auraient osé s'attaquer à un homme sous sa protection.

Son portable sonna. D'une voix hachée, un de ses hommes lui relata qu'on avait vu un étranger poussé dans la boutique d'un antiquaire coréen dans Kimberley street.

Depuis une heure, les hommes de la Sun Yee On faisaient du porte-à-porte dans Kowloon, interrogeant tous les commerçants qui versaient régulièrement une contribution à la Triade. Ce qui faisait beaucoup de monde.

— Allez-y ! J'arrive, lança le Chinois.

Au lieu de filer dans son parking, il monta au dernier étage du building où était stationné son petit hélico. Il pourrait se poser sur le toit du Peninsula et gagnerait ainsi un temps précieux.

On n'est jamais résigné à mourir. Lorsque Malko vit le jeune tueur nord-coréen s'approcher, son sac plastique à la main, il eut un recul de tout son corps, l'horreur devant le néant.

Le jeune homme lui enfila prestement la tête dans le sac plastique, serrant ensuite le lacet qui le fermait autour de son cou. Malko savait qu'il avait encore deux minutes à vivre, au maximum. Il parvint, en remuant de droite à gauche, à déséquilibrer le siège et il bascula avec lui sur le côté.

Du coup, le lacet cassa net entre les doigts du jeune assassin. Malko banda les muscles de son cou, arrivant à le desserrer assez pour respirer.

Furieux, le jeune Nord-Coréen interpella l'antiquaire qui lui apporta un second sac. Il ôta le premier, remit le fauteuil debout et enfila à nouveau le sac plastique sur la tête de Malko. Tout en maintenant le fauteuil en place, il commença à serrer.

Un bruit de verre brisé le fit sursauter. Trente secondes plus tard, une horde de jeunes Chinois vêtus de noir fit irruption dans le magasin. Armés de poignards, de ninjukus, de coups de poing américains. L'un d'eux fonça sur le jeune homme en train d'asphyxier Malko et lui passa rapidement la lame d'un poignard le long de la gorge. Le larynx et les carotides éventrés, le Nord-Coréen s'effondra sur place, inondant de sang tout ce qui se trouvait à la ronde, y compris Malko.

Le second Nord-Coréen, en dépit d'une contre-attaque au *Taek Won Do*, fut égorgé de la même façon...

Collé contre le mur, Kim Kee Gwan, le vieil antiquaire, figé, les yeux hors de la tête, tremblait de tous ses membres.

Les hommes de la Sun Yee On détachèrent Malko, et l'un d'eux lui tendit un mouchoir pour arrêter le sang qui continuait à couler de son auriculaire entaillé.

Il était encore en train de l'éponger lorsque Dong Baojung déboula dans la boutique, encadré de quatre gardes du corps.

— You, O.K. ? demanda-t-il anxieusement à Malko.

— O.K., j'ai juste une coupure, répondit Malko, encore sous le choc. Toute sa vie, il se souviendrait de l'odeur du plastique.

— O.K. You go Peninsula.

Il jeta un ordre à deux de ses hommes qui entraînaient Malko avec précaution. Sans plus s'occuper de lui, Dong Baojung s'approcha du vieil antiquaire et l'apostropha violemment en chinois. Terrifié, le Coréen jura sur plusieurs générations que, s'il avait su que cet honorable étranger était sous la protection de la Sun Yee On, il l'aurait raccompagné lui-même à son hôtel... Ensuite, il tomba à genoux, suppliant le Chinois de ne pas lui trancher la gorge, comme aux

autres.

— Je ne vais pas te tuer ! lança Dong Baojung. Mais tu vas être puni pour avoir oublié l'essentiel.

— Je paiera autant d'argent que tu voudras, proposa Kim Kee Gwan qui savait qu'on se remet d'un découvert bancaire, pas d'un coup de poignard...

— Je ne veux pas d'argent, jeta Dong Baojung, je veux te donner une leçon !

En dialecte cantonais il lança des ordres à ses hommes. Trois ressortirent aussitôt. L'un revint dix minutes plus tard portant un bidon d'essence avec lequel il commença à arroser tous les meubles. Quand ce fut fait, Dong Baojung s'adressa presque gentiment à l'antiquaire.

— Cet emplacement t'appartient ?

— Oui.

— Tu vas signer un acte de vente, au profit d'un acheteur dont tu laisses le nom en blanc.

L'atmosphère était irrespirable, à cause des vapeurs d'essence et Kim Kee Gwan se hâta de se mettre à son bureau. En quelques minutes, il eut cédé sa boutique, en bonne et due forme. Satisfait, Dong Baojung plia le document et le mit dans sa poche. En plus, il faisait une excellente affaire immobilière. Le Nord-Coréen sentait les battements de son cœur se calmer lorsque deux des hommes de la Sun Yee On réapparurent. Ils l'encadrèrent, puis l'un d'eux l'immobilisa d'une clef au cou tandis que l'autre lui maintenait la main droite à plat sur le bureau, laissant dépasser les doigts dans le vide. Sortant un énorme sécateur de sa poche, il plaça l'auriculaire entre les deux lames et appuya de toutes ses forces. L'antiquaire poussa un hurlement inhumain et le doigt tomba sur le sol, sectionné net.

Le Chinois continua par l'annulaire, puis le médium et enfin l'index. Kim Kee Gwan hurla d'abord comme un cochon qu'on égorge puis s'évanouit.

On entendait craquer les os, le sang jaillissait à gros bouillons. Impassible, Dong Baojung contemplait le spectacle... Le bureau n'était plus qu'une mare de sang.

Il jeta un ordre bref et les deux Chinois tirèrent Kim Kee Gwan hors du magasin, tandis que deux autres mettaient le feu aux meubles.

Dans la rue, un membre de la Sun Yee On emmaillota la main amputée d'une couche d'argile contenue dans un linge pour que l'antiquaire ne se vide pas de son sang. Il avait repris connaissance et gémissait à fendre l'âme. Il vit les flammes jaillir de sa boutique et poussa un cri de détresse. Gentiment, Dong Baojung lui lança :

— Désormais, nous ne sommes plus ennemis, tu as payé. Il y a une

pharmacie dans Nathan road, tu devrais y aller.

Trente secondes plus tard, tous les membres de la Triade avaient disparu. Affolés, les voisins appelèrent les pompiers. Le magasin flambait comme une torche. Assis par terre sur le trottoir, le vieil antiquaire pleurait, tenant ce qui restait de sa main droite. Le cerveau vidé par la douleur.

M. Li avait emmené Malko dans une pharmacie chinoise où on avait emmaillotté son auriculaire d'une couche faite d'argile et d'une pommade noirâtre qui avait fait disparaître très vite la douleur. Encore sonné, il avait pris coup sur coup deux vodkas au bar du Peninsula et récupérait. Averti par Malko, le chef de station de Hong-Kong débarqua. Juste à temps pour regarder à la télé le journal de sept heures. Des deux étages du bâtiment abritant le magasin d'antiquités, il ne restait que les murs. La police évoquait une affaire de racket. Le propriétaire était introuvable et les deux corps carbonisés trouvés à l'intérieur n'avaient pu être identifiés.

La Police Commissioner de Kowloon savait très bien à quoi s'en tenir, mais attendait des instructions de ses chefs pour décider si on incriminait la Sun Yee On ou non. Après tout, il s'agissait d'un étranger qui n'avait pas encore porté plainte. Et qui ne le ferait probablement pas. Kim Kee Gwan avait envie de garder les doigts de sa main gauche... L'agente de Pyongyang par qui le malheur était arrivé s'était évanouie dans la nature et il souhaitait ne jamais la revoir. M. Li les rejoignit et s'adressa à Malko.

— Demain matin, tout sera terminé à Guangzhou.

— C'est parfait, dit ce dernier, mais je voudrais récompenser ceux qui m'ont sauvé...

Le Chinois eut l'air extrêmement vexé.

— Il n'en est pas question. Dong Baojung vous prie d'accepter ses excuses pour ce déplorable incident qui n'aurait jamais dû se produire.

— Qu'est-il arrivé à cet antiquaire ? M. Li eut un petit rire.

— Rien. Il a été épargné en raison de son grand âge. Il ajuste subi une petite punition...

Malko préféra ne pas demander en quoi elle consistait. On était chez des brutaux.

— Je crois que je vais me coucher tôt, conclut-il. M. Li ne dissimula pas sa gêne.

— Ce n'est pas possible. M. Dong Baojung a organisé une soirée en votre honneur pour que vous n'emportiez pas un mauvais souvenir de Kowloon.

Kim Song Hun s'était réveillé le cœur joyeux ; depuis l'irruption dans sa vie de ces mystérieux Chinois, tout était facile. Il passa devant la réception et l'employée se cassa en deux, lui souhaitant en chinois une journée particulièrement prospère et, accessoirement, mille ans de félicité. Souhaitant le revoir très vite, ce qui était peu probable.

Une Hong-Ki noire attendait dehors, avec trois hommes à bord. Pour la première fois, Kim Song Hun découvrit Guangzhou et ses gratte-ciel sans trembler.

Il se glissa à l'arrière et celui qui parlait un peu coréen lui tendit aussitôt une carte magnétique en plastique.

— Nous allons à l'hôtel Guangdong, expliqua-t-il. Il est surtout fréquenté par les étrangers. À côté de l'entrée principale, il y a une petite porte, sur la droite, qui donne accès à un ascenseur ne desservant que le dernier étage. Là, sont installés différents consulats, dont le consulat américain. On vous attend. Ensuite, vous ne risquez plus rien...

Kim Song Hun prit la carte et la regarda. Elle était blanche avec quelques caractères chinois et un numéro de téléphone.

— Merci, dit-il.

Il n'en revenait pas.

La Hong-Ki avait pris de la vitesse et fonçait vers le centre. La ville était immense et prospère, le rêve de beaucoup de Chinois, qui d'ailleurs accouraient des quatre coins de la Chine, attirés par son mirage. Ils arrivèrent dans une grande avenue coupant la ville d'est en ouest : Dongfeng road. La circulation était de plus en plus intense, les buildings tous plus énormes les uns que les autres. C'était une orgie de vitrines regorgeant de toutes les marchandises du monde.

La voiture ralentit et stoppa sur un arrêt d'autobus. Le Chinois montra alors à Kim Song Hun, de l'autre côté de la chaussée un bâtiment moderne avec une enseigne en chinois et en lettres latines : « Guangdong hôtel. » Un grand auvent avançait sur le trottoir devant une monumentale entrée. Des taxis attendaient le long du trottoir.

— Allez-y ! lança le Chinois. Vous traversez et vous entrez avec la carte.

Il poussa presque le déflecteur hors du véhicule.

Étourdi par le bruit et l'animation, le Nord-Coréen hésita sur le trottoir, attendit que le feu passe au rouge et se lança enfin sur la chaussée. Balançant sa serviette de cuir dont il ne s'était jamais séparé.

Il aperçut tout de suite la petite porte indiquée. Un policier en uniforme bleu montait la garde à côté. Kim Song Hun s'avança le

pouls à deux cents, et aperçut une série de plaques de cuivres indiquant les divers consulats. En tremblant, il enfonça la carte magnétique dans la fente au-dessous du bouton déclenchant l'ouverture de la porte.

Il y eut un déclic et le pêne se rétracta. Kim Song Hun était en train de pousser la porte de la main gauche, lorsqu'il se sentit attrapé par les épaules et violemment rejeté en arrière. Pendant quelques fractions de seconde, il pensa que c'était le policier mais ce dernier n'avait pas bougé. En se retournant, il vit un visage carré au regard haineux et comprit.

Les agents de Pyongyang l'avaient guetté.

L'un d'eux lui expédia un coup au foie qui le plia en deux et le fit vomir, tandis que l'autre l'achevait d'une manchette sur la nuque. Il sentit qu'on le prenait sous les aisselles et qu'on le traînait vers une voiture arrêtée le long du trottoir.

Il essaya d'appeler le policier au secours, mais celui-ci, la lame d'un poignard contre sa gorge, ne pouvait pas intervenir.

La Hong-Ki des membres de la Sun Yee On était en train de repartir lorsque ses occupants réalisèrent ce qui se passait. Les Nord-Coréens avaient dû se planquer dans le lobby de l'hôtel et guetter leur arrivée. Ils avaient presque réussi leur coup. Kim Song Hun, traîné sur le trottoir, n'était plus qu'à un mètre d'un 4 x 4 qui attendait, portières ouvertes.

Le chef de l'équipe chinoise ne mit pas longtemps à se décider. Tant que son « client » n'était pas sain et sauf chez les Américains, il en était responsable.

— *Gun Ho* !⁽⁶²⁾ lança-t-il.

Les trois Chinois bondirent de la voiture et traversèrent en courant. Les Nord-Coréens les aperçurent à la dernière minute. Ils étaient quatre à l'extérieur plus un au volant du 4 x 4. Deux d'entre eux foncèrent sur les Chinois, faisant des moulinets avec des ninjukus, arme redoutable dans leurs mains...

Le premier Chinois en fit les frais. Frappé en pleine tête, il s'effondra sur le trottoir le front éclaté. Le second Nord-Coréen qui avait tenu en respect le policier en faction, fonça sur les deux autres Chinois, le poignard à l'horizontale. Décidé à les éventrer. Le policier s'ébrouait, en train de sortir son pistolet de service. Le chef de la Sun Yee On cria en cantonnais :

— Ce sont des étrangers ! C'est un kidnapping ! Son camarade avait réussi à échapper au poignard mais ne pouvait contre-attaquer.

Kim Song Hun avait déjà le corps presque à l'intérieur du 4 x 4. S'ils réussissaient à s'enfuir, c'était fichu.

Le chef du commando n'hésita pas : il était le seul à posséder une arme à feu. Sortant son pistolet, il tira à bout portant sur le Coréen au poignard qui s'effondra aussitôt, une balle dans la tête.

La détonation s'entendit à peine dans le brouhaha de la rue. Le policier avait enfin sorti son pistolet et courut jusqu'au 4 x 4. Kim Song Hun était en train de reprendre connaissance. Le policier le tira violemment par le bras gauche pour l'arracher du 4 x 4 et le défecteur se retrouva allongé sur le trottoir serrant toujours la poignée de sa serviette de cuir dans sa main droite...

Le chef de la Sun Yee On s'approcha de lui. Comme un des Nord-Coréens s'interposait, il lui tira deux balles dans le ventre.

Le dernier hésitait. Le policier chinois braqua son pistolet sur lui et le menaça d'une voix aiguë. En même temps, il appelait au secours, dans la radio accrochée à son épaule...

Le Nord-Coréen plongea dans le 4 x 4, toujours menacé par le policier.

Les deux hommes de la Sun Yee On relevèrent Kim Song Hun et le traînèrent jusqu'à la porte menant aux consulats.

— Où est la carte ? hurla le chef.

Sans carte, ils ne pouvaient pas ouvrir...

Kim Song Hun se fouilla, encore étourdi, et ne trouva pas la carte. Ou elle était tombée ou un des Coréens l'avait prise. Il fallait réagir vite.

— On l'emmène, lança le chef. Tourné vers le policier il lui lança :

— On l'emmène à l'hôpital, il est blessé !

Les deux Chinois relevèrent leur camarade au front ouvert et traversèrent avec Kim Song Hun.

Le 4 x 4 nord-coréen démarra en trombe, accrocha un taxi qui ne l'avait pas vu et se perdit dans la circulation. Désarçonné, le policier regardait les deux corps étendus sur le trottoir : les gens commençaient à s'attrouper. Ce genre de scène était rare à Guangzhou, ville industrielle et paisible.

Abasourdi, choqué, Kim Song Hun se retrouva à l'arrière de la Hong-Ki, à côté du Chinois au crâne ouvert qui gémissait en saignant comme un bœuf.

En un clin d'œil, ils se perdirent de nouveau dans la circulation. Au bout d'un moment, Kim Song Hun demanda :

— Où allons-nous ?

— En sécurité ! lança le chef.

Pour le consulat, c'était fichu. Comment les Nord-Coréens avaient-ils eu vent de leur plan ? Cela n'avait plus qu'une importance académique. Maintenant, ils avaient le défecteur sur les bras et

devaient demander des instructions à Hong-Kong.

M. Li déboula dans la chambre de Malko, le visage fermé.

— Ça s'est mal passé à Guangzhou ! annonça-t-il. Les Nord-Coréens étaient là et ont sauté sur Kim Song Hun quand il a tenté d'entrer dans l'hôtel Guangdong.

Malko sentit son sang se figer.

— Ils ont réussi à le kidnapper ?

— Non ! Il y a eu une bagarre avec les membres de l'Association. Deux Coréens ont été tués, mais le défecteur est libre. Ils sont repartis avec.

— Qu'est-ce qui va se passer ? demanda Malko.

— Dong Baojung va venir vous expliquer. Moi, je ne sais pas. Descendons au salon de thé.

Dans l'ascenseur, Malko appela la station de la CIA de Hong-Kong. Ils étaient déjà au courant, par Guangzhou.

— Sans l'intervention des Chinois de la Sun Yee On, Kim Song Hun serait en route pour la Corée du Nord, conclut le chef de station. Ils ne reculent devant rien.

Le doigt entaillé de Malko était là pour le rappeler. Décidément la Sun Yee On méritait son argent.

— Où est Kim Song Hun ? demanda l'Américain.

— Je pense que je vais le savoir très vite, fit Malko. Et qu'il va pouvoir reprendre contact avec le consulat de Guangzhou.

— Ils sont prêts. S'il n'a plus de passeport, ils lui en feront un, américain. À plus tard.

Dong Baojung arriva vingt minutes plus tard et les rejoignit directement à leur table, tandis que ses trois gardes du corps s'installaient un peu plus loin. Le Chinois semblait contrarié, et tint un long discours à M. Li qui traduisit pour Malko.

— Un de ses hommes à Guangzhou a été gravement blessé. En plus ils ont été obligés d'abattre deux Nord-Coréens. Il va falloir arranger les choses avec la police locale.

Le message était clair.

— Combien ? demanda Malko.

Dong Baojung laissa tomber une phrase brève.

— Un million de yuans suffira à apaiser les choses traduisit M. Li.

La Sun Yee On devenait gourmande. Malko ne put qu'accepter. Ils lui avaient quand même sauvé la vie, gratuitement.

— Et Kim Song Hun ? Quand le ramèneront-ils au consulat américain ?

Nouveau long discours.

— Ils ne le ramènent pas, restitua M. Li. C'est trop dangereux. Les Nord-Coréens ne relâcheront pas leur surveillance et ils risquent de le tuer. C'est un homme très recherché. Le *Guoambu* peut aussi s'en mêler et la Société ne peut pas se battre contre l'État chinois.

— Où est-il ?

— En lieu sûr. Dong Baojung vous fait une proposition : pour cinquante millions de yuans, il s'engage à lui faire traverser la Chine, puis le Laos et à l'amener à la frontière thaïe, où vous pourrez le récupérer...

Malko fit un calcul rapide : cela faisait quand même cinq millions de dollars. La Sun Yee On n'était pas une organisation philanthropique. Devant son hésitation manifeste, Dong Baojung ajouta avec un sourire mielleux une longue phrase traduite aussitôt par M. Li.

— Il sait que cela représente beaucoup d'argent, mais vous n'êtes pas obligé d'accepter... Vous resterez quand même son ami pour l'éternité.

— Que se passera-t-il si je refuse ?

— Ils relâcheront le défecteur quelque part dans Guangzhou et ne s'en occuperont plus. Il risque d'être arrêté par la police chinoise.

Au moins, le message était clair : ou Malko payait les cinq millions de dollars ou la Sun Yee On livrait Kim Song Hun aux Services chinois... Dong Baojung ajouta quelques mots d'une voix égale.

— Il faut que cet homme quitte très vite Guangzhou.

— Quand veut-il être payé ? demanda Malko, las de finasser.

Il n'était pas en position de force.

Le visage de Dong Baojung s'éclaira et il lâcha une longue phrase avant d'allumer une cigarette qu'il prit délicatement entre le pouce et l'index.

— Vous le payez quand cela vous arrange. À l'Étendard Rouge Imalai Yodang, si vous le souhaitez.

— Il me garantit qu'il veillera jusqu'au bout sur Kim Song Hun ?

M. Li traduisit la réponse :

— Que la foudre tombe cinq fois sur moi, si un malheur lui arrive, fit, emphatique, le voyou chinois.

— Bien, conclut Malko. Que dois-je faire ?

— Retournez à Bangkok. Dans quelques jours, vous serez averti par l'Étendard Rouge. On vous dira où vous rendre pour retrouver votre ami coréen. Quelque part à la frontière Thaïlande-Laos. En attendant, il vous souhaite mille bonheurs et que votre doigt cicatrise vite. Si vous revenez à Hong-Kong, ne manquez pas de le contacter, vous serez toujours son invité d'honneur.

Dong Baojung se leva, serra la main de Malko d'un air humble et fila vers la sortie, rattrapé par ses trois gorilles. Malko se sentit

soudain très fatigué : on repartait pour un tour. De Guangzhou au Laos, il devait y avoir trois mille kilomètres. Et combien d'embûches ? Les Nord-Coréens ne lâcheraient pas prise.

CHAPITRE XIII

Le général Kim Shol Su était accablé. Deux morts parmi ses meilleurs agents et surtout, un échec cuisant. Alors que son équipe de Hong-Kong était parvenue à trouver comment piéger le défecteur, ceux de Guangzhou s'étaient fait surprendre. Ne pouvant pas prévoir que Kim Song Hun était désormais sous la protection d'une des plus puissantes Triades du sud de la Chine. Personne d'autre n'aurait osé faire usage d'une arme à feu en face d'un policier chinois.

Mentalement, il donna un coup de chapeau aux Américains, en se demandant comment ils avaient pu obtenir une alliance avec la Sun Yee On...

Tout n'était pas perdu, heureusement. Kim Song Hun était toujours en Chine, donc pas hors de portée. Seulement, la protection dont il jouissait rendait les choses beaucoup plus difficiles. Les agents du *General Security Bureau* ne pouvaient pas lutter contre une organisation tentaculaire comme la Sun Yee On, liée à la police et au *Guoambu* et tout aussi féroce que les Nord-Coréens. Il essaya de se mettre à la place des Américains. Ou ils réussissaient à faire passer le défecteur à Hong-Kong, guère éloigné de Guangzhou, ou ce dernier allait suivre le chemin habituel pour réapparaître en Thaïlande.

Ce qui lui donnait le temps de s'organiser. En dépit de leur dévouement, ses agents présents en Thaïlande n'étaient pas assez nombreux et manquaient de moyens. Il décida donc de leur envoyer du renfort en hommes et en argent. Ainsi que d'activer sa surveillance de la frontière laotienne. Son service avait infiltré grâce à un faux *talbukja*^[63] l'équipe d'un pasteur protestant établi à Nang-khai, petite ville du nord-est de la Thaïlande, membre d'un réseau d'aide aux réfugiés nord-coréens. Cet homme d'église, particulièrement naïf, avait recueilli Taeho Kim, un jeune homme qui disait avoir mangé de la chair humaine pour survivre et, horrifié par son récit, avait accepté de le garder comme aide-ménager. Ce qui procurait à Pyongyang une précieuse source d'informations.

Le général Kim Shol Su savait que le Cher Leader Kim Jong II ne lui pardonnerait pas un nouvel échec.

Plus on s'approchait de Kunming, au Yunnan, dans la partie la plus méridionale de la Chine, plus le paysage changeait. La plaine morne avait laissé la place à des rizières, des cocoteraies, des collines verdoyantes. La température aussi avait changé. Kim Song Hun décida d'abandonner son manteau doublé de peau de chien : il faisait vraiment trop chaud. Cette fois, il se sentait enfin sécurisé. Deux membres de la Sun Yee On voyageaient avec lui, l'approvisionnant en nourriture et en boissons, mais ne parlant pas un mot de coréen. Il en avait vu deux autres monter dans le train : ils devaient surveiller les autres wagons, pour parer à une mauvaise surprise. La façon dont ils s'étaient débarrassés des Nord-Coréens à Guangzhou lui avait remonté le moral. Il était dans de bonnes mains.

Cela faisait dix-huit heures qu'il était dans le train, il avait dormi sous la protection de ses anges gardiens et, désormais, ils arrivaient à Kunming.

Quand le train s'arrêta, les deux Chinois lui firent signe de ne pas bouger. Ce n'est qu'à l'apparition de leurs camarades qu'il eut le droit de descendre sur le quai. Il y avait autant de monde qu'à Guangzhou, mais il faisait près de trente degrés !

Encadré par les quatre Chinois de la Sun Yee On, il gagna la sortie de la gare où attendait une nuée de taxis. Ses anges gardiens se dirigèrent vers une vieille Hong-Ki à l'écart. Un homme âgé l'accueillit avec une politesse exquise et, miracle : il parlait coréen.

— Votre voyage en train va se terminer ici, expliqua-t-il. En effet, le Laos n'a aucune voie ferrée. Nous allons prendre un bus jusqu'à Meng Tao. Ensuite, c'est une piste non asphaltée. Comme nous connaissons les policiers au poste-frontière, vous ne serez pas obligé de passer à pied à travers la forêt. Cependant il faudra être très prudent : le gouvernement laotien est très proche de Pyongyang. Heureusement, les policiers sont très mal payés...

— Et ensuite, que va-t-il se passer au Laos ?

— Nous allons vous remettre à nos « frères » qui nous attendent de l'autre côté de la frontière. Eux savent comment gagner la Thaïlande. Le Laos est très primitif et compte peu de routes. Il faudra leur obéir. Venez.

La vieille Hong-Ki démarra dans des volutes de fumée bleue et ils gagnèrent la gare routière en traversant la ville grouillante d'activité. Partout des buildings en construction, des voitures neuves. Jadis capitale endormie, Kunming était maintenant la plus importante métropole du sud de la Chine.

Par contre, le bus dans lequel ils montèrent datait de la dernière guerre. Ils s'y entassèrent au milieu des paysans étonnés de voir des étrangers. Peu de gens allaient au Laos, à part les frontaliers et les

contrebandiers. Les Laotiens étaient pauvres et échangeaient leur opium contre de l'électronique.

Bien calé à l'arrière du bus, Kim Song Hun transpirait à grosses gouttes. Discrètement, il avait abandonné dans le train le manteau acheté à Yanji. Il ne gardait que sa précieuse serviette de cuir et un petit sac offert par des « amis » chinois contenant du linge et des affaires de toilette. Il se dit que c'était bien agréable d'être materné et de n'avoir aucune décision à prendre.

La route était étroite et sinueuse et, bientôt, il s'endormit. C'était un long voyage depuis Pyongyang.

— *Welcome home !*

Gordon Backfield rayonnait. Malko l'avait retrouvé juste avant l'Immigration, à la sortie de la passerelle de l'avion. Il s'empessa de prendre la housse Vuitton des mains de Malko et jeta un coup d'œil à son doigt bandé.

— Ça va mieux ?

— C'est presque cicatrisé, dit Malko. Grâce à une pommade à l'aspect répugnant : on dirait du cambouis.

L'Américain eut son petit rire sec.

— Les Chinois sont très forts en pharmacopée. Vous avez eu de la chance d'échapper à ces fous furieux. Enfin, vous avez magnifiquement réussi : Kim Song Hun est sur la voie de la liberté.

— Vous avez des nouvelles ?

— Non. C'est la station de Hong-Kong qui m'a mis au courant. Vous savez quand il arrive ?

— Non, avoua Malko.

Ils avaient pris place sur une petite voiture électrique réservée aux passagers de première classe qui leur permettait de franchir rapidement les kilomètres de couloirs. À l'Immigration, ils passèrent par un guichet spécial et se retrouvèrent dans la Chevrolet « TAHOE » du chef de station.

Tandis qu'ils roulaient sur le freeway, Gordon Backfield tendit à Malko un paquet de la taille d'une grosse boîte à chaussures.

— Remettez ceci à votre amie Ling Sima, dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cinq millions de dollars pour la Sun Yee On. La « rançon » de Kim Song Hun...

— J'espère qu'il vaut vraiment ce prix-là ! soupira Malko.

Une somme pareille l'aurait bien aidé pour restaurer son château. Hélas, il ne faisait partie d'aucune Triade.

— Il vaut cent fois plus ! assura l'Américain. Si nous parvenons à

assécher le financement du programme nucléaire nord-coréen, ce fou furieux de Kim Jong Il nous mangera dans la main...

En retrouvant sa suite au Shangri-La Malko eut l'impression de rentrer chez lui ! Il appela tout de suite Ling Sima. Qui se montra particulièrement chaleureuse.

— Votre blessure ne vous fait pas trop souffrir ? demanda-t-elle.

— Je ne suis quand même pas amputé, protesta Malko. J'ai à vous remettre quelque chose pour votre ami, le colonel Yodang. Je peux venir vous voir ?

— Maintenant ?

— Oui.

Elle marqua une imperceptible hésitation avant de dire :

— Je vous envoie mon chauffeur. Descendez dans une demi-heure.

Malko descendit bien avant. Il avait repéré dans une des boutiques de la galerie marchande un magnifique cœur en rubis. Ling Sima méritait un cadeau, après ce qu'elle avait fait.

Ling Sima ouvrit elle-même la porte donnant sur la petite pièce aux murs de laque noire, moulée dans une robe chinoise jaune brodée de dessins géométriques. Malko lui baisa la main et, à peine assis, lui tendit le paquet.

— Voici les cinq millions de dollars que je dois à la Sun Yee On, dit-il. J'espère que Kim Song Hun arrivera à bon port.

— Ne craignez rien ! assura la Chinoise. Imalai Yodang est un homme d'honneur. S'il avait un accident, il vous rendrait cet argent...

— C'est grâce à vous si tout se termine bien, remarqua Malko, en lui tendant un petit écrin rond.

Ling Sima eut l'air sincèrement surprise.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une marque de reconnaissance.

Elle défit le paquet et découvrit le cœur en rubis. Malko vit son visage se transformer. Elle tourna la tête vers lui, incapable de parler puis murmura :

— C'est magnifique ! J'adore les rubis. Avant on en trouvait beaucoup à Pailin. J'allais en acheter aux Khmers Rouges pour ma bijouterie. Maintenant, les mines sont épuisées.

Elle se leva tout à coup et lui lança :

— Je reviens.

Elle réapparut quelques minutes plus tard avec, autour du cou, le cœur en rubis passé sur une chaîne en or. Son regard était humide de bonheur. Malko y lut quelque chose qui était plus que de l'attraction

sexuelle. Celui d'une femme amoureuse.

— Montrez-moi votre doigt, demanda-t-elle, avec une brusquerie affectée.

Avec précautions, elle défit le pansement fait à Hong-Kong. La chair était encore boursouflée et rouge. Elle ouvrit alors une boîte en argent posée sur la table basse, pleine d'une pommade marron. Elle s'en mit au bout des doigts et commença à masser le doigt blessé, avec douceur. Au début, Malko ressentit quelques picotements puis la douleur disparut totalement.

— C'est une pommade à base d'opium, expliqua la Chinoise. Cela chasse la douleur et aide la cicatrisation.

Concentrée sur son massage, elle ne s'était pas rendu compte que sa robe avait glissé, découvrant en grande partie sa cuisse. Malko fut pris d'une brusque pulsion. Glissant sa main valide dans la fente de la robe, il remonta d'un trait jusqu'au ventre de la Chinoise. Ling Sima sursauta lorsqu'il atteignit son ventre, mais elle ne referma pas les jambes.

Doucement, Malko contourna l'élastique du slip, trouvant la toison lisse, puis le renflement du sexe. Lorsqu'il effleura le clitoris, Ling Sima eut un léger sursaut, mais continua à masser son doigt blessé. Il s'enhardit, virevoltant autour du bouton de chair qu'il sentait durcir. Ling Sima respirait de plus en plus vite. Finalement, elle lâcha son auriculaire et se laissa aller en arrière sur le divan, les jambes ouvertes, les yeux clos, tandis que Malko l'amenait au plaisir.

Un cri rauque et bref, accompagné d'une secousse de tout son corps lui apprit qu'il avait réussi.

La Chinoise se redressa, le regard encore flou, et approcha son visage du sien. Sans un mot, elle l'embrassa avec passion, puis sa main s'égara vers son sexe : elle n'était pas égoïste.

— Plus tard, fit Malko, en se levant.

C'est elle qui le plaqua contre la paroi de laque noire. Lui tenant son visage entre ses deux mains, elle l'embrassa avec passion, son bassin collé au sien. Tant et si bien qu'il sentit à son tour son ventre prendre feu. Tout en l'embrassant, Ling Sima glissa une main sous sa robe et fit glisser son slip le long de ses jambes. Visiblement, son premier orgasme ne lui avait pas suffi. Revenant à Malko, elle le libéra, puis alla s'allonger sur le divan, jambes ouvertes, robe relevée aux hanches, dans une position merveilleusement impudique...

Il s'enfonça lentement en elle, avec la sensation de s'enfouir dans un pot de miel, et elle noua ses longues jambes dans son dos, basculant son bassin pour qu'il aille encore plus loin dans son ventre.

Ses bras noués autour de sa nuque, ses jambes croisées dans son dos, elle étouffa un cri sauvage en l'embrassant lorsqu'il se vida en

elle.

La chaleur était désormais étouffante. Progressivement, on était entré dans la zone tropicale. La route serpentait entre des montagnes de près de deux mille mètres couvertes d'une jungle touffue, et, souvent, le goudron de la route arraché par les intempéries faisait place à la latérite rouge. On était en pleine jungle. Le Chinois qui parlait coréen se tourna vers Kim Song Hun :

— Nous allons passer la frontière ici et nous avons rendez-vous avec nos amis à Muang Sing, la première bourgade laotienne. Ils vous prendront en charge pour la fin du voyage.

Une file d'une trentaine de véhicules, camions, bus, voitures hors d'âge, s'allongeait sur deux cents mètres. Tranquillement, la Hong-Ki la remonta, jusqu'au poste de douane. Le chauffeur sortit et s'y engouffra. Cinq minutes plus tard, il ressortait en compagnie du chef de poste qui fit signe au soldat de lever la barrière en bois.

Cent mètres plus loin, il y avait le poste laotien. Là, ce fut encore plus simple ! Deux Chinois sortirent du coffre de la Hong-Ki des paquets et les portèrent aux douaniers et aux officiers de l'Immigration. Embrassades, rires, et vogue la galère : ils étaient au Laos. Quittant le territoire chinois en forme de doigt qui s'enfonçait dans le Laos. Le paysage était toujours aussi accidenté : des montagnes couvertes de jungle et la latérite. Là, il n'y avait plus du tout de goudron...

Pays pauvre, le Laos, aux mains des communistes depuis la guerre du Vietnam, croupissait dans la misère.

Muang Sing n'était qu'un gros village d'une centaine de paillotes avec, à l'entrée, un poste d'essence et une sorte d'auberge avec une « terrasse » couverte d'un toit en feuilles de bananiers. Un vieux bus jaune qui avait eu sûrement une longue vie, était arrêté devant. Kim Song Hun sortit avec les Chinois, accablé instantanément par la chaleur, attaqué par les mouches. Ils gagnèrent tous la terrasse où les attendaient deux hommes avec qui ils échangèrent des embrassades chaleureuses.

— Voilà vos nouveaux « guides » expliqua le Chinois à Kim Song Hun. Ils ne parlent pas anglais, mais vous arriverez à vous expliquer. Par gestes. Ils vont vous emmener jusqu'à Vientiane où vous passerez le Mékong en sampan. Ils appartiennent à la même organisation que nous et vous pouvez leur faire totalement confiance.

Le Nord-Coréen l'ignorait, mais il était une marchandise de luxe... Cinq millions de dollars. Il était tellement assoiffé qu'il vida d'un trait

son Coca.

Une vieille voiture française s'arrêta devant la terrasse.

— Vous partez avec eux, indiqua son mentor.

Tout le monde s'était levé. Il faisait une chaleur d'enfer. Un chauffeur monta dans le bus jaune et soudain, de l'intérieur du restaurant, surgit une procession de femmes ! Visiblement, des paysannes, mal habillées, portant des baluchons de fortune. Elles s'entassèrent dans le bus jaune, à près de quarante, et celui-ci prit la direction de la frontière.

— Où vont-elles ? demanda Kim Song Hun, intrigué. Le Chinois sourit :

— Ce sont des femmes laotiennes qui ne trouvent pas de travail dans leur pays. Alors, nous les aidons à entrer en Chine où elles en auront. Elles sont très contentes...

Soit vendues à des paysans chinois pour dix mille yuans, soit employées dans des karaokés ou des bordels pour les plus jolies. À chaque voyage, la Sun Yee On encaissait près de cent mille dollars et il y en avait un par semaine. Il fallait évidemment déduire quelques frais pour les douaniers laotiens.

L'intérieur de la voiture où monta le Nord-Coréen était brûlant, pour être resté trop longtemps au soleil. L'homme qui conduisait se retourna avec un sourire édenté et leva le pouce à la verticale, signifiant que tout allait bien. Quelques instants plus tard, ils roulaient entre deux murailles de jungle vers Muang Xai. Le voyage allait durer presque deux jours, en passant par Luang Prabang, avant de descendre vers le sud, là où le Mékong formait la frontière naturelle, entre le Laos et la Thaïlande. Une frontière hautement poreuse, le fleuve n'étant guère large que de trois cents mètres, et parcouru par de nombreuses embarcations.

Kim Song Hun avait de nouveau soif, mais il ne savait pas comment le dire... La poussière rouge de latérite pénétrait partout et il se mit à tousser.

Pourtant, il nageait dans le bonheur. Depuis Pyongyang, cela avait été un long et difficile voyage. Machinalement, il essuya la poussière rouge sur sa serviette de cuir, mais elle se reforma aussitôt.

— Venez, nous allons déjeuner à la « cantine », proposa Gordon Backfield à Malko.

Les deux hommes se trouvaient dans l'imposante ambassade américaine de Thanon Wittayhu, au troisième étage, celui de la CIA, avec une vue imprenable sur la résidence de l'ambassadeur. Malko avait retrouvé avec plaisir les trente-trois degrés de Bangkok, et son

auriculaire était pratiquement guéri. La pommade de Ling Sima avait fait des miracles. Elle lui avait laissé la petite boîte en argent en lui recommandant de s'en mettre toutes les six heures.

En la quittant elle l'avait longuement embrassé, pas seulement comme une femme sexuellement satisfaite. Le cœur en rubis avait fait un miracle.

Gordon Backfield et Malko gagnèrent le rez-de-chaussée, sortant du building par la grille donnant sur le Soi Tonson, bordé d'un khlong maigrelet. Ils gagnèrent « Le Paesano », un restaurant italien en forme de pagode, sombre et vide, à part une table d'« expats » bruyants. Heureusement, la clim marchait.

— Finalement, tout se termine bien, conclut Malko. Ling Sima va m'avertir dès que Kim Song Hun sera prêt à franchir la frontière laotienne.

« D'après ce qu'elle m'a dit, ce ne sera qu'une formalité. Les gens de la Sun Yee On font passer des centaines de travailleurs immigrés tous les mois... Une fois en Thaïlande, nous sommes tranquilles.

Gordon Backfield le regardait avec une drôle d'expression.

— Pour une fois, dit-il, je ne partage pas votre optimisme. Je sors de Ratmadoen Nok.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'immeuble qui regroupe tous les services du Premier ministre thaïlandais, expliqua le chef de station. Et, aussi, la *National Intelligence Agency*, nos homologues. J'y vais une fois par semaine pour des échanges d'informations ; en ce moment ils sont très nerveux, avec des insurrections islamistes dans le sud où les bonzes se font massacrer.

— Cela ne nous concerne pas, remarqua Malko.

— Exact ! reconnut Gordon Backfield. Seulement, ils m'ont communiqué une information qui nous concerne. Cinq « diplomates » nord-coréens sont arrivés hier soir à Souvarnabhumi, en provenance de Beijing. Or, ils ne ressemblaient pas vraiment à des diplomates. Plutôt à des agents du *General Security Bureau*.

« Apparemment, eux aussi viennent accueillir Kim Song Hun.

CHAPITRE XIV

— Que faire ? interrogea aussitôt Malko ? Gordon Backfield laissa tomber :

— Il ne faut pas compter sur les Thaïs, ils ne veulent pas se mêler de ce genre d'affaire. Normalement, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Nous ignorons encore où Kim Song Hun va franchir le Mékong ; cela peut être du côté de Chieng Rai, s'il arrive par la Birmanie, ou près de Vientiane, mais cela lui ferait traverser tout le Laos.

— Je vais alerter Imalai Yodang, proposa Malko. Même s'il nous demande un peu plus d'argent, il faut que ses hommes sécurisent la dernière partie du trajet. Vous avez quelque chose sur les Nord-Coréens d'ici ?

— Peu de choses, avoua Gordon Backfield en sortant une fiche de bristol de sa poche.

— Ils ont une ambassade à Bangkok, assez loin du centre, après Rama IX. Au 14, Soi Mu Ban Suan. Un bâtiment blanc où ils logent tous, y compris les gens de la section commerciale. Ils ont une activité diplomatique très réduite et les Thaïs sont discrets à leur sujet.

— Je vais aller voir moi-même, décida Malko. Ling Sima me fournira un chauffeur. Il faut savoir ce que font ces « diplomates », s'ils logent là ou non.

— Cela me paraît une bonne idée, approuva l'américain. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. En plus, à part moi, personne ne parle thaï à la station.

— Je m'en occupe tout de suite, promit Malko. Quand ils quittèrent « Le Paesano », il devait faire trente-cinq degrés au soleil ! Le chauffeur de Gordon Backfield conduisit Malko à *Yeowarat*. Il n'avait pas appelé Ling Sima, mais savait qu'elle se trouvait à sa bijouterie.

Effectivement, lorsqu'il y pénétra comme un client ordinaire, il l'aperçut derrière un des comptoirs, en train de discuter avec une cliente, le cœur en rubis qu'il lui avait offert la veille sur la poitrine. Elle le vit et vint aussitôt vers lui.

— Votre doigt est guéri ? demanda-t-elle.

Leurs regards se croisèrent et Malko lut dans celui de la Chinoise quelque chose de nouveau qui ressemblait à de la passion.

— Mon doigt va très bien, assura-t-il, mais j'ai d'autres problèmes.

Il lui expliqua rapidement la nouvelle menace nord-coréenne et conclut :

— Je voudrais aller inspecter les lieux afin de mettre en place une surveillance autour de cette ambassade. Nous pensons que les cinq « diplomates », en réalité des agents de sécurité, qui sont arrivés à Bangkok y demeurent.

— Je vais vous trouver quelqu'un promit la Chinoise. Qui parle anglais. De toute façon, je voulais vous appeler. J'ai fait parvenir à notre ami ce que vous m'aviez donné. Il a été extrêmement satisfait et vous invite à dîner ce soir chez Heng. Vous lui expliquerez la situation.

— Je voudrais aller faire mon repérage, avant, souligna Malko.

Ling Sima réfléchit quelques instants.

— Très bien. Faites le tour et attendez-moi de l'autre côté. Je vais prévenir pour qu'on vous ouvre.

Malko était là depuis dix minutes, devant un thé auquel il n'avait pas touché quand la Chinoise descendit l'escalier en colimaçon. Elle s'était changée, troquant sa robe pour un de ses pantalons de cuir noir et une courte veste claire.

— Allons-y ! dit-elle simplement.

— C'est vous qui venez ?

— Oui, je n'ai trouvé personne qui parle assez bien anglais.

Soudain, elle se coula contre lui de tout son corps et murmura d'une voix enfantine, le bassin pressé contre le sien.

— J'ai terriblement envie de faire l'amour ! Je deviens folle.

— Vous avez pris du *Yaa Baa* ! fit Malko, en souriant. Regrettant aussitôt ce qu'il venait de dire.

Il crut que la Chinoise allait se mettre à pleurer et la prit aussitôt dans ses bras.

— Pardonnez-moi ! Moi aussi, j'ai envie de vous. Ce soir, nous pourrions rester ensemble après le dîner.

— On verra, fit-elle, presque sèchement.

Son chauffeur sourd-muet lui ouvrit la portière et elle prit le volant, le laissant sur place. Malko lui montra sur le plan de Bangkok l'emplacement de l'ambassade de Corée du Nord. Ils mirent une demi-heure à l'atteindre.

Le Soi Muban Suan était une petite voie tranquille bordée de grosses villas et de quelques petits immeubles. Juste avant d'arriver à un pont franchissant un petit klong, le Ban Pa, Malko aperçut sur sa droite une grosse villa blanche, surmontée d'un mât où flottait le

drapeau nord-coréen. Pas une voiture dans la cour, les volets étaient fermés et il n'y avait aucun signe de vie.

Ling Sima franchit le petit pont enjambant le khlong et Malko demanda :

— Arrêtez-vous un peu plus loin, je vais repérer les lieux.

Elle stoppa sur le bas-côté et il revint sur ses pas. Passant d'abord devant l'ambassade. Un grand tableau d'affichage offrait des photos de propagande. Une chaîne et un cadenas fermaient la grille noire. Après le pont, il découvrit un petit escalier de bois descendant jusqu'au khlong Ban Pa. Un sentier de planches le longeait du côté gauche, permettant aux habitants des maisons construites le long du khlong de se déplacer. Il y avait même une petite épicerie. Il longea le khlong sur une centaine de mètres. Sur l'autre rive, se trouvait une grosse maison de bois à l'ancienne, dont le toit arrivait au niveau du mur de l'ambassade, surmonté de barbelés.

Il se dit qu'en passant par le toit de cette maison, accessible par le khlong, il serait relativement facile de pénétrer dans l'ambassade.

De ce côté-là, il n'y avait pas plus de signes de vie que de l'autre, et aucune sortie. Il regagna la voiture et ils repartirent.

— L'ambassade est relativement facile à surveiller, remarqua Malko. Vous pensez que notre ami pourra s'en charger ?

— Aucun problème, j'emmènerai moi-même ses hommes ici, promit la Chinoise. Vous souhaitez une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

— Ce serait mieux.

Il était soulagé quand ils se séparèrent à *Yeowarat*.

— La voiture viendra vous chercher à six heures trente, annonça Ling Sima.

Han Ki Hong, le représentant du *General Security Bureau* nord-coréen à Bangkok, était soucieux. Nuit et jour, un de ses hommes surveillait les abords de l'ambassade. Les Nord-Coréens étaient paranos et prudents. Sachant que les Américains avaient une base importante à Bangkok. Certes, leurs relations avec les Thaïs étaient bonnes, même si les Nord-Coréens avaient décliné une protection statique thaïe qui équivalait pour eux à de l'espionnage.

Bien que discret, le courant commercial entre la Corée du Nord et la Thaïlande était important. Une grosse société thaïe, Loxley, installait des réseaux téléphoniques en Corée du Nord, y achetait des engrais dont elle n'avait nul besoin, afin de permettre aux Coréens du Nord d'encaisser de l'argent « noir ». Et, lorsque la Corée pouvait

payer, elle achetait du riz aux Thaïlandais. Préférant celui, gratuit, des ONG...

Le « veilleur » nord-coréen venait de rendre compte du manège d'un inconnu étranger qui tournait autour de l'ambassade. Han Ki Hong, alerté, avait alors reconnu l'agent de la CIA qu'il avait déjà surveillé, une semaine plus tôt. Sa présence auprès de l'ambassade n'était pas innocente : cela signifiait que l'arrivée en Thaïlande de Kim Song Hun était imminente. Depuis l'incident de Guangzhou, les Nord-Coréens avaient perdu sa trace. Or, si la CIA s'intéressait à eux, ce n'était pas par hasard.

Pyongyang avait prévu l'hypothèse en lui envoyant un commando de cinq tueurs triés sur le volet. L'objectif était simple. Grâce aux complicités qu'ils possédaient dans le nord de la Thaïlande, les Nord-Coréens avaient décidé d'intercepter Kim Song Hun, de le kidnapper et de le réexpédier en Corée du Nord comme diplomate « malade ». Ils avaient déjà pratiqué cette méthode dans différents endroits du monde et cela marchait très bien. D'autant que les Thaïs n'avaient pas envie d'un conflit ouvert avec eux.

C'est Han Ki Hong qui avait pris la tête de l'opération. Revenu dans son bureau, il expédia un bref message à Pyongyang, relatant ce qui venait de se passer et demandant des instructions au général Kim Shol Su.

La réponse arriva une demi-heure plus tard :

« Éliminez toute opposition préalablement à l'action. »

Les instructions étaient donc claires. Il gagna la pièce où se reposaient Hyuk Ann, Chaho, Kim, Jin et Soju, les cinq hommes arrivés de Pyongyang l'avant-veille. En slip, sur des matelas étendus par terre dans une grande pièce, ils luttèrent tant bien que mal contre la chaleur : la climatisation ne fonctionnait que dans certains bureaux, par économie. Han Ki Hong avisa celui qui avait observé le manège de l'inconnu, Hyuk Ann.

— Tu pourras reconnaître l'homme qui était là, tout à l'heure ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Bien. Tu dois l'éliminer. Je vais t'emmener avec les camarades Soju et Chaho où il demeure. Tu frapperas dès que ce sera possible.

Deux voitures se trouvaient dans le garage de l'ambassade : une Toyota munie d'une plaque bleue diplomatique et un faux taxi, bleu vif, muni d'une plaque thaïe qui servait pour les opérations clandestines. C'est celui-là qu'ils prirent.

Malko avait profité d'un break après son expédition à l'ambassade nord-coréenne pour profiter un peu de la piscine du Shangri-La. La première personne qu'il aperçut fut la petite Thaïe qui l'avait dragué dans l'ascenseur avec sa rose tatouée sur la cuisse. Dès qu'il fut dans le

jacuzzi, elle l'y rejoignit, provocante à souhait.

— Où étiez-vous passé, demanda-t-elle, je ne vous ai pas vu ces jours-ci ?

— Je voyageais, dit Malko. Elle soupira.

— Moi, je m'ennuie ! J'habite l'hôtel parce que mon copain est en Australie pour quinze jours. Il m'a laissé sa chambre. À propos vous êtes de quel signe ?

— Le signe du Serpent. Elle battit des mains.

— Oh, moi je suis Rat ! Cela va très bien ensemble. J'espère qu'on se reverra. Je m'appelle Koang.

Il sortit du jacuzzi et il gagna la piscine pour se rafraîchir un peu. L'eau du jacuzzi était brûlante. La petite Thaïe avait regagné sa chaise-longue et il remarqua, allongé à côté d'elle sur le ventre, un homme qui semblait être un bloc de muscles avec un énorme tatouage dans le dos.

Il retourna profiter du soleil qui descendait très vite, de l'autre côté de la Chao Praya. Malgré son aventure brûlante avec Ling Sima, il n'avait pas oublié Alexandra. Ils s'étaient reparlé. Elle regrettait d'être partie, mais n'avait pas envie de revenir.

Too bad.

Évidemment, sa présence aurait posé des problèmes. Malko baissa les yeux sur sa Breitling : cinq heures et demie, il avait le temps de se préparer.

Koang devait le guetter car il la retrouva encore en face des ascenseurs, notant sa chute de reins délicatement ciselée. Elle appelait la sodomie comme d'autres appellent le baiser. Elle lui jeta une œillade incendiaire.

— Monsieur le Serpent, vous avez le temps de prendre le thé ?

Malko ne put que sourire.

— Non. Mais si vous ne voulez pas rester seule, vous aviez un célibataire à côté de vous, tout à l'heure à la piscine. Un homme tatoué. La Thaïlandaise eut une moue dégoûtée.

— Lui, c'est un ours. Je crois que c'est un Coréen. Ils s'ennuient à Séoul et viennent s'amuser ici, mais ce sont des brutes qui boivent comme des trous.

Les Coréens du Sud étaient habillés pour l'hiver... Par contre, la réflexion de Koang avait interpellé Malko. Il n'y a guère de différences entre un Coréen du sud et un du nord...

— Il vous a donné son nom ? demanda-t-il. Koang secoua la tête.

— Non. Il ne parle pas. Il doit être pédé.

La cabine s'était arrêtée au quatorzième étage et la Thaïe maintenait la porte ouverte, comme pour tenter Malko. Celui-ci lui sourit.

— Koang ! Je ne suis pas intéressant ! Je suis pauvre.

— J'aime les pauvres, dit-elle aussitôt, contre toute vraisemblance, parce que mon ami est riche, mais je m'ennuie...

Imalai Yodang, l'Étendard Rouge de la Sun Yee On, avait dû avaler tous les ailerons de requin de Heng. Il dégoulinait de bonheur et avait vidé presque la moitié d'une bouteille de cognac. Ling Sima, hiératique, maquillée comme une Impératrice de Chine, moulée dans une robe pourpre en soie épaisse, dont la fente découvrait des bas noirs, était absolument magnifique. Hélas, le cœur en rubis se voyait à peine sur sa robe.

Bien entendu, le colonel Imalai Yodang s'était engagé à exercer une surveillance permanente autour de l'ambassade de Corée du Nord, dès le lendemain matin. Ses hommes tiendraient Ling Sima informée directement, à cause des problèmes de langue. Ils ne parlaient que chinois ou thaï.

C'était gratuit, offert par la Sun Yee On. Malko se dit qu'il avait bien dû empocher un million de dollars sur les cinq. Ce qu'expliquait son euphorie. Comme d'habitude, le restaurant avait été vidé de ses clients habituels et seul le petit salon du troisième était occupé...

Le chef de la Sun Yee On lança une longue phrase en chinois.

— Il vous invite à vider une bouteille de Champagne au Pegasus, traduisit Ling Sima. Vous ne pouvez pas refuser. Il perdrait la face.

Malko avait plutôt envie de se retrouver seul avec elle, mais il fallait se plier aux convenances. Il repensa au voisin de la petite Thaïe à la piscine du Shangri-La et demanda :

— Notre ami pourrait-il me prêter un pistolet, pour la durée de mon séjour à Bangkok ?

Ling Sima traduisit, et, bizarrement, le visage du gros Thaï se durcit et sa réplique fut sèche.

— Il est vexé, traduisit Ling Sima. Vous êtes sous sa protection et cela vaut toutes les armes du monde.

Malko abandonna sa demande mais il n'était pas tranquille. Il n'avait pas revu le supposé Nord-Coréen de la piscine, mais, comme il ne connaissait pas son visage, impossible de savoir s'il ne traînait pas dans le hall du Shangri-La ;

Escortés par les courbettes du personnel, ils s'engagèrent dans l'escalier. Malko avait mangé des ailerons de requin pour le restant de ses jours... Il pria pour que le passage au Pegasus ne soit pas trop long.

Han Ki Hong ruminait une fureur froide. Depuis son départ du Shangri-La, il suivait sa « cible ». Hyuk Ann, le tueur assis à côté de lui, l'avait parfaitement repérée lors de son passage à la piscine et n'attendait que de frapper. Son camarade Chaho également. Aucun des deux n'avait d'armes à feu, mais des armes blanches redoutables dont ils savaient parfaitement se servir.

Seulement, depuis le départ du Shangri-La, il n'y avait eu aucune occasion de frapper. La limousine conduite par un Chinois avait ses portières verrouillées et, en arrivant devant le Heng's Shark Fins, le Nord-Coréen avait aperçu le service de protection de la Sun Yee On.

Sa cible était intouchable. On ne s'attaque pas à une Triade. La Sun Yee On serait capable de faire sauter l'ambassade sans le moindre état d'âme.

Heureusement, leur faux taxi leur donnait une grande souplesse. Tantôt ils allumaient son voyant rouge, tantôt ils l'éteignaient et personne ne les remarquait. Les taxis fourmillaient à Bangkok, tous peints de couleurs vives.

L'occasion de frapper viendrait bien avant la fin de la soirée.

Étalé sur sa profonde banquette, Imalai Yodang laissait deux ravissantes hôtesse du Pegasus s'occuper de lui. Rassasié de Taittinger, de cognac et d'ailerons de requin, il arborait des mimiques d'enfant gâté, laissant les petites mains frôler ses cuisses énormes. À plusieurs reprises, Malko eut l'impression qu'il s'était endormi.

Soudain, l'Étendard Rouge de la Sun Yee On appela la mama-san qui vint s'agenouiller à côté de lui, tête baissée. Il adressa un sourire à Malko et quelques mots à Ling Sima.

— Le colonel a envie de se faire masser, dit-elle. Il vous propose de l'accompagner. Ce sont les meilleures masseuses de Bangkok.

— Remerciez-le, répondit Malko, mais expliquez-lui que j'ai eu une dure journée. Ce sera pour la prochaine fois. Je l'inviterai avant de quitter Bangkok. À voix basse, il ajouta :

— Vous êtes sûre que sa promesse de surveillance n'est pas partie dans les brumes du cognac.

Ling Sima arbora une expression choquée.

— Impossible ! C'est le chef de la Sun Yee On. C'est son honneur qui est engagé. Tout à l'heure, je l'ai vu parler au chef de ses gardes du corps.

Une demi-douzaine d'hôtesse étaient en train de soulever le gros homme du canapé, comme on arrache un diamant à sa gangue de boue. Elles l'escortèrent, en le portant presque, dans l'escalier menant

au premier. Malko se dit qu'elles allaient avoir du mal à extirper une parcelle d'érotisme du chef de la Sun Yee On. À peine dans la voiture, Ling Sima dit à Malko :

— J'aimerais bien retourner à l'endroit où nous étions l'autre jour, le Sirocco. C'était magnifique.

Dans la pénombre, sa main serrait la sienne. Ils commençaient à flirter, et quand ils s'arrêtèrent en bas de Silom road, Malko avait la main enfoncée entre les cuisses de la jeune femme. Elle eut un peu de mal à retrouver sa dignité et ils s'engagèrent dans le hall majestueux. Le lounge aux profonds canapés était presque vide et ils s'installèrent dans le coin le plus éloigné du bar.

Une brise tiède entraînait par les baies ouvertes, c'était divin. Malko se détendait enfin quand son regard tomba sur un homme qui venait d'apparaître à l'entrée du lounge.

Petit, extrêmement large d'épaule, les cheveux rasés, un visage carré. Ce qui le frappa, c'est qu'il portait des baskets. Les clients du Sirocco ne portaient pas de baskets. L'inconnu posa son regard sur lui et se mit à avancer dans sa direction. Son bras eut une espèce de tressautement comme une secousse nerveuse et une arme à glacer le sang apparut dans sa main droite. Une sorte de coup de poing américain, aux anneaux passés dans quatre doigts, prolongé par trois poignards de vingt centimètres de longueur, recourbés, un de leurs tranchants dentelé comme une scie.

Même dans la pénombre, leur acier brillait d'une façon terrifiante. Avec cela, on éventrait n'importe qui d'un simple coup de poignet.

Malko se redressa, noué, avec deux certitudes : le voisin de la petite Thaïe n'était pas un Coréen du Sud et il était là pour le tuer.

CHAPITRE XV

Ling Sima se dressa d'un bond, comme poussée par un ressort. En la voyant se ramasser, prête à bondir sur l'homme aux poignards, Malko comprit instantanément qu'elle avait été entraînée par le *Guoambu* aux arts martiaux. Il s'arracha en même temps du profond canapé, à la recherche d'une arme, maudissant la susceptibilité de l'Étendard Rouge de la Sun Yee On. Avec un pistolet, neutraliser l'agresseur n'eut posé aucun problème.

Ce dernier avançait vers lui, la tête dans les épaules, le buste fléchi en avant.

Les autres occupants du lounge, plongés dans leurs flirts, ne le regardaient même pas. C'est un serveur qui vit le triple poignard et poussa une exclamation stupéfaite. Un jeune Thaï aux hanches étroites de fille qui n'hésita pourtant pas à prendre l'intrus par le bras pour l'empêcher d'avancer.

La riposte fut immédiate. Pivotant sur lui-même, le tueur porta un coup violent au jeune homme, en plein dans l'estomac. Horrifié, Malko vit les trois lames, dentelées et recourbées, s'enfoncer dans le ventre du jeune Thaï comme dans du beurre. Celui-ci poussa un cri étranglé, cloué sur place. Une seconde plus tard, son agresseur donna une violente poussée vers le haut, avec un « han » de bûcheron, lui ouvrant le sternum.

Du sang jaillit à flots et le serveur recula, les deux mains crispées sur sa blessure, puis s'effondra en face du bar. Le tueur se dirigeait déjà à nouveau vers le coin où se trouvaient Ling Sima et Malko.

Celui-ci s'interposa entre la Chinoise et le Nord-Coréen, décidé à ne pas se laisser assassiner sans résistance. Balayant les lieux du regard à la recherche d'une arme, il aperçut une bouteille de cognac posée sur la table basse voisine. Il la prit par le goulot et la projeta de toutes ses forces sur le tueur qui fonçait sur lui.

Elle le frappa en plein front et le Coréen recula sous le choc, tandis que le sang jaillissait de son front. Un homme normal eût été assommé net. Lui se contenta d'essuyer le sang qui coulait dans ses yeux et recommença à avancer sur Malko.

Celui-ci cherchait des yeux une autre arme quand Ling Sima passa brutalement devant lui, fonçant sur le tueur. La Chinoise semblait avoir rapetissé, les genoux fléchis, ramassée sur elle-même, les poings

en avant. En une fraction de seconde, elle sembla « se dérouler », sa jambe droite se détendit et son pied frappa le Coréen en plein visage. Tournoyant autour de lui, elle se préparait à lui décocher un nouveau coup quand elle trébucha sur une barre de cuivre scellée au bar et tomba.

Malko la vit morte : le tueur, d'un seul revers, pouvait l'égorger. Mais, il ne s'en occupa pas, marchant sur Malko. Celui-ci prit la table basse devant lui et la projeta dans les jambes du Nord-Coréen. Gagnant quelques secondes. Bien que l'issue du combat ne fit aucun doute.

À court d'arme, il monta sur le divan, puis sur la rambarde courant le long des baies. De cette façon, il dominait le tueur. Ling Sima s'était relevée et fonçait à nouveau sur ce dernier. Malko s'attendait à ce qu'il lui fasse subir le même sort que le serveur, mais il se contenta de lui donner un violent coup de coude qui la plia en deux. Malko comprit instantanément qu'il avait reçu l'ordre de ne pas s'attaquer à la Chinoise. Les Nord-Coréens ne pouvaient pas se permettre de se fâcher avec le *Guoambu*.

Il dut reculer encore, accroché au montant d'une des grandes baies ouvertes. Monté sur les coussins, le tueur, d'un moulinet rapide, venait d'essayer de l'éventrer. Il regarda derrière lui : cent cinquante mètres de vide... Acculé, il avait le choix entre les poignards et un saut mortel.

Au moment où le tueur se ramassait pour bondir à nouveau, il aperçut deux Chinois qui déboulaient dans le lounge. Ils s'arrêtèrent quelques fractions de seconde, et foncèrent.

L'un bondit sur le dos du Coréen qui s'apprêtait à embrocher Malko. Collé à son dos, un bras passé autour de son cou, il pesa sur sa nuque pour lui briser les vertèbres cervicales. Seulement, son adversaire était trop musclé et il n'y parvint pas. Il se mit à tourner et parvint, en le cognant contre un des piliers du lounge, à se débarrasser du Chinois, qui tomba sur le dos.

Comme il se relevait, les trois poignards balayèrent l'air, entamant profondément sa gorge. Il recula, essayant des deux mains d'arrêter le sang qui jaillissait à l'horizontale de ses carotides.

Le Coréen se retourna, cherchant Malko des yeux et ne vit pas le second Chinois. Celui-ci plongea en avant comme un escrimeur, enfonçant un poignard effilé dans le ventre du Nord-Coréen jusqu'au manche. Celui-ci essaya d'atteindre son adversaire en balayant l'air devant lui de son triple poignard, mais le Chinois avait prudemment reculé, laissant son arme plantée dans le ventre de son adversaire.

Celui-ci baissa les yeux sur le manche qui dépassait de son ventre, esquissa un geste comme pour l'arracher, et tituba dans un silence de mort. Puis, son bras droit se détendit et ses doigts laissèrent échapper

le coup de poing américain soudé aux trois poignards.

Le Coréen restait immobile comme un éléphant blessé, la main gauche appuyée sur son ventre. À cause de sa chemise noire, on ne pouvait pas voir son sang couler.

Tout à coup, le visage crispé par la douleur, il monta sur les coussins, puis sur la rambarde, et plongea dans le vide, la tête la première.

Des policiers thaïs avaient bouclé le périmètre, vidé le lounge et fouillé tout le monde. Le Chinois qui avait poignardé l'agresseur avait disparu, et personne ne semblait le rechercher. Ling Sima, encore très pâle, parlait à toute vitesse dans son portable. On avait jeté des draps sur les deux corps étendus, mais dans le restaurant en plein air, les gens continuaient à dîner.

— Notre ami arrive. Il était encore au Pegasus. Il est aussi colonel de la police.

Malko était choqué par cette agression sauvage. Pourquoi les Nord-Coréens s'étaient-ils attaqués à lui ? Ils savaient bien qu'il n'était qu'un pion, certes important, dans l'organisation de la CIA et que, mort, il serait aussitôt remplacé. L'attitude du tueur vis-à-vis de Ling Sima montrait que les Nord-Coréens étaient parfaitement renseignés.

Malko appela Gordon Backfield pour le mettre au courant et dut le dissuader de venir.

Un barman apporta à Ling Sima un verre de cognac qu'elle but d'un coup.

Après avoir discuté avec les policiers, elle vint vers lui.

— Le tueur ne portait aucun papier. Après sa chute, des gens ont vu un taxi démarrer dans Silom road sans pouvoir relever le numéro. Il n'était pas seul.

— Pourquoi avoir voulu me tuer ? Elle secoua la tête.

— Je l'ignore. Les Nord-Coréens sont féroces et pas toujours rationnels. Ils doivent penser que vous êtes l'élément moteur de cette affaire.

Imalai Yodang fit son entrée, escorté d'une demi-douzaine de policiers en uniforme et vint immédiatement saluer Ling Sima et Malko. Pour lui, on découvrit le visage du Chinois mort et il se recueillit quelques instants dans un silence pesant avant de prendre à part Ling Sima pour une brève conversation. La Chinoise revint vers Malko.

— C'était un de ses hommes. Je vous l'avais dit, il a mis immédiatement un dispositif de protection en place.

— Pourquoi ne sont-ils pas intervenus immédiatement.

— Il pense qu'ils étaient en bas dans le hall. Ils ont perdu le tueur en ne prenant pas le même ascenseur que lui. Dès l'aube, l'ambassade de Corée du Nord sera sous surveillance.

— Il aurait mieux fait de me prêter un pistolet, soupira Malko. Cela aurait sauvé deux vies humaines.

— Venez, fit Ling Sima, sans répondre à sa question. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Sa voiture avec le chauffeur sourd-muet au volant était toujours dans Silom road. Dès qu'ils furent installés, Malko prit la main de la Chinoise dans la sienne : elle tremblait légèrement.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit-il. Cet homme aurait pu vous égorger ou vous éventrer. Dites à votre chauffeur de ne pas aller chez vous.

— Où voulez-vous aller ?

— Au Shangri-La. Pour nous détendre.

Elle tapa sur l'épaule du chauffeur et agita rapidement ses deux mains, utilisant le langage des sourds-muets. Aussitôt, il tourna à gauche dans Charoen Krung.

Ling Sima semblait épuisée. Lorsqu'ils atteignirent le Shangri-La, elle reprit du poil de la bête et passa la tête haute devant le garde de sécurité.

— Je ne suis jamais venue ici, remarqua-t-elle.

À peine dans la suite, Malko ouvrit la porte-fenêtre donnant sur la terrasse et prit Ling Sima par la main. Elle s'appuya sur la rambarde, respirant avidement l'air tiède. À quelques centaines de mètres de là, la tour du Sirocco brillait de toutes ses lumières. Ils restèrent un long moment sans parler. Perdus chacun dans leurs pensées. Puis, Malko s'approcha de la jeune femme qui noua aussitôt ses bras sur sa nuque.

— Avant cet horrible incident, dit-elle à mi-voix, j'avais très envie de faire l'amour. Maintenant, je ne sais plus. Je n'aime pas voir la Mort. Cela me glace.

— C'est fini, assura Malko.

Il l'embrassa avec douceur. D'abord, elle lui rendit à peine son baiser, puis sa langue et son corps s'animèrent progressivement. Lui maîtrisait mal une érection d'enfer. Chaque fois qu'il tutoyait le danger, il avait la même réaction : une féroce pulsion sexuelle. Il se dit qu'indirectement, Koang, la petite Thaïe lui avait sauvé la vie. Sans sa remarque, il n'aurait pas alerté le chef de la Sun Yee On et serait mort éventré ou égorgé.

Les doigts de Ling Sima se refermant autour de son membre lui apprirent que son inhibition s'était dissipée. Il l'entraîna jusqu'à la chambre où, dépouillée de sa robe et de son slip, elle s'allongea sur le lit, les jambes ouvertes. Ils firent l'amour lentement puis Malko la retourna, La croupe cambrée, Ling Sima attendit ce qu'elle aimait. En

le sentant s'enfoncer dans ses reins, elle poussa une sorte de long soupir ravi, comme si cela effaçait l'horreur de la soirée.

Malko la viola ensuite méticuleusement, son plaisir accru par ses fesses cambrées venant à sa rencontre, ses mains refermées autour des poignets de la jeune femme. Lorsqu'il se fut vidé en elle il resta, fiché très loin dans ses reins et bientôt ils s'endormirent ensemble. La tension nerveuse avait été trop violente.

Le pasteur Jeff Hogland venait de finir son office dans son petit temple protestant de Nong Khai, au sud de la route 212, lorsqu'une jeune fille en sarong bleu, avec des nu-pieds, pénétra dans son jardin en friche. Elle le salua respectueusement, les mains jointes à plat devant son visage.

— *Sawadee Ha !*

— *Sawadee kha !* répondit le pasteur en ôtant ses lunettes à monture d'écaillé.

Anh était une catéchumène laotienne, vivant de l'autre côté du fleuve, qui aidait souvent à convoyer des réfugiés entrant clandestinement en Thaïlande. Elle s'assit sur ses talons et dit en souriant :

— J'ai soif : je suis venue à pied par le pont.

À quatre kilomètres au nord, le « pont de l'Amitié », un hideux ouvrage d'art en béton et ferraille, franchissait le Mékong, reliant la route d'Udon Thani à Vientiane de l'autre côté du fleuve. Les frontaliers passaient facilement dans les deux sens et en franchissant le pont à pied, économisaient quelques *kips*^{64}.

Aussitôt, Jeff Hogland alla lui préparer un *namanao*^{65} qu'elle but avidement. Ils furent rejoint par le pauvre réfugié nord-coréen qui s'occupait de la cuisine du pasteur et allait faire le marché, le long du fleuve.

— Tu connais Taeho ? demanda le pasteur.

— Oui, bien sûr, fit Anh en souriant.

Elle avait bu son *namanao* et se sentait mieux. Elle annonça à voix basse :

— Quelqu'un va arriver demain. Je le retrouve au wat^{66}. Thai Nai. Il vient de Luang-Prabang. Il faudra peut-être l'héberger pour la nuit. Il paraît qu'il est très important.

— Comment va-t-il passer ?

— En sampan. Tout est organisé. Le sampanier partira de la berge en face du temple, dès que la nuit sera tombée. Il se laissera descendre jusqu'au restaurant Song Fung Kong. Je serai avec lui. Nous aborderons et, si besoin est, je le conduirai chez toi.

— Pas de problème, assura le pasteur Hogland.

La frontière thaïe était une vraie passoire. Certes, il y avait des gardes-frontières censés la garder, mais leurs patrouilles sur le fleuve

étaient peu nombreuses, faute de carburant, et ils n'attrapaient pas grand monde. Une fois sur la rive thaïe, les réfugiés nord-coréens allaient se présenter au poste de police de Nong-Kai, sur Meechai road, où on les arrêtait comme immigrés clandestins. Ensuite, ils payaient une amende de six mille bhats⁽⁶⁷⁾ pour être entrés illégalement dans le pays ou faisaient un mois de prison.

L'ambassade de Corée du Sud les recueillait ensuite, les débriefait afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de faux défecteurs parmi eux et les acheminait sur Séoul. Le pasteur Hogland était fier de participer à cette « *tambon*⁽⁶⁸⁾ » comme disaient les Thaïlandais. Ceux qui arrivaient jusque-là avaient traversé toute la Chine et beaucoup souffert.

Il s'éventa avec son chapeau de paille : la saison chaude avait de l'avance.

— Je serai là demain soir, promit-il. Je vais préparer un lit et de la nourriture. Que Dieu protège votre traversée.

Taeho Kim avait disparu dans le presbytère ; il reparut un panier à la main et lança :

— Je vais au marché aux poissons.

Il avait appris le thaï, discutait à merveille et les commerçants du marché Taa Sadej installés le long du Mékong l'adoraient.

Han Ki Hong avait dû aller jusqu'à l'avenue Patthanakan pour trouver une cabine téléphonique afin de rappeler Taeho Kim qui avait laissé un message neutre sur le répondeur de l'ambassade. Il avait besoin d'une bonne nouvelle. L'ordre donné par Pyongyang d'éliminer l'agent de la CIA avait débouché sur une catastrophe. La perte de Hyuk Ann, un agent venu en renfort de Pyongyang et un affrontement avec des Chinois. En plus, depuis l'aube, Han Ki Hong s'était aperçu que l'ambassade était surveillée. Un homme qu'ils n'avaient jamais vu s'était installé dans le petit marché le long du khlong et un marchand ambulant de fruits stationnait dans le Soi.

Ce qui risquait de poser un problème : il ne s'agissait pas d'Américains, mais de Chinois.

Pour qui travaillaient-ils ?

Il arriva dans l'avenue, trouva la cabine et rappela.

Son correspondant décrocha aussitôt d'une cabine publique du marché. La conversation fut brève. Un « convoi » amenant un évadé de Corée du Nord arrivait le lendemain soir en Thaïlande. C'était presque certainement l'homme qu'ils attendaient, car, d'habitude, c'étaient des femmes. Taeho Kim lui donna assez de précisions pour une interception.

Le Nord-Coréen regagna l'ambassade, nerveux. C'était sa dernière chance. S'il ne parvenait pas à s'emparer de Kim Song Hun à Nang Khai, c'était fichu. Lui savait ce qui l'attendait : on allait le rappeler en Corée du Nord pour une « consultation » et après un procès rapide, il serait condamné à quelques années de camp de travail dont il ne ressortirait pas vivant... Il était donc condamné au succès.

Ling Sima était dans la douche quand son portable sonna. Elle avait dormi là et ils avaient refait l'amour en se réveillant. Le *Bangkok Post* mentionnait le massacre du Sirocco, l'attribuant à une guerre des Triades. Si le Nord-Coréen n'avait pu être identifié, faute de papiers, l'homme qu'il avait tué portait le tatouage de la Sun Yee On. On attribuait donc son meurtre à la 14 K, pour une obscure histoire de racket.

Malko amena dans la salle de bains le portable en train de sonner.

Lorsque Ling Sima en sortit, enveloppée dans un peignoir, elle rayonnait.

— Ça y est ! annonça-t-elle. Notre ami a été prévenu ce matin que Kim Song Hun arrive demain soir en Thaïlande.

— Où ?

— À Nang Khai, en face de Vientiane.

— Comment allons-nous le récupérer ?

— Il me fait porter les détails par un messager. Tu es content ?

Depuis cette nuit, ils se tutoyaient.

— Évidemment ! dit Malko, mais je ne serai tranquille que lorsqu'il sera dans l'ambassade américaine. Je me méfie des Nord-Coréens.

— L'ambassade est surveillée depuis ce matin. Désormais, la Sun Yee On a un compte à régler avec eux... Deux hommes, avec des portables, rendent compte toutes les heures. Personne ne peut entrer ou sortir de l'ambassade, sans qu'ils s'en rendent compte.

Malko attendit qu'elle se rhabille et demanda :

— Tu veux venir avec moi à Nang Khai ?

— Je ne peux pas, expliqua la Chinoise, n'oublie pas que je dépends de ma hiérarchie. Déjà, j'ai pris des risques. Mais tout va bien se passer.

Elle tint à descendre jusqu'au niveau un, afin de ressortir comme si elle arrivait de la piscine.

— Fais attention à Nang Khai, dit-elle. Je penserai à toi.

CHAPITRE XVI

Kim Song Hun était arrivé le soir tombé dans une petite maison de bois de Sisavat road, dans le quartier des ambassades de Vientiane, assez loin du fleuve. Ils avaient roulé toute la journée pour arriver de Luang Prabang. Cette maison louée sous un faux nom était utilisée par diverses ONG qui aidaient les réfugiés à déjouer les contrôles. Dans une pièce, au rez-de-chaussée, il y avait une douzaine de *Hmongs*⁽⁶⁹⁾ terrifiés qui étaient là depuis huit jours. Avant de les envoyer de l'autre côté, il fallait leur assurer une aide. Les *Hmongs*, tribu laotienne, avaient été du côté des Américains pendant la guerre du Vietnam, contre le Pathet Lao, communiste, qui avait ensuite pris le pouvoir. Depuis, ils étaient persécutés au Laos et tentaient de fuir en Thaïlande, mais les Thaïs les enfermaient dans des camps de regroupement. En plus, les Américains qu'ils avaient tellement aidés, avaient mis les *Hmongs* sur la liste des organisations terroristes, pour d'obscures raisons administratives ! Ce qui interdisait au Congrès de voter des crédits pour eux...

Ce quartier excentré de Vientiane était particulièrement calme. Kim Song Hun s'était endormi immédiatement en arrivant. C'est une femme qui le réveilla, dès l'aube. Elle s'accroupit à côté de lui et lui dit en mauvais coréen :

— Vous allez rester ici toute la journée. Il ne faut sur tout pas sortir, à cause de la police laotienne. Demain, à la nuit tombée, on viendra vous chercher pour vous emmener un peu plus au nord. Tout est préparé. Un sampan vous transportera de l'autre côté.

« On vous y attend. Des étrangers. Ce sont eux qui vous emmèneront à Bangkok.

Le Nord-Coréen avait l'impression d'avoir quitté Pyongyang depuis un siècle. Il avait perdu plusieurs kilos et la lourde chaleur tropicale l'indisposait. Il avait tout le temps sommeil...

— On va vous apporter à manger, continua la femme. Ne bougez pas de cette chambre.

Par mesure de sécurité, les réfugiés étaient isolés les uns des autres dans ce caravansérail. Resté seul, Kim Song Hun se déshabilla, prit une douche et s'allongea, regardant le plafond. Depuis son départ, il n'arrêtait pas de penser à sa fille Eun-Sok persécutée à cause de sa

Dao Tai, l'envoyé de la Sun Yee On, s'était installé sur le petit marché encore désert au bord du khlong coupant le Soi Mu Ban Suan à sept heures du matin, devant quelques douzaines d'œufs qu'il offrait à trois baths la douzaine.

De son poste d'observation, il surveillait la grosse maison bâtie sur l'autre rive du khlong et l'arrière de l'ambassade de Corée du Nord. L'autre homme de garde, Wu Sao, couvrait l'entrée principale, traînant dans le Soi avec son éventaire de fruits et légumes.

Dao Tai aperçut un homme venant de l'autre extrémité du khlong, où il y avait d'autres maisons.

L'inconnu, arrivé devant lui, s'arrêta, regarda ses œufs et en prit même un dans sa main.

— C'est trois baths les douze, annonça Dao Tai. L'homme ne répondit pas, se pencha et remit l'œuf en place. Mais, continuant son geste, il saisit Dao Tai à la gorge. Ses pouces appuyèrent sur ses carotides et, en quelques secondes, celui-ci perdit connaissance, sans même s'en rendre compte.

Aussitôt, l'homme fit le tour et passa derrière l'étal. Il prit Dao Tai par les aisselles, comme pour le redresser, puis, passant le bras gauche autour de son cou, de la droite, il lui donna un coup violent sur la nuque, lui brisant net les vertèbres cervicales.

Un coup de *Taek Won Do* « noir ».

Il cacha aussitôt le corps sous une bâche et sortit un portable dans lequel il ne dit qu'un seul mot. Quelques minutes plus tard, un sampan « long-tail » apparut à l'extrémité du khlong, avançant presque silencieusement, à petite vitesse. Tandis qu'il approchait, Chaho, le Nord-Coréen, chargea sur son épaule le corps de l'homme qu'il venait de tuer et remonta sur la berge. Quand le sampan arriva à sa hauteur, il le jeta à l'intérieur et grimpa dedans à son tour. Celui qui tenait le gouvernail fit effectuer un demi-tour sur place à l'esquif pour l'amarrer au ponton de la vieille maison de bois.

Trois hommes, avec des sacs, apparurent sur le toit de l'ambassade, enjambèrent les barbelés, passèrent sur le toit de la vieille maison thaïe, puis gagnèrent le sampan qui s'éloigna silencieusement dans le khlong avec les cinq hommes. Han Ki Hong attendit d'être passé sous le pont suivant pour lancer :

— Jetez-le ici.

Deux de ses hommes prirent le cadavre de Dao Tai et le firent glisser dans l'eau trouble du khlong. Deux kilomètres plus loin, ils s'arrêtèrent à un petit embarcadère où ils avaient garé leur faux taxi et

une vieille Toyota Accord. Ils s'y tassèrent et filèrent vers le *Don Muang expressway*. Ils avaient près de dix heures de route pour atteindre Nong Khai, au bord du Mékong. Han Ki Hong se détendit pour la première fois depuis l'aube. La première partie de son plan était réalisée, cette fois, sans bavure. Personne ne les suivait.

— Donc, conclut Gordon Backfield, Kim Song Hun arrive demain au Laos.

— Absolument, confirma Malko, Ling Sima me communique les détails plus tard aujourd'hui.

— Je vais envoyer par la route mes « field officers » décida le chef de station, dès aujourd'hui. De façon à avoir des véhicules et des armes là-bas. Nous prendrons un vol demain pour Udon Thani et rejoindrons Nong Khai par la route. Il y a à peine soixante kilomètres.

— Cela me paraît parfait, approuva Malko.

Ce dernier était parti du Shangri-La en même temps que Ling Sima, afin de mettre Gordon Backfield au courant de la bonne nouvelle. Ils touchaient enfin au but. Pourtant, l'Américain semblait soucieux et les poches sous ses yeux accentuaient la tension de ses traits.

— Ce qui s'est passé hier soir est très grave, dit-il. Cela montre que les Nord-Coréens ne reculent devant rien.

— Vous en doutiez ?

— Non, mais... Je vous ai préparé une arme pour les quelques heures qu'il vous reste à passer à Bangkok. On ne sait jamais, ils peuvent recommencer.

Il lui tendit un Sig Sauer 9 mm et une de ses cartes de visite portant le numéro de Tawatchai Rungruang, le patron de la *National Intelligence Agency*.

En cas de malheur.

— Faites-moi savoir à quelle heure nous partons demain, demanda Malko, avant de prendre congé.

Rentré au Shangri-La, il prit le Sig avec lui pour descendre à la piscine, après avoir fait un détour par la bijouterie où il acheta un modeste bracelet.

Koang, la petite Thaïe qui attendait son copain parti en Australie, était déjà allongée au bord de la piscine, offrant au soleil sa croupe de rêve. Lorsque Malko lui donna le bracelet, elle fut stupéfaite et extasiée.

— Involontairement, expliqua Malko, vous m'avez rendu un très grand service.

Afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, il alla s'installer plus loin. Il faut

dire qu'entre l'incident du Sirocco et sa nuit avec Ling Sima, il avait dépensé beaucoup d'adrénaline...

Il plongeait dans le jacuzzi brûlant, se disant que, dans quelques heures, il aurait récupéré le défecteur de Pyongyang et pourrait repartir vers l'Autriche. Son portable se mit à sonner mais il attendit d'être sorti du jacuzzi pour écouter sa messagerie. C'était Ling Sima, la voix extrêmement tendue qui lui avait laissé un message très bref.

— Rappelle-moi.

De nouveau le pouls en folie, il la rappela aussitôt.

— Un des hommes mis en planque depuis ce matin devant l'ambassade nord-coréenne a disparu, annonça la Chinoise. L'autre, qui se trouvait dans le Soi, n'a rien vu. Les Nord-Coréens l'ont sûrement éliminé.

Malko sentit une chape de glace lui tomber sur les épaules. Ce n'était pas une coïncidence. Juste au moment où il apprenait l'arrivée imminente de Kim Song Hun, ses adversaires attaquaient. L'élimination de ce guetteur ne pouvait avoir qu'une signification : les Nord-Coréens, par un moyen qu'il ignorait, avaient, eux aussi, appris l'arrivée imminente de Kim Song Hun. Et se préparaient à l'accueillir. Grâce aux Services thaïs, on savait qu'ils avaient fait venir cinq tueurs de Pyongyang. Un s'était suicidé au Sirocco, la veille au soir, mais il en restait quatre, plus ceux qui se trouvaient déjà à Bangkok. Le tout était de savoir où ils étaient partis.

— Que dit notre ami ? demanda Malko.

— Il pense que les Nord-Coréens l'ont tué et il est très en colère. Il veut se venger. De toute façon, il a déjà fait remplacer le guetteur disparu.

Cela risquait de ne plus servir à grand-chose.

— As-tu les détails qui te manquaient pour l'opération de demain soir ?

— Oui. C'était aussi pour cela que je t'appelais. Mon chauffeur t'apporte un mot avec tous les détails. Tiens-moi au courant.

La communication coupée, il remit sa chemise. Fini la piscine : il fallait d'urgence mettre Gordon Backfield au courant de ce dernier avatar.

Avant de quitter le Shangri-La, Malko avait récupéré le message de Ling Sima. Kim Song Hun serait débarqué le lendemain soir vers neuf heures d'un sampan qui traverserait le Mékong et le déposerait juste en face d'un restaurant établi sur la rive thaïe du fleuve, le *Song Fun Kong*. S'ils se rataient, le défecteur devait se rendre chez un pasteur protestant établi à Nang Khai, Jeff Hogland.

Tout était donc bordé.

En théorie.

Gordon Backfield fut catastrophé d'apprendre la disparition du guetteur de la Sun Yee On.

— Les Nord-Coréens ont dû apprendre l'arrivée de Kim Song Hun, conclut-il lui aussi.

— Quand devons-nous partir là-bas ? demanda Malko.

— Mes gens partent tout à l'heure. Pour nous, j'avais prévu un avion vers midi pour Udon Thani.

— Il n'y a rien plus tôt ?

— Si. À six heures du matin. Mais il faut se lever à quatre heures...

— Prenons-le ! conseilla Malko. C'est imprudent de rester à Bangkok à se tourner les pouces alors que les Nord-Coréens sont déjà vraisemblablement sur le sentier de la guerre. Vous avez prévu de la « quinquillerie » ?

En avion, pas question d'emporter le Sig.

— Tout ce qu'il faut, affirma Gordon Backfield. C'est dans la voiture qui part tout à l'heure.

Han Ki Hong et ses hommes étaient arrivés à Nong Khai vers six heures du soir et tous s'étaient installés au Mu Mee, un Guest-House tenu par un couple de Britanniques homosexuels au bord du Mékong. Ils s'étaient fait passer pour des Coréens du Sud.

Un peu à l'écart du centre de Nong Khai, c'était une planque parfaite, où ils se noyaient au milieu d'autres étrangers. Laisant ses camarades installés à la véranda, le Nord-Coréen partit à pied en direction du Wat Hal Sok, un petit temple bouddhiste, à cent mètres de là. Quelqu'un l'attendait dans l'ombre du temple. Un jeune Coréen au visage ingrat, Taeho Kim, la taupe placée chez le pasteur Jeff Hogland.

Ils bavardèrent longuement. Grâce au pasteur, Taeho Kim savait exactement comment allait se passer la traversée du Mékong. Il l'expliqua à Han Ki Hong.

— Tu sais où il peut trouver un sampan ? demanda ce dernier.

— Plus haut, dit le jeune homme, après le marché. Il y en a toujours plusieurs amarrés au pilier. Et puis, il y a le Nagarina, celui qui fait les croisières.

— C'est trop gros. Montre-moi les autres.

Ils suivirent la berge du Mékong, arrivant à un emplacement en contrebas du marché Taa Sadej. Trois sampans de pêcheurs, des « long tails » étaient amarrés là.

— C'est facile à faire marcher, assura Taeho Kim. Il y a toujours de l'essence dans les réservoirs et pas besoin de clef pour démarrer.

— Parfait ! Nous ne nous verrons plus. Je dirai à Pyongyang le

bon travail que tu fais contre les traîtres.

Ils se séparèrent. Han Ki Hong exultait. Cette fois, il avait repris l'initiative, au nez et à la barbe des Américains. Dans vingt-quatre heures, il se serait assuré de la personne du traître et il savait déjà comme le faire transférer en Corée du Nord.

Il était si content qu'il décida d'offrir à ses hommes un bon repas. Leur bungalow donnait directement sur le sentier et ils pouvaient s'esquiver facilement. Leur voiture, immatriculée en Thaïlande, passait inaperçue. Il se léchait les babines à l'idée d'interroger lui-même le défecteur. Il allait lui faire regretter d'être né.

CHAPITRE XVII

Un bateau de croisière totalement vide, battant pavillon thaïlandais, remontait le Mékong, diffusant une musique criarde de toute la puissance de ses haut-parleurs. Une sorte de bateau fantôme. Le pasteur Jeff Hogland sourit avec indulgence.

— Il fait ça tous les jours. C'est pour attirer les clients, les étrangers qui séjournent dans les Guest-Houses, le long du fleuve.

Ce spectacle ne calma pas l'anxiété de Malko arrivé le matin en avion à Udon Thani. La nuit tombait et, de l'autre côté du fleuve, à quelques centaines de mètres, des lumières commençaient à briller sur la berge laotienne.

Un pêcheur, au milieu du fleuve, avait jeté ses filets et dérivait doucement. Vers le nord, un coude du Mékong empêchait d'apercevoir le grand pont métallique reliant les deux pays. Des deux côtés, les berges sablonneuses descendaient vers le Mékong en pente douce. Sur la grande terrasse du Song Fun Kong dominant le Mékong, baignée d'une musique sirupeuse, il n'y avait que quelques clients et beaucoup de moustiques.

Le fleuve jaunâtre semblait immobile. La chaleur n'était pas tombée, mais c'était supportable. Malko luttait contre le sommeil. Ils étaient arrivés à sept heures trente à Udon Thani où les attendaient les deux voitures de la CIA. Une fois à Nang Khai, ils avaient installé leur QG au temple protestant du pasteur Hogland, le « correspondant » de la filière d'évasion. Celui-ci était heureux comme un enfant à l'idée d'accueillir un nouvel évadé. C'était une âme simple.

Étonné qu'il s'agisse d'un homme, la plupart des évadés de Corée du Nord étant des femmes. Euphorique, il sirotait une Singha en écoutant la musique.

Une partie de la journée, Malko et les agents de la CIA avaient sillonné la petite bourgade. Nang Khai s'étalait au bord du Mékong sur deux kilomètres, au sud du Pont de l'Amitié. Ils avaient commencé par là, observant la foule des frontaliers circulant dans les deux sens. Des bistrots, des bureaux de change et quelques agences de voyage étaient regroupés juste avant le pont qu'on pouvait franchir à pied. Vientiane n'était qu'à trois kilomètres.

Aucune trace des Nord-Coréens. Gordon Backfield avait interrogé l'officier thaï en charge du contrôle de l'Immigration à l'entrée du

pont et des policiers dans Nang Khai. Personne n'avait vu de Coréens. Il n'y avait que des Japonais, des Blancs et des Thaïlandais venus voir de la famille au Laos, pour la nouvelle année. Ce coin était si paisible qu'on avait de la peine à imaginer qu'il puisse s'y passer quelque chose de violent.

Malko était inquiet. Où étaient les Coréens ?

— Il arrive toujours ce soir ? demanda Gordon Backfield au pasteur Hogland.

Celui-ci ôta ses lunettes et les essuya.

— Oui, à partir de neuf heures. Vous voyez les deux néons en contrebas du restaurant ?

Il désignait deux mâts verticaux équipés de tubes néon.

— Oui.

— Ils sont allumés dès que la nuit tombe. C'est un excellent point de repère car le reste de la rive n'est pas éclairé. Je sais qu'ils vont embarquer dans un sampan, plusieurs kilomètres au nord du Pont de l'Amitié, là où il y a des bancs de sable et peu d'habitations. Ensuite, ils se laisseront dériver dans le courant jusqu'ici. Ils n'auront qu'à donner un coup de moteur pour se rapprocher de la berge...

— Il n'y a pas de patrouilles de gardes-frontières ? s'inquiéta Malko.

— Si, reconnut le pasteur, mais c'est très rare. Ils tendent des embuscades lorsqu'ils savent qu'il va y avoir un passage de *Hmongs* dont les Thaïs ne veulent pas. En plus, en ce moment, leur bateau est en réparation. Il regarda sa montre. Je vais vous quitter, je dois faire un office. Quand il sera avec vous, j'aimerais le rencontrer.

— Bien sûr, promit Gordon Backfield.

Le pasteur termina sa bière et l'Américain lança, dès qu'il se fut éloigné vers le parking en contrebas de la route :

— Dès qu'on l'a, on met le cap sur Bangkok ! J'ai préparé un passeport pour lui, donc il pourra prendre l'avion avec nous.

À trois tables de là, les quatre « junior officers » de la CIA profitaient de la vue et de la bière locale. Les coffres des deux voitures étaient bourrés d'armes et de gilets pare-balles. Une petite serveuse souriante s'approcha, demandant s'ils voulaient dîner là. Gordon Backfield en profita pour lui demander si elle n'avait pas vu d'étrangers au restaurant, depuis la veille.

— Personne ! dit-elle ; il n'y en a pas beaucoup. Nang Khai est tout petit. J'espère que vous reviendrez, ajouta-t-elle. C'est rare de rencontrer des *farangs* qui parlent notre langue.

— Je vais faire un tour, dit Malko. Monter jusqu'au pont. Nous avons le temps.

La nuit était tombée avec une brutalité toute tropicale et le Mékong n'était plus qu'un long ruban noir immobile, les pêcheurs

étant rentrés.

Han Ki Hong se glissa hors du Guest-House, suivi de ses quatre hommes. Il y avait un spectacle de danses folkloriques et personne ne prêta attention à eux. Très vite, ils gagnèrent un sentier en contrebas, presque les pieds dans l'eau et partirent silencieusement vers le pilier où étaient attachés les bateaux. Personne. Ils s'installèrent dans un des sampans et le Nord-Coréen largua les amarres, se laissant dériver dans le courant, le long des berges sombres. Lorsqu'il fut en face d'une partie boisée, sans habitations, il lança le moteur qui démarra aussitôt. À petite allure, il n'était pas trop bruyant.

Il prit la barre et traversa le Mékong en biais, pour ne pas forcer. Remontant ensuite le long de la berge lao, comme s'ils étaient laotiens. Vientiane était beaucoup plus au nord et ils ne risquaient pas de mauvaises rencontres. Si on les voyait de la berge thaïe, on les prendrait pour des pêcheurs attardés. Ils revinrent vers le milieu du fleuve pour passer sous le pont, remontèrent encore un kilomètre, puis le Nord-Coréen ralentit et vint s'échouer sur un banc de sable, le long de la berge thaïe, au milieu des bambous. Il coupa le moteur. Le silence était absolu, à part quelques oiseaux de nuit.

Silencieusement, les Nord-Coréens se préparèrent. Ils étaient munis de deux Kalachnikovs, d'un puissant projecteur, et de jumelles de vision nocturne. Leur plan était très simple : pour atteindre le point de débarquement, l'embarcation portant le défecteur devait passer devant eux. À cette heure tardive, plus personne ne naviguait sur le Mékong, sauf les contrebandiers et les passeurs. Dès qu'ils repéreraient le sampan venant du nord, ils l'intercepteraient, tueraient l'équipage et s'empareraient de Kim Song Hun. Il n'y aurait plus qu'à le ramener jusqu'à la berge, à le fourrer dans le coffre de leur voiture et à foncer sur Bangkok.

Allongés dans le sampan, ils guettaient le fleuve.

Han Ki Hong dressa soudain l'oreille. Un faible bruit de moteur troublait le silence. Il attendit un peu et le bruit augmenta. Il prit ses jumelles de vision nocturne et les braqua sur le fleuve. Il lui fallut quand même un bon moment avant de repérer un sampan qui descendait le courant, bien au milieu du fleuve.

— Les voilà, dit-il.

Il attendait que le sampan soit par leur travers pour lancer son moteur. S'il les effarouchait, ils risquaient de retourner au Laos, quitte à tenter leur chance plus tard. Le cœur battant, il suivait dans ses jumelles la silhouette presque invisible qui s'élevait à peine au-dessus du niveau de l'eau. Enfin, il fut assez près.

— Lance le moteur ! souffla-t-il.

La pétarade lui sembla assourdissante. Mais, en réalité, le moteur était assez silencieux. Il accéléra et tourna le manche qui lui servait de

barre. Fonçant vers l'autre sampan, beaucoup plus lent. Quand il ne fut plus qu'à une dizaine de mètres, il lança :

— Allume le projecteur !

Hungnam obéit. Le faisceau lumineux éclaira d'abord l'eau puis se fixa sur le sampan, éclairant quatre têtes qui dépassaient à peine du plat-bord. Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres lorsque Han Ki Hong prit un puissant haut-parleur et cria en thaï :

— Police ! Coupez votre moteur et levez les mains.

Neuf heures et demie. Il n'y avait plus qu'eux à la terrasse du Song Fun Kong. On se couchait tôt à Nang Khai. Malko et Gordon Backfield guettaient le moindre bruit venant du fleuve.

— Ils sont en retard ! remarqua l'Américain, quand même inquiet.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Une rafale d'arme automatique venait de claquer, assez loin, vers le nord.

Il sentit un torrent d'adrénaline envahir ses artères. Une seconde rafale claqua.

— *Jésus-Christ* ! lança Gordon Backfield d'une voix blanche. Ils se font intercepter par les gardes-frontières.

— Le pasteur nous a dit qu'il n'y en avait pas ! objecta Malko. Ce sont les Nord-Coréens.

Le silence était retombé sur le Mékong. Ils eurent beau tendre l'oreille, ils n'entendirent plus rien. Et ils avaient beau écarquiller les yeux, rien ne surgissait de l'obscurité.

— Allons voir ! lança Malko ; on laisse vos hommes ici.

— Mais où ?

— On va suivre la route qui longe le Mékong. Si ce sont des gardes-frontières, on apercevra quelque chose. Les gens du pont pourront nous renseigner.

Ils coururent jusqu'à leur voiture et démarrèrent en trombe. Malko avait un sale pressentiment. Tandis qu'ils roulaient sur la voie déserte, il se tourna vers Gordon Backfield et lâcha :

— Ils nous ont baisés !

Kim Song Hun cherchait à percer l'obscurité, le cœur battant la chamade, se disant qu'il n'en avait plus que pour quelques minutes d'angoisse. On était venu le chercher dans la maison une demi-heure plus tôt et ils avaient traversé Vientiane endormi sans encombre. Ensuite, il avait fallu patauger sur le banc de sable humide jusqu'à ce que le faisceau d'une lampe électrique se braque sur eux.

Ce n'était que le passeur, accompagné d'une Laotienne.

Kim Song Hun et l'homme qui l'avait accompagné avaient fait encore quelques mètres, découvrant le long sampan échoué sur le sable. À quatre ils l'avaient fait glisser jusqu'à ce que son avant flotte. Le Nord-Coréen avait de l'eau plein ses chaussures, mais il s'en moquait. Enfin, il s'était retrouvé dans le sampan, réalisant qu'il flottait. Le démarrage du moteur l'avait fait sursauter. Le pilote l'avait ensuite laissé au ralenti, filant au milieu du courant.

Le faisceau aveuglant qui les inonda brutalement envoya à Kim Song Hun une telle décharge d'adrénaline dans ses veines qu'il crut que son cœur allait éclater !

Comme un lapin piégé par les phares d'une voiture, il cligna des yeux, aveuglé, sans arriver à détourner la tête. Autour de lui, les trois occupants du sampan s'interpellaient à voix basse.

— On retourne au Laos ! fit l'homme qui était venu le chercher.

Il entendit une voix vociférer dans un haut-parleur, mais ne comprit rien.

Leur sampan accélérât, poursuivi par l'autre embarcation. Désormais, il fonçait droit vers la rive laotienne. Les gardes-frontières n'avaient pas le droit de les y poursuivre.

Tout à coup, une rafale d'arme automatique claqua, assourdissante. À côté de Kim Song Hun, l'homme qui était venu le chercher poussa un cri et s'effondra contre lui. Une autre rafale claqua, et, cette fois, ce fut l'homme de barre qui fut atteint. Le sampan se mit à tourner en rond, revenant en direction du bateau d'où étaient partis les coups de feu.

Affolé, Kim Song Hun s'aplatit au fond de l'embarcation. Impuissant, ne sachant que faire, il ne voyait plus que la tache blanche du projecteur qui se rapprochait et il se dit que les deux esquifs allaient se heurter.

Effectivement, quelques instants plus tard, ils se frôlèrent puis se séparèrent. Au passage, les occupants de l'autre sampan poussèrent des exclamations furieuses.

En coréen.

Kim Song Hun crut recevoir le ciel sur la tête ! Ils l'avaient retrouvé ! Il se mit à trembler de tous ses membres, tassé au fond du sampan qui continuait à tourner en rond sur le Mékong. Poursuivi par l'implacable projecteur et les vociférations de ses poursuivants incapables de les coincer.

Et soudain, la fille tapie à côté de lui se hissa dans le plat-bord et plongea dans le fleuve, disparaissant aussitôt dans l'obscurité. Resté seul, Kim Song Hun, le cerveau en capilotade, entendit l'autre sampan se rapprocher et comprit que ses poursuivants allaient monter à bord. Alors, il n'hésita plus : tenant toujours sa serviette de cuir, il plongea

dans le Mékong, la tête la première.

La sensation de l'eau tiède ne fut d'abord pas désagréable, mais quand il revint à la surface, il avait de l'eau plein la bouche et se mit à tousser. Il regarda autour de lui, aperçut le projecteur à une cinquantaine de mètres, balayant la surface du Mékong. Ils le cherchaient. Il essaya de nager, de garder au moins la tête hors de l'eau. Seulement, entre le poids de ses vêtements, celui de la serviette et le fait qu'il ne puisse se servir que d'une main, il n'arrivait pas à nager. Il coula à nouveau et se dit qu'il allait se noyer.

C'est presque involontairement qu'il lâcha sa serviette qui coula aussitôt. Avec ses deux bras libres, il se mit à nager une brasse maladroite. Jadis, à Pyongyang, il avait appris à nager à l'armée.

Soudain, il entendit des vociférations et vit le faisceau du projecteur filer loin d'où il était. Le moteur de l'autre sampan gronda, fonçant vers la rive laotienne. Emporté par le courant, Kim Song Hun s'éloignait de son sampan qui tournait toujours en rond. Il réalisa qu'il avait de la chance dans son malheur : les occupants du sampan avaient repéré la tête de la fille qui avait sauté à l'eau juste avant lui et pensaient qu'il s'agissait de lui.

Il se mit à nager aussi vite qu'il le pouvait vers la berge thaïlandaise. Se disant qu'il avait une minuscule chance de s'en sortir.

Aplati à l'avant du sampan, Han Ki Hong maintenait le projecteur braqué sur la tête du nageur devant lui.

— À gauche ! cria-t-il à l'homme de barre. À gauche ! Doucement.

Il arrivait droit sur le fuyard. Se penchant encore plus, il aperçut une queue-de-cheval et la saisit. Le nageur se retourna et le Nord-Coréen aperçut le visage plat d'une inconnue terrifiée.

Fou de rage, il lâcha une insulte. La fille se débattait et allait lui échapper. Tirant le pistolet passé dans sa ceinture, Han Ki Hong visa et tira, à bout touchant. Le projectile s'enfonça presque verticalement dans son crâne. Lorsque le Nord-Coréen lâcha la queue-de-cheval, la Laotienne coula à pic en quelques secondes.

— Coupe le moteur ! cria le Nord-Coréen.

Kim Jin obéit. Le chef du commando regarda autour de lui, ne voyant que la surface de l'eau noire. Aucun bruit. L'autre sampan avait fini par caler et dérivait doucement au fil de l'eau.

Kim Song Hun avait disparu.

CHAPITRE XVIII

Immobile sur un promontoire dominant le fleuve, Malko scrutait la surface du Mékong, sans rien apercevoir. Après un silence assez long, il y avait encore eu un coup de feu isolé. Cela venait du nord et c'était difficile de mesurer la distance.

Il se retourna vers Gordon Backfield.

— Il faut absolument savoir ce qui s'est passé.

— Comment ?

— On va demander aux policiers du pont de l'Amitié. Ils ont sûrement entendu les coups de feu. Il faut leur dire la vérité : nous attendions quelqu'un.

Ils regagnèrent leur voiture, appelant d'abord, à tout hasard l'équipe demeurée au restaurant. Rien de ce côté-là. Dix minutes plus tard, ils étaient au poste frontière du pont de l'Amitié. À cette heure tardive, changeurs et restaurants étaient fermés. Seule brillait une lumière sur la droite, au poste de douane thaïe. Un gros lieutenant les vit entrer avec surprise.

Gordon Backfield s'adressa aussitôt à lui en thaï.

— Il dit que ce ne sont pas les gardes-frontières thaïlandais traduisit l'Américain. Il aurait été prévenu.

— Il n'a pas entendu les coups de feu ?

— Si. Il pense qu'il s'agit de trafiquants de *Yaa Baa* qui se sont affrontés sur le fleuve. Cela arrive.

Visiblement, le gros Thaï ne comprenait par leur angoisse. Il conclut en riant :

— Demain matin, on verra bien. Ici, c'est tranquille. Ils foncèrent à nouveau jusqu'au restaurant des Deux Berges^[70]. Il avait fermé et les quatre agents de la CIA attendaient dans leur voiture sur le parking. Ils tinrent un mini conseil de guerre.

— Allons voir le poste de police de Nang Khai, suggéra Gordon Backfield.

Aucun signe de vie là-bas. Gordon Backfield entra dans la cour et gagna la permanence où un policier en uniforme lisait des bandes dessinées. Tout aussi surpris que l'officier du pont, il assura qu'il n'avait pas entendu de coups de feu et que tout était calme...

Ils repartirent inspecter la berge en contrebas du Song Fun Kong, puis suivirent la route longeant le fleuve en remontant vers le nord.

Sans voir personne.

— Il faut attendre le jour, suggéra Malko. Il y a trois hypothèses. Ou leur sampan a été intercepté par les Nord-Coréens et ceux-ci l'ont enlevé. En ce moment, ils doivent déjà rouler vers Bangkok. Ou Kim Song Hun a pu retourner au Laos. Ou il s'est noyé, si le sampan a coulé.

— Allons voir le pasteur Hogland, suggéra l'Américain.

Pas une lumière chez le pasteur ! Ils durent klaxonner, frapper à toutes les portes pour qu'enfin une lumière s'allume et que le pasteur Hogland arrive, torse nu, en short, ahuri.

— Que se passe-t-il ?

Il le lui expliquèrent. Il était catastrophé.

— Ce ne sont pas les gardes-frontières ! affirma-t-il.

Je vais essayer d'appeler de l'autre côté. J'ai un numéro de portable.

Ils s'assirent dehors, en face du temple en bois. Son correspondant ne répondait pas.

— Où pouvons-nous dormir ? demanda Malko.

— Ici, proposa-t-il. Mais il n'y a pas beaucoup de place.

— Il n'y a pas d'hôtel ?

— Si, le Grand Thani Hôtel, un peu plus loin.

— On y va, décida Malko. Si quelque chose se produit pendant la nuit, n'hésitez pas à nous réveiller.

Après avoir pris congé du pasteur Hogland, il décida de « peigner » Nang Khai. Ils parcoururent à petite vitesse les deux voies principales, la Highway 212 et Meechai road, sans voir personne. Ici, les habitants se couchaient avec le soleil. La grande voie menant au pont Thai-Lao était déserte, comme les bâtiments administratifs autour. Il n'y avait plus qu'à aller se coucher.

Malko était particulièrement amer : avoir amené Kim Song Hun jusqu'au Laos pour qu'il disparaisse dans la dernière partie de son incroyable voyage, il y avait de quoi devenir fou... Le Grand Thani Hôtel n'avait de Grand que le nom. Un établissement simple dont le réceptionniste sembla très surpris de voir débarquer six *farangs* à cette heure tardive.

Une fois dans sa chambre, Malko ne put trouver le sommeil. Où Kim Song Hun pouvait-il être ? S'il s'était noyé, on risquait de ne pas retrouver son corps avant longtemps ou de ne pas le retrouver du tout.

Tapi dans les bambous de la berge du Mékong, sur la rive thaïe, Kim Song Hun grelottait. La nuit était pourtant tiède, mais ses vêtements mouillés lui collaient à la peau, et, parfois il claquait des

dents. Un comble dans ce pays tropical. Loin sur sa droite, il apercevait la structure métallique du pont de l'Amitié, mais il ignorait ce que c'était. Il ignorait surtout où il se trouvait et ce qu'il devait faire.

Depuis longtemps, le calme était revenu sur le Mékong qui continuait à couler silencieusement, sans la moindre embarcation à sa surface.

Aucune trace de ceux qui l'avaient traqué. Cependant, il se doutait qu'ils ne devaient pas être loin. Ce qui le faisait s'agripper à sa cachette, un trou au milieu des bambous. Si des gens venaient, il pourrait toujours repartir à la nage... Peu à peu, il se dit que ce pont était sûrement prolongé par une route. Et que cette route menait quelque part... On ne lui avait donné aucune instruction, avant de quitter Vientiane. Un seul point surnageait dans sa tête. La Thaïlande n'était pas un pays hostile. Donc, s'il se présentait à la police, il serait en sécurité et pourrait ensuite alerter ceux qui étaient forcément venus le chercher.

Il décida donc d'attendre le jour, et, ensuite de marcher jusqu'au pont. Il y avait sûrement un poste de douane ou d'Immigration auquel il se présenterait.

Han Ki Hong ne dormait pas, attablé dans le bar désert du Guest-House, face au Mékong. Deux de ses hommes étaient partis, ratissant la rive thaïe depuis l'endroit où ils avaient arraisonné le sampan de Kim Song Hun. De nuit, c'était très difficile, car il y avait des centaines de cachettes. Il avait calculé que le fugitif avait dû gagner la rive thaïe au plus vite. Ou il avait coulé, ou il se trouvait quelque part le long de la rive, d'où il allait bien sortir.

Les Américains devaient, eux aussi, le rechercher. Le jour venu, ce serait une course contre la montre. Il se pencha sur la carte de Nong Khai. En sortant de son trou, le fugitif chercherait vraisemblablement à trouver la maison du pasteur.

Dans ce dernier cas, son agent le préviendrait et il viendrait le récupérer avec ses hommes.

Il décida de « verrouiller » trois points importants : l'accès à Nong Khai par la route 212 qui partait de la grande route filant vers Udon Thani, le pont et enfin, la gare. La voie ferrée continuait jusqu'à Vientiane et il y avait une petite gare en Thaïlande à environ un kilomètre plus au sud.

Pendant que ses hommes seraient en planque, lui et Hungnam patrouilleraient dans la ville. Il fallait surtout éviter que le fugitif ne se réfugie dans un poste de police. À Bangkok, Han Ki Hong n'aurait pas

hésité à l'attaquer, mais ici, c'était trop risqué... Ils n'arriveraient jamais à regagner Bangkok. Il alla prendre une douche et se coucher. Il s'était contenté d'envoyer un bref message à Beijing, disant que le fugitif était peut-être noyé. Sans autre détail.

Le jour se levait quand le téléphone de la chambre de Malko grelotta. Il en arracha presque le fil ! La voix du pasteur Hogland était bouleversée.

— Je viens d'avoir des nouvelles de Vientiane ! annonça l'homme d'église. Personne n'a réapparu : ni le passeur, ni le propriétaire du sampan, ni Anh, ni votre ami.

— Merci, dit Malko.

Il alla réveiller Gordon Backfield et lui annonça la mauvaise nouvelle.

— On va quand même aller voir la police, conseilla Malko. Avec le jour, ils vont peut-être découvrir quelque chose.

Kim Song Hun accueillit les premiers rayons de soleil avec joie. Il était encore transi, courbaturé et, surtout, terrifié. Il lui sembla qu'avec le jour, les choses allaient s'arranger... Il se leva, glissa dans la boue et manqua retomber à l'eau. Après une lente reptation dans les buissons de roseaux qui couvraient la berge, il arriva à un terrain plat et sentit une odeur étrange et pourtant familière. Il regarda autour de lui et vit des feuilles de tabac séchant sur des claies. La production principale de la région.

Il franchit en courant une petite route déserte parallèle au fleuve et retourna dans une sorte de savane coupée de champs et de bois. Il savait que la grande route était sur sa gauche et il se mit à marcher dans sa direction, sans rencontrer personne. Soudain, son pied heurta quelque chose de métallique et il s'arrêta avec un cri de douleur. Dans la pénombre de l'aube, il n'avait pas vu qu'il était en train de traverser une voie de chemin de fer !

Rectiligne, elle filait vers le sud, et, de l'autre côté, en direction du grand pont.

Kim Song Hun se dit immédiatement que, s'il y avait une voie, il devait y avoir une gare quelque part.

À gauche ou à droite.

Il choisit, au jugé, d'aller à droite, et se mit à suivre la voie en marchant sur le ballast. Vingt minutes plus tard, il faisait maintenant complètement jour, il aperçut des wagons arrêtés et un petit

bâtiment : la gare de Nong Khai. Il plongea sur le bas-côté et continua sa marche, arrivant à la hauteur d'une rame de wagons de marchandises immobilisés sur une voie de garage. Il tourna autour et découvrit une porte coulissante ouverte ! Il se hissa à l'intérieur : cela sentait l'urine, la saleté et le tabac ! Il se recroquevilla loin de la porte, dans l'ombre et reprit son souffle. Ici, il se sentait en sécurité, à tort ou à raison. Et surtout, il se réchauffait dans la chaleur moite du wagon, ses vêtements se mirent à sécher à toute vitesse. Il appuya son dos à la paroi de bois et réfléchit : son obsession était d'être pris par ses coreligionnaires. Ou ils l'abattraient sur place ou ils le renverraient en Corée du Nord ; dans les deux cas, c'était la fin.

Or, ils devaient le chercher activement.

Il se dit que le plus sûr était de trouver un train s'éloignant de Nang Khai et ensuite, dans une autre ville, un poste de police.

Évidemment, il ignorait les horaires, mais se dit qu'il y a toujours des trains le matin et décida d'attendre.

Malko et Gordon Backfield étaient retournés chez le pasteur Hogland avec une nouvelle idée en tête. Lorsqu'il apparut, Malko leur fit part de son idée.

— Il faut trouver un sampan et ratisser les berges du fleuve depuis l'endroit où il y a eu les coups de feu, au nord du pont. Kim Song Hun est peut-être caché quelque part.

Le pasteur acheva de s'habiller et partit avec eux vers le marché. C'était le moment où les pêcheurs apportaient leurs poissons. Ils trouveraient sûrement quelqu'un pour les emmener le long du fleuve.

La chaleur, écrasante, commençait à noyer le paysage. Ils n'avaient même pas pris de breakfast, mais personne n'avait faim. Au marché, le pasteur Hogland trouva un jeune pêcheur qui accepta pour dix mille baths de venir avec eux remonter le fleuve. Ils embarquèrent et commencèrent à suivre la rive marécageuse au plus près.

Impossible d'apercevoir quoi que ce soit dans l'eau jaunâtre et les bambous formaient une muraille infranchissable. Ils passèrent sous le grand pont, continuant de remonter le Mékong. Sans beaucoup d'espoir. À tout hasard, avant de partir, le pasteur avait téléphoné à la police qui n'avait rien vu.

Chaho, le Nord-Coréen chargé de surveiller la route menant au pont, s'était installé à un des restaurants en plein air, à proximité de sa voiture, prêt à donner l'alerte sur son portable. Il y avait beaucoup

d'animation : des flots de Laotiens traversaient le pont à pied pour venir acheter ici, ce qu'on ne trouvait pas à Vientiane. D'autres s'entassaient dans des bus, pour aller plus loin.

En sens inverse, une file de camions et de véhicules s'allongeait devant le poste frontière thaïe et la douane. Les formalités étaient relativement simples, mais les douaniers, tatillons et rapaces. Les « kips » et les baths changeaient de main discrètement, pour accélérer les démarches.

Dans cette foule, c'était difficile de repérer quelqu'un. Or, Kim Song Hun était un asiatique, comme tous ceux ou presque qui se trouvaient là. S'il parvenait à se faufiler jusqu'au poste frontière, c'était fichu. Bien sûr, Chaho n'était pas le chef de l'expédition, mais, en Corée du Nord, on ne punissait pas que les responsables.

Soudain, un long coup de sifflet le fit sursauter. Un train de voyageurs traversait le pont avec une lenteur majestueuse. Venant de Vientiane et allant en Thaïlande. Le pouls du Nord-Coréen s'affola. Les fugitifs aiment toujours les trains où on peut se dissimuler... Il regarda le convoi passer devant lui, s'éloignant vers le sud, puis avisa une marchande et demanda en thaï :

— La gare est loin ?

— Trois kilomètres, là-bas. Suivez la route.

Il se précipita vers sa voiture et poussa un grondement de fureur. Un bus vert en train de charger des Laotiens la bloquait complètement. D'un sourire, le conducteur lui fit signe de ne pas s'énervier. Chaho l'aurait bien tué sur place, ce qui n'aurait pas arrangé les choses. Il se força à attendre, regardant le convoi s'éloigner vers la gare de Nang Khai.

La chemise collée à son torse par la transpiration, clignant des yeux sous le soleil implacable, Malko n'en pouvait plus de ratisser les berges du Mékong. Soudain, il aperçut sur la rive laotienne, une embarcation échouée sur un des bancs de sable qui s'avançaient dans le fleuve. L'endroit était totalement désert, la rive bordée de roseaux et le sable arrivait jusqu'au milieu du fleuve.

— Allons voir ! fit-il.

Docile, le pêcheur thaï dirigea son esquif vers le banc de sable. De loin, le sampan paraissait désert. Mais, lorsqu'ils s'en approchèrent, ce furent les mouches qui les alertèrent. Des essaims épais de grosses mouches noires tournant autour de la coque.

Et puis, l'odeur. La senteur douceâtre de la mort. Malko et Gordon Backfield sautèrent dans le sable et s'approchèrent. Les deux corps étendus au fond du bateau étaient littéralement recouverts de

mouches. La tête d'une des victimes, éclatée, avec du sang partout, avidement sucé par les insectes. Il se força à regarder les cadavres. Aucun d'eux n'était Kim Song Hun. C'était des pêcheurs laotiens pauvrement vêtus. Aussitôt il appela le pasteur Hogland et lui fit part de sa macabre découverte.

— Ils étaient trois plus le fugitif, précisa le pasteur. Il manque Anh.

— Elle a dû mourir noyée comme Kim Song Hun, conclut Malko.

Il n'y avait rien d'autre à faire et ils repartirent.

Tandis qu'ils redescendaient le fleuve, un train apparut sur le pont, roulant en direction du Laos.

Malko sursauta. Il n'avait plus pensé au train ! Si Kim Song Hun avait échappé à la noyade, il allait peut-être tenter de rejoindre Bangkok de cette façon. Après tout, une grande partie de sa cavale s'était effectuée ainsi.

— On rentre vite ! jeta-t-il à Gordon Backfield. Il faut aller à la gare.

Le chef de station de la CIA transmit en thaï l'ordre au pêcheur qui fit rugir son moteur. Malko se maudit de ne pas y avoir pensé plus tôt. Parce que les Nord-Coréens, eux, y étaient peut-être déjà.

CHAPITRE XIX

Le train de six heures à destination de *Bua Yai Jonction* entra en gare de Nang Khai cinq minutes avant son départ. Aussitôt, un flot de Laotiens en descendirent, laissant les wagons presque vides. Ce n'était pas un bon train : il s'arrêtait près de quatre heures à Bua Yai Jonction, avant de repartir pour Bangkok où il arrivait à dix-sept heures dix.

Du fond de son wagon de marchandises, Kim Song Hun guetta le quai. Bien entendu, il ignorait l'horaire et ne voulait pas monter trop vite, de peur de se faire repérer. Il attendit, le cœur battant la chamade. Il n'y avait plus d'animation dans la petite gare plantée au milieu de la savane. Puis des coups de sifflets éclatèrent, il entendit des grincements de roues et avec une sage lenteur, le convoi de voyageurs s'ébranla. Aussitôt, le Nord-Coréen sauta de son wagon de marchandises et se précipita à travers les voies.

Il venait de s'accrocher au marchepied d'un wagon lorsqu'il entendit des vociférations derrière lui : un employé de la gare venait de l'apercevoir et lui criait de redescendre. Il y avait souvent des voyageurs sans billet en Thaïlande.

Sans l'écouter, Kim Song Hun acheva de se hisser à l'intérieur et se laissa tomber dans un compartiment vide, le poulx à cent cinquante. Regardant d'un air hagard le paysage qui défilait. Plat et monotone avec des arbres étrangement taillés en forme d'animaux, le long de la route parallèle à la voie ferrée. Il laissa les battements de son cœur se calmer, se disant que ce qui pouvait lui arriver de mieux, c'était d'être arrêté par la police à la prochaine halte du train.

Il serait enfin en sûreté.

Du coup, il en oublia la faim qui le tenaillait...

Chaho stoppa dans un hurlement de pneus devant la gare de Nong Khai au moment où le dernier wagon disparaissait. Il inspecta le quai vide, à l'exception d'un employé, et s'approcha de lui :

— Quel est le prochain arrêt de ce train ?

— Udon Thani, dans trois quarts d'heure, répondit le Thai.

— Je cherche un ami qui est peut-être dedans, expliqua le Nord-

Coréen.

L'employé hocha la tête.

— Si vous avez une voiture, il faut aller à Udon Thani.

Le Nord-Coréen ressortit de la gare en trombe et fonça vers la Guest-House. Han Ki Hong venait de payer la note. Personne n'avait trouvé le moindre indice. L'idée de Chaho séduisait le chef du commando.

— Il est peut-être parti par là, conclut-il. De toute façon c'est la route de Bangkok. Allons-y.

Kim Song Hun était enfin calme. Ses vêtements avaient séché et il regardait défilé le paysage plat de cette région pauvre. Sa décision était prise : au premier arrêt, il irait se rendre à la police.

Il était si heureux d'avoir semé ses poursuivants qu'il avait envie de chanter... Seul regret : sa serviette contenant tous ses dossiers, désormais au fond du Mékong. Heureusement, il avait encore beaucoup de choses dans sa tête. Mais c'était, à ses yeux, un problème secondaire : il ne s'était pas enfui de Pyongyang pour aider les Américains, mais pour sauver sa peau.

Malko et Gordon Backfield arrivèrent à la gare de Nong Khai alors que le train était déjà parti. Les quais et la salle d'attente étaient déserts. Le train suivant était à huit heures cinquante-cinq, dans un peu moins de trois heures. Gordon Backfield finit par dénicher un employé dans un bureau et là, son thaï fit merveille. Il dit la vérité : ils recherchaient un réfugié politique qui venait de franchir la frontière laotienne. Était-il passé par la gare ?

Le chef de gare eut un large sourire et se lança dans une longue explication traduite aussitôt par l'Américain avec une excitation croissante.

— Il a vu un homme qui se cachait dans un wagon de marchandises bondir dans le train en train de partir. Il l'a appelé, mais il est monté quand même.

Le brave Thaï en riait encore. Ici, on était habitué à la misère.

— C'est sûrement lui, conclut Malko. Il faut retrouver ce train. Où va-t-il ?

— À Udon Thani d'abord, ensuite il y a d'autres stations. C'est le train de Bangkok.

Ils ressortirent de la gare en trombe et sautèrent dans la Chevrolet TAHOE de l'ambassade. Direction Udon Thani. La seconde voiture leur

emboîta le pas. Pourquoi, au lieu de se rendre à la police, le défecteur s'était-il enfui ? Lui seul le savait. Heureusement, il y avait peu de circulation et ils pouvaient rouler à tombeau ouvert. Le train était parti depuis quinze bonnes minutes. Ils devaient parcourir cinquante-six kilomètres en une demi-heure...

La Toyota des Nord-Coréens arriva en face de la gare de Udon Thani à six heures quarante-cinq, après avoir parcouru les cinquante-six kilomètres à tombeau ouvert. Han Ki Hong se précipita dans la gare, laissant ses hommes dans la voiture. Juste au moment où le convoi arrivait. Il se mêla à la foule. Kim Song Hun ne l'avait vu que la nuit sur le Mékong et n'avait pu distinguer son visage.

Le convoi de Nong Khai s'immobilisa dans un grincement de freins mais personne n'en sortit. En s'approchant, le Nord-Coréen réalisa que le train était presque vide. Quelques paysans commençaient à y monter. Il commençait à remonter le long du convoi lorsqu'il aperçut un homme sauter à terre et il se recula vivement.

C'était lui ! Kim Song Hun, le défecteur, l'homme traqué depuis Yanji, en Mongolie chinoise.

Le pouls en folie, Han Ki Hong l'observa. Il regarda autour de lui, puis se dirigea vers un employé des chemins de fer ; leur conversation fut très brève et ils se séparèrent aussitôt sans visiblement se comprendre... C'est alors qu'il se dirigea vers la sortie de la gare. Han Ki Hong était déjà en train d'appeler ses hommes.

Kim Song Hun avait essayé d'expliquer qu'il cherchait un poste de police avec ses quelques mots d'anglais, sans y parvenir. Il se dit qu'il aurait plus de succès à l'extérieur. Résolu à ne prononcer qu'un seul mot : « Police. »

Il y arriverait bien. Sinon, il marcherait jusqu'à ce qu'il tombe sur un policier. Même s'il devait le frapper, il se ferait emmener !

Il sortit devant la gare et aperçut des taxis. La solution. Il se précipita vers le premier et monta à l'intérieur. Le conducteur se retourna et lui lança quelque chose en thaï.

— Police, répondit Kim Song Hun, avec un grand sourire.

Le chauffeur secoua la tête, répéta sa phrase, sans plus de succès, et finalement, lui fit signe de sortir de son véhicule avec un geste agacé. Le Nord-Coréen faillit s'incruster mais se dit qu'il y arriverait à pied.

Les rares voyageurs s'étaient dispersés. Il se mit en route vers ce

qui semblait être le centre. À la recherche d'un uniforme bleu.

Gordon Backfield s'arrêta devant la gare de Udon Thani à six heures cinquante-deux et Malko bondit à l'intérieur. Il vit le panneau : Quai n°1, 6 h 47, Bua Jai Jonction, Bangkok. Il fonça sur un employé :

— *The train for Bangkok ?*

— Go, fit le Thaï montrant l'extrémité de la gare. Malko s'imposa de visiter les salles d'attente et même les toilettes sans voir personne. Concluant que le Nord-Coréen n'était pas descendu. D'ailleurs, en réfléchissant, c'était plus logique pour lui de continuer jusqu'à Bangkok. Il ressortit en trombe et annonça la nouvelle au chef de Station. Celui-ci regarda sa montre.

— Nous avons quatre cents kilomètres jusqu'à Bangkok. Et pas toujours de l'autoroute. Cela signifie au moins sept heures de route, s'il n'y a pas trop de circulation.

« Il est pratiquement sept heures. Ce train arrive à dix-sept heures dix à Bangkok. Cela nous laisse largement le temps.

— Quel est le prochain arrêt de ce train ?

— Khon Kaen, à cent trente-sept kilomètres d'ici. On peut y arriver, mais il faudra entrer en ville, cela fera perdre du temps. Et Kim Song Hun n'a aucune raison de s'arrêter là-bas. C'est le Siam profond.

— Et s'il était ici ?

— On peut toujours passer à la police, mais on va perdre du temps. Je préfère leur faire téléphoner du bureau de Bangkok.

— O.K., on y va, conclut Malko, rallié aux arguments de Gordon Backfield.

Kim Song Hun marchait depuis dix minutes environ dans une rue animée d'Udon Thani, sans apercevoir le moindre uniforme.

Il mourait de soif et de faim. De fatigue aussi, n'étant pas accoutumé à cette chaleur lourde et humide. Il vit soudain une voiture s'arrêter le long du trottoir presque à sa hauteur, sans y prêter trop attention.

La portière arrière s'ouvrit et il en jaillit un jeune homme en noir qui fonça droit sur lui, bousculant les passants. Kim Song Hun n'eut même pas le temps d'avoir peur. Déjà l'inconnu le ceinturait et le décollait du sol, le portant vers la voiture dont le coffre s'ouvrit automatiquement !

Sans même avoir le temps de pousser un cri, le défacteur fut projeté dans le coffre avec une violence inouïe. Sa tête heurta un montant métallique et il était déjà inconscient quand le panneau du coffre se rabattit sur lui. En reprenant connaissance, il suffoquait, avec

l'impression qu'une main géante lui comprimait le cœur : ils l'avaient retrouvé !

Il se mit à pleurer convulsivement, fustigeant sa propre stupidité. Pourquoi n'était-il pas resté dans ce train ? Ils avaient dû le suivre depuis la gare.

La voiture avait pris de la vitesse. À la différence de fond sonore, il comprit qu'ils étaient sortis de la ville. Puis, environ vingt minutes plus tard, le véhicule ralentit, tourna et il se rendit compte qu'ils roulaient sur une piste non asphaltée. Enfin, le couvercle du coffre se souleva, et il aperçut des arbres. Ils se trouvaient en pleine campagne, dans un chemin désert.

Plusieurs hommes entouraient le coffre, le regard impitoyable. Des Coréens. Le plus grand, avec un étrange nez busqué lui lança :

— Je suis le camarade Han Ki Hong. Le Parti des Travailleurs m'a chargé de te ramener dans notre pays pour que tu y répondes de tes crimes. Salaud d'impérialiste.

Un autre agita un long poignard effilé sous son nez.

— Sors de là doucement, ordonna-t-il.

Kim Song Hun obéit, se disant qu'il allait mourir. Ils lui avaient parlé de jugement pour qu'il ne se révolte pas. Au regard de l'homme au poignard, il voyait que ce dernier mourait d'envie de l'éventrer.

Il descendit et s'appuya à la tôle brûlante de la voiture ; personne en vue. La campagne.

— Où sont tes documents ! lança Han Ki Hong.

— Je les ai perdus la nuit dernière, ils sont tombés dans le Mékong, répondit Kim Song Hun.

Ils lui attachèrent les mains avec des liens en plastique très résistants puis ils le fouillèrent, ne trouvant rien dans ses poches. Un autre s'accroupit et immobilisa ses chevilles de la même façon.

C'est Han Ki Hong lui-même qui lui appliqua un large ruban adhésif gris sur la bouche, puis un autre sur les yeux. « Dressé » comme un poulet mis à la broche, ils le basculèrent à nouveau dans le coffre qui se referma. Quelques instants plus tard, la voiture repartait et regagnait la route principale. Kim Song Hun était en route pour son calvaire. Ni les Chinois, ni les Américains n'avaient pu le sauver. Fatigué de lutter, épuisé, il urina dans son pantalon. Rien n'avait plus d'importance.

Les kilomètres succédaient aux kilomètres et les deux hommes se relayaient pour conduire. Malko en avait des éblouissements. Ils n'avaient rien mangé et il fallait regarder la route d'où surgissaient tout le temps des obstacles inattendus, cyclistes, charrettes à cheval ou

à buffle, ou bus antédiluviens se traînant à vingt à l'heure.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Ils venaient de passer Nakrom Ratchasima et ils avaient encore deux cents kilomètres environ à parcourir. Seulement, en se rapprochant de Bangkok, la circulation risquait d'être moins fluide.

— Vous avez envoyé des gens à la gare ? demanda Malko.

Gordon Backfield hocha affirmativement la tête.

— Tout ceux sur lesquels on a pu mettre la main... Et ils sont armés.

— Vous prévenez les Thaïs ?

— Non. Ils ne bougeront pas. Nous sommes assez nombreux. En plus, si on n'a pas d'accident, nous arriverons largement avant ce putain de train.

Il était à peine midi. Tous les espoirs étaient permis. Derrière eux, la voiture des quatre « junior officers » avait du mal à ne pas se laisser semer. Malko conduisait à un train d'enfer... En plus, comme on roulait à gauche, il fallait être particulièrement vigilant à chaque croisement et même pour doubler, les vieux réflexes revenant vite.

Malko essayait de rester calme. Se disant que Kim Song Hun ne pouvait être que dans le train. Les Nord-Coréens devaient avoir repris la route de Bangkok... Bredouilles.

En arrivant à l'embranchement de Wan Noi, Han Ki Hong sentit tous ses nerfs se dénouer. Ils avaient roulé vite, mais sans excès, pour ne pas se faire remarquer. Désormais, la route suivait la Chao Praya et ils descendaient droit sur Bangkok par l'énorme Don Muang freeway à six voies.

Il ne pouvait plus y avoir d'embouteillages. Le chef du commando savourait sa victoire. Maintenant que le traître était entre leurs mains, ils ne risquaient plus rien. Ils pouvaient le garder indéfiniment dans leur ambassade le temps d'organiser son exfiltration sur Pyongyang, ou s'il y avait un problème, ils l'étrangleraient et l'enterraient dans le jardin de l'ambassade.

Ils longèrent l'aéroport international. Plus que trente-cinq minutes. Comme l'ambassade se trouvait dans le nord de la ville, ils gagnaient un peu de temps... Enfin, ils atteignirent le Soi Muban Suan. Han Ki Hong appela de son portable et, lorsqu'ils arrivèrent, la grille noire était ouverte.

La Toyota entra directement dans son garage immédiatement refermé.

Les Nord-Coréens arrachèrent Kim Song Hun du coffre et défirent ses chevilles pour ne pas être obligés de le porter.

Jusqu'à une cellule aménagée dans une cave qui avait déjà servi... Il y avait des taches de sang sur les murs, un mince matelas sur le sol, un seau hygiénique. Brutalement, Han Ki Hong arracha les bandes

adhésives. Kim Song Hun titubait. Il lui donna un violent coup de poing dans l'estomac et le défecteur se plia en deux. Vomissant de la bile.

Han Ki Hong le redressa en le tirant par les cheveux.

— Chien, dit-il, tu as été condamné à mort pour ta trahison. Nous ne faisons qu'exécuter la sentence du Tribunal du Peuple. Mais il faut que tu rédiges ta confession sans rien oublier.

C'était la tradition nord-coréenne héritée du stalinisme. Un coupable devait tout avouer. Pour les archives.

— J'ai soif, balbutia le prisonnier, au bord de l'évanouissement.

Sans lui répondre, Han Ki Hong sortit de la cellule et revint quelques minutes plus tard avec un verre plein.

— Tiens, dit-il.

Kim Song Hun saisit le verre d'une main tremblante et en avala le contenu d'un trait. Se pliant aussitôt en deux en toussant atrocement.

C'était du vinaigre pur.

— Tu auras un tout petit peu d'eau quand tu auras commencé à te confesser, lança Han Ki Hong.

Le défecteur tomba à genoux. Il savait qu'il venait de franchir le premier cercle de l'enfer. Plus personne ne pouvait rien pour lui.

CHAPITRE XX

Les quais étaient vides à l'exception d'un convoi à l'arrêt de vieux wagons bleus en piteux état et d'un train en partance pour la banlieue. Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Cinq heures dix pile. Retardés par un accident, puis par la traversée de deux gros bourgs et enfin, dans Bangkok, par l'infamale circulation, due au Nouvel An chinois, ils étaient quand même là depuis une heure et demie.

La gare centrale de Hualamphong jouxtait Chinatown. Un train apparut, entrant lentement en gare : celui qu'ils attendaient.

— Allons sur le quai, dit Malko.

Ils allèrent se placer à l'entrée du quai n°3, à côté de deux policiers débonnaires plus occupés à regarder les filles qu'à surveiller quoi que ce soit.

Enfin, le convoi apparut. Les « case officers » surveillaient les arrières, pour prévenir une attaque surprise des Nord-Coréens. Les gens commencèrent à descendre, des paysans pour la plupart, attendus par de la famille. Cela dura une dizaine de minutes. Quand il n'y eut plus qu'un mince filet de voyageurs, des vieux, des familles alourdies de bagages, Malko se tourna vers Gordon Backfield.

— C'est foutu !

Ils attendirent encore un peu, remontèrent le long des wagon vides. Personne.

— Il y a encore un train qui arrive à 21 h 35, remarqua l'Américain.

— On ira voir, répondit Malko, sans illusion. Mais je n'y crois pas. Ou ce n'était pas lui que les gens ont vu à Nang Khai ou les Nord-Coréens l'ont intercepté plus loin.

Ils regagnèrent la voiture, le moral à zéro. Toute cette expédition pour rien !

Malko broyait du noir lorsque son portable sonna. C'était Ling Sima.

— Vous l'avez retrouvé ? demanda-t-elle.

— Non, avoua Malko.

— Je m'en doutais. Notre ami veut dîner avec toi ce soir.

— Chez Heng's Shark Fin ?

— Non. Au Chieng Pen. C'est le plus ancien restaurant chinois de Bangkok. Sur Rama IV juste en face du Boxing Stadium de Lumpini

Park. À sept heures.

Kim Song Hun avait eu droit à un demi-bol de riz et à un quart de verre d'eau. On avait installé dans sa cellule une table et une chaise et il s'était mis à la rédaction de sa confession. Les Nord-Coréens étaient parfois très formalistes. Ils fusillaient, mais dans un cadre légal. Dieu merci, le code pénal nord-coréen fournissait de nombreuses possibilités de condamner à mort... Le défecteur avait un anneau d'acier autour d'une cheville relié par une chaîne à un autre scellé dans le mur. Aucune ouverture dans la cellule, à part la porte en teck massif. L'ambassade était protégée par l'extraterritorialité diplomatique donc, même si les Thaïs avaient la confirmation de la présence de Kim Song Hun, ils ne pourraient pas intervenir.

Han Ki Hong l'avait averti : s'ils ne parvenaient pas à l'exfiltrer sur la Corée du Nord, ils l'exécuteraient sur place. Sa « confession » n'en prendrait que plus d'importance : son meurtre deviendrait l'exécution légale d'un traître.

Le défecteur se remit à écrire. Maintenant, il regrettait de s'être enfui de Pyongyang. Rien n'aurait été pire que sa situation actuelle. Il savait qu'ils allaient le torturer pour le faire avouer des choses à rajouter. S'il parlait tout de suite, ils le tortureraient quand même, en prétendant qu'il mentait.

Il posa son stylo, lucide.

La seule solution qu'il lui restait, c'était le suicide. Seulement il fallait en trouver le moyen. On lui avait tout enlevé, ceinture, chaussures, chemise. Juste un tricot de corps. Il se leva et regarda s'il pouvait s'étrangler avec la chaîne qui le reliait au mur. Impossible : elle était trop courte.

Il ne lui restait qu'une possibilité. S'enfoncer dans l'œil le stylobille avec lequel il rédigeait sa confession... C'était dur, mais faisable.

Bien entendu la lumière – une ampoule protégée par un grillage – ne s'éteignait jamais. Il tendit l'oreille : l'ambassade était silencieuse, comme si elle était inhabitée. Seulement, les Nord-Coréens ne faisaient pas de bruit, vivant les uns sur les autres. Kim Song Hun pensa de nouveau à Eun-Sok, sa fille, et eut envie de pleurer. Elle devait se trouver dans un camp, avec des conditions épouvantables.

Une clef tourna dans la serrure.

C'était Han Ki Hong, un papier à la main. Toujours raide comme un croque-mort, les cheveux noirs lissés en arrière, le regard inexpressif.

— Nous venons de recevoir un message du très estimé camarade général Park Jong Il, annonça-t-il. Il nous fait part des soupçons qu'il commençait à nourrir à ton endroit. Il paraît que tu as détourné beaucoup d'argent au détriment du Parti des Travailleurs. Il va falloir

que tu dises où tu l'as caché. Kim Song Hun était anéanti.

— Le camarade général Park Jong Il ? répéta-t-il.

— Oui. Il souhaite assister à ton exécution. Il va falloir que tu avoues où est passé cet argent. Il doit nous envoyer des précisions.

Le défecteur ne répondit pas. Ainsi, son supérieur n'était pas en disgrâce ! Ou les Américains lui avaient menti ou ils étaient mal informés. Il s'était mis dans cette situation pour rien ! C'était atroce. Il avait envie de mourir.

La tête dans ses mains, il se mit à pleurer.

Se méprenant sur son geste, Han Ki Hong lança sévèrement :

— Ne fais pas semblant d'avoir des remords, chien de *Maegukno*. Nous te ferons tout avouer.

Il ressortit de la cellule, laissant Kim Song Hun totalement prostré.

Ling Sima et Malko étaient déjà installés dans un petit salon, au premier étage du Chieng Pen, lorsque le chef de la Sun Yee On entra, élégant dans un costume croisé, les cheveux en brosse, souriant. Ici, il n'avait pas pu vider le restaurant : c'était trop grand... Déjà, les serveurs aussi vieux que les murs s'affairaient autour de lui. Discutant de la façon de lui préparer ses sharkfin chéris...

Malko et Ling Sima avaient commandé un Péking Duck, spécialité de la maison et il fallut dissenter sur la meilleure façon de préparer ensuite la viande du canard. Enfin, ils furent seuls. Le chef de la Triade Sun Yee On tint d'abord un long discours à Ling Sima qui le répercuta sur Malko.

— Un des hommes qui surveillent l'ambassade nord-coréenne a vu arriver hier, dans l'après-midi, une voiture avec cinq hommes à bord. On l'attendait parce que la grille de l'ambassade s'est ouverte quelques minutes plus tôt.

— Les Nord-Coréens doivent se déplacer, remarqua Malko. Cela n'a rien d'étonnant.

— Le véhicule était très sale, comme s'il avait beaucoup roulé, compléta Imalai Yodang. Il est entré dans la cour de l'ambassade et ensuite, directement dans un garage. D'habitude, ils laissent les véhicules dans la cour.

— Il pense qu'ils ont ramené Kim Song Hun ? conclut Malko.

— Oui.

Ce n'était pas une bonne nouvelle... Une fois à l'intérieur de l'ambassade, il n'y avait pas grand chose à faire. Le Thaï reprit la parole, traduit au fur et à mesure par Ling Sima.

— Notre ami pense que l'homme qui a disparu a été assassiné par les Nord-Coréens, ce qui leur a permis de sortir de l'ambassade par le

khlong sans être remarqués.

Le colonel continuait sa diatribe et Ling Sima reprit :

— Il a aussi perdu un homme au Sirocco, celui qui a été égorgé.

Malko crut comprendre le message et proposa aussitôt :

— Il est normal que je paie le prix du sang. Que notre ami l'estime à sa juste valeur.

Il connaissait l'Asie et Imalai Yodang apprécia visiblement sa proposition.

— Notre ami te remercie, continua Ling Sima, mais il ne s'agit pas d'argent. C'est à lui de dédommager les familles. Cependant, en enquêtant, il a découvert que des membres de l'ambassade – des diplomates – ont ouvert un petit restaurant coréen sur Wittayhu, le Korean House. Malko n'en revenait pas.

— Pour espionner l'ambassade américaine ? Imalai Yodang engloutit un gros morceau de shark fin, un peu de cognac et enchaîna avec un rire sec.

— Non. Ils ont besoin d'argent. Pyongyang ne les paie pas assez. Alors, ils font un peu de business. Tous les soirs, ce sont deux diplomates enregistrés comme tels qui cuisinent au restaurant. Les clients pensent que ce sont des immigrés sud-coréens.

Décidément, la Corée du Nord était un bien étrange pays.

— Quelle conclusion notre ami en tire-t-il ?

— Il a décidé de faire enlever un de ces diplomates nord-coréens, annonça Ling Sima. Ce n'est pas très difficile. Ils n'ont aucune protection.

— Cela ne risque pas de faire des problèmes avec les autorités thaïes ? demanda Malko.

Ling Sima traduisit et le chef de la Sun Yee On rit de bon cœur.

— Personne ne saura et les Thaïs se moquent des Coréens, traduisit la Chinoise.

Malko commençait à voir où voulait en venir leur interlocuteur.

— Il veut savoir si le défecteur se trouve bien à l'ambassade ?

— Accessoirement. Il veut surtout venger ses deux hommes assassinés.

— Comment ?

— Il va réclamer le prix du sang.

— Mais ils n'ont pas d'argent ?

Cette fois, Imalai Yodang rit à gorge déployée, à sa manière. C'est-à-dire pas très déployée.

— Les débiteurs de la Sun Yee On trouvent toujours de l'argent affirma-t-il. Même s'ils sont très pauvres.

Un ange passa en frissonnant d'horreur et s'enfuit à tire-d'aile. À Hong-Kong, Malko avait vu les méthodes de la Triade. Une férocité

bien maîtrisée, mais terrifiante. En même temps, in petto, il dut reconnaître que c'était la seule méthode pour faire rebondir l'affaire. En plus, il entrevoyait une autre possibilité : un échange... Mais cela, il préférerait ne pas en parler à leur interlocuteur pour l'instant. Il se contenta de remarquer. :

— Les Coréens sont très durs...

— Nous sommes plus durs qu'eux, riposta Imalai Yodang.

Malko, après ce qu'il avait vu à Hong-Kong, n'en doutait pas. Il ne pouvait qu'approuver. Au minimum ils auraient une certitude sur la présence de Kim Song Hun à l'ambassade de Corée du Nord.

Le chef de la Sun Yee On nettoya les derniers ailerons de requin et s'excusa, avec moult courbettes.

— Je suis contente que tu sois revenu, dit-elle, j'étais inquiète. J'ai allumé des bâtons d'encens.

Sans qu'elle ne lui dise rien, le chauffeur prit la direction du Shangri-La.

— Je ne veux pas qu'on me voie trop avec toi à Yeowarat, expliqua-t-elle. Mon Service a des espions partout.

Cette fois, elle traversa le hall, la tête haute. À peine dans l'ascenseur, elle étreignit Malko qui réalisa qu'il avait très envie d'elle. Le seul fait d'effleurer sa croupe tendue de soie lui donna une érection. Ils commencèrent à flirter dans la petite entrée, puis la Chinoise s'agenouilla gracieusement en face de lui et le prit dans sa bouche. Après la tension de cette traque ratée, ces retrouvailles étaient un bain de jouvence.

Quand ils firent l'amour, Malko la reprit comme elle aimait : debout, la robe relevée sur les hanches. Appuyée à la baie vitrée, comme pour faire participer la ville à leur plaisir.

Gordon Backfield était inquiet.

— Il ne faut surtout pas être mêlé à cet enlèvement, recommanda-t-il. Les Thaïlandais seraient furieux.

— Évidemment, reconnut Malko. Mais si nous pouvons en avoir le cœur net...

Li Do Sop et Ki Che Woo, les deux secrétaires de l'ambassade nord-coréenne finissaient de faire les comptes de la journée dans leur minuscule restaurant de Wittayhu road coincé entre deux grands immeubles lorsqu'une jeune femme déboula, un peu speedée. Elle voulait faire livrer un dîner pour huit personnes tout de suite.

Les deux Nord-Coréens hésitèrent. Ils livraient parfois, mais cela prenait du temps. D'autre part la semaine avait été mauvaise et ils allaient se faire réprimander par leur chef. La jeune femme insista,

promettant de payer plus que les prix normaux. Et elle aligna les billets sur la caisse.

— Sanuk, conclut Li Do Sop, donnez-nous l'adresse, je serai là dans une demi-heure.

Heureusement, il leur restait assez de nourriture pour préparer les poissons qu'elle avait demandés. Cela faisait toujours deux mille baths de plus dans la caisse. Lorsque tout fut prêt, Li Do Sop entassa les plats dans un grand panier d'osier et appela un taxi. Ce n'était pas loin, dans le quartier de Bangrat.

À l'adresse indiquée, Li Do Sop trouva un immeuble assez récent et demanda au taxi de l'attendre.

Il s'engagea dans le couloir avec son panier et sonna au rez-de-chaussée. La porte s'ouvrit sur sa cliente qui l'invita à entrer.

Il eut à peine le temps de poser son panier. Deux hommes avaient surgi. L'un le ceintura et l'autre lui mit la lame d'un poignard contre la gorge.

— Tu ne cries pas, ordonna-t-il, ou je t'égorge.

Le second Chinois lui passa un sac de jute sur la tête et l'assomma d'un violent coup de matraque.

Ils sortirent ensuite de l'appartement, traversèrent une cour, pour émerger dans la rue voisine où une voiture les attendait.

Le diplomate nord-coréen reprit connaissance dans une cave, face à plusieurs Chinois. L'un d'eux l'interpella :

— Tu es Nord-Coréen ?

— Non.

— Ne mens pas. On t'a suivi. Décontenancé, Li Do Sop baissa la tête, puis demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Des réponses à des questions.

— Je ne sais rien.

Le Chinois n'insista pas.

— On se reparle demain.

Il fit signe et deux de ses hommes traînèrent le prisonnier dans une grande cage d'un mètre de côté avec un grillage très fin et d'énormes barreaux, où ils le poussèrent violemment.

D'abord, il demeura hébété puis un frôlement le long de sa jambe l'alerta. Il vit des formes qui se mouvaient rapidement autour de lui. Il donna un coup de pied et entendit un couinement aigu.

Sa peau se couvrit instantanément d'une sueur froide. C'étaient des rats ! La cage était pleine de rats qui commençaient à grimper sur lui. Il hurla, mais les Chinois étaient déjà partis. Les rats représentaient une main-d'œuvre bon marché, facile à trouver, muette et toujours d'attaque. Surtout quand on les privait de nourriture pendant quelques jours.

C'était la consternation ! Han Ki Hong s'était rendu lui-même trois fois au restaurant de Wittayhu road, accompagné de Ki Che Woo, précieusement encadré par deux membres de la Sécurité de l'ambassade. L'étrange disparition de Li Do Sop ressemblait à une défection. Dont Ki Che Woo ne pouvait être que complice... L'idée d'une vengeance des Chinois pour venger leur camarade assassiné l'effleura. Mais pourquoi l'enlever au lieu de l'égorger sur place ?

Il était obligé de faire un rapport à Pyongyang. Ce qui n'allait pas arranger les choses. Il avait calculé que Kim Song Hun aurait fini en deux ou trois jours sa confession. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à l'exécuter.

Bien sûr, ils n'avaient pas retrouvé ses documents, mais, au moins, il n'était pas tombé dans les mains des Américains. Han Ki Hong retourna à l'ambassade et envoya un long message à Pyongyang. Provisoirement, Ki Che Woo était consigné à l'ambassade pour être interrogé !

Li Do Sop s'était battu toute la nuit contre les rats. Il avait des morsures sur tout le corps, mais il avait réussi à les étrangler tous, un par un. Leurs morsures le brûlaient, surtout celle à son testicule gauche. Il en oubliait la faim et la soif. C'est presque avec soulagement qu'il vit surgir deux Chinois. Ils ouvrirent sa cage et il eut droit à une assiette de riz avec de l'eau dans une écuelle comme un animal.

Il était en train de se reposer lorsqu'une Chinoise pénétra dans la cellule. Mal fagotée, le visage plat, les cheveux en désordre, un regard mauvais. Elle lui fit plus peur qu'un homme.

La nouvelle venue l'apostropha en thaï.

— Tu vas me dire deux choses. Qu'est-ce qui est arrivé à un de nos hommes qui surveillait ton ambassade et qui n'est jamais revenu ? Et où se trouve le défecteur que vous avez été chercher à la frontière du Laos ?

Li Do Sop ne répondit pas. On lui avait appris à économiser son énergie. La femme lança aussitôt quelques mots à ses deux accompagnateurs. Ceux-ci s'emparèrent du prisonnier et lui ligotèrent les poignets dans le dos. Avant de le remettre dans la cage. Ligoté. Un d'entre eux découpa son slip avec un couteau. La Chinoise regardait la scène d'un air gourmand.

L'autre Chinois sortit et revint avec une cage pleine d'une vingtaine de rats qu'il déversa dans la grande cage avant de la refermer.

— Puisque tu ne veux rien dire, lança la Chinoise, ils vont te bouffer vivant. En commençant par les couilles. Ils adorent les

couilles, les rats.

Elle n'eut pas le temps de gagner la porte : Li Do Sop, déjà mordu, la suppliait de revenir.

CHAPITRE XXI

— Kim Song Hun a bien été kidnappé, annonça Malko à Gordon Backfield. Le diplomate nord-coréen enlevé par la Sun Yee On a parlé. Il se trouve dans une des caves de l'ambassade. Ils sont en train de l'interroger et vont probablement l'exécuter ensuite...

Effondré, le chef de station de la CIA alluma une cigarette.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On réfléchit ! conseilla Malko. En gardant un œil sur l'ambassade... Je vais voir Ling Sima. Elle va me donner plus de détails.

Il prit la voiture du chef de station pour gagner *Yeowarat*. Ling Sima portait toujours son cœur en rubis et semblait de plus en plus amoureuse, lorsqu'elle rejoignit Malko dans le petit salon en laque noire.

— L'homme que la Sun Yee On a enlevé est intéressant, dit-elle. Il s'appelle Li Do Sop et a le titre de troisième secrétaire de l'ambassade. Il a fait une révélation qui peut être utile. Les Nord-Coréens se servent pour leurs communications secrètes d'une ligne téléphonique locale dont les Thaïs ignorent l'existence, reliée à leur antenne commerciale, près de Rama IX. Ensuite, les messages sont codés et envoyés sur Pyongyang. Voilà le numéro de cette ligne : 287 1535.

— Comment sont-ils arrivés à le faire parler ? s'étonna Malko.

Ling Sima eut un sourire carnassier.

— Celle qui s'occupe de son interrogatoire est une femme très dure. Son mari l'avait trompée : elle lui a coupé le sexe pendant son sommeil et l'a attaché à un ballon pour qu'il s'envole... Ensuite elle a laissé son mari se vider de son sang...

Beau profil.

— Il ne lui est rien arrivé ?

— Si, elle a été condamnée à quinze ans de prison, elle en a fait huit et a rejoint la Sun Yee On. Veux-tu savoir comment elle le fait parler ?

— Non, dit Malko. Que comptent-ils faire de cet homme ?

— Notre ami a ordonné qu'il soit dévoré vivant par des rats. On rendra aux Nord-Coréens ce qui restera de lui. À l'avenir ils respecteront la Sun Yee On.

Han Ki Hong se pourléchait les babines en lisant la confession de Kim Song Hun. Tout y était, avec le nom des traîtres d'Oulan-Bator et la justification de la perte de sa serviette contenant les documents volés. La confession se terminait par une supplique demandant au Cher Leader d'épargner sa fille Eun-Sok qui n'avait jamais été au courant de ses projets de trahison et aimait son pays.

Il n'y avait plus qu'à creuser un trou dans le jardin et à exécuter le traître. Formaliste, Han Ki Hong penchait pour une balle dans la nuque au bord de la fosse, afin que le corps y tombe directement.

Il se hâta de porter le texte à un de ses adjoints, afin qu'il soit expédié par voie codée à Pyongyang. Évidemment, il restait le problème de la disparition de Li Do Sop. Son ami, Ki Che Woo, durement interrogé, continuait à prétendre ne rien savoir.

Malko s'arracha à la piscine du Shangri-La. La voiture de Gordon Backfield l'attendait. Après sa conversation avec Ling Sima, il avait communiqué à l'Américain la précieuse information concernant la ligne téléphonique secrète des Nord-Coréens. Les techniciens de la T.D⁽⁷¹⁾ s'étaient aussitôt mis au travail. C'était six heures plus tôt. Il trouva le chef de station dans un état d'excitation incroyable.

— Nous arrivons à écouter la ligne secrète des Nord-Coréens ! annonça-t-il, et nous enregistrons leurs conversations.

— C'est en coréen ?

— Bien sûr. On les balance à la station de Séoul qui nous les traduit. Voilà le premier truc intercepté. Traduit.

C'était un message très court. Le *General Security Bureau* exigeait que le traître Kim Song Hun soit renvoyé dans son pays pour y être jugé.

— Ça vient d'être transmis à l'ambassade d'ici, exulta l'Américain. Ce qui signifie qu'ils vont être obligés de faire sortir Kim Song Hun de l'ambassade.

— Comment peuvent-ils l'expédier en Corée du Nord ?

— Très peu de navires nord-coréens font relâche à Bangkok, expliqua l'Américain et il n'y a pas de liaison directe aérienne avec Pyongyang. Ils vont probablement passer par Beijing où ils sont chez eux. En se servant de l'immunité diplomatique. Ils ont déjà pratiqué cette méthode dans d'autres pays. On « rapatrie » un diplomate malade.

— Effectivement, reconnut Malko, cela ouvre des possibilités... Il faut donc intercepter Kim Song Hun entre l'ambassade et l'aéroport. Je ne vois guère que nos amis chinois pour cette opération.

Han Ki Hong ne décollerait pas. L'ordre de Pyongyang était arrivé

alors qu'on creusait déjà la tombe de Kim Song Hun, dans une des caves non cimentées de l'ambassade. Il hésitait sur la conduite à tenir. Souligner à ses chefs qu'il y avait un risque à faire sortir le prisonnier de l'ambassade signifiait qu'il ne se sentait pas capable de mener à bien l'opération. Un très mauvais point pour lui. Qui risquait de se traduire par un télégramme le rappelant à Pyongyang.

La seule solution consistait à accepter avec enthousiasme cette sage décision de son autorité.

En espérant que le transfert se passerait bien.

Il prit dans son bureau les horaires des vols pour Beijing. Des Bangkok-Beijing, il y en avait plusieurs par jour. Il fallait trouver une correspondance rapide là-bas avec Pyongyang. Et surtout ne pas perdre une minute, ce qui le rendrait suspect de sabotage. Il se maudit, pensant que c'était justement cette confession arrachée au prisonnier qui avait motivé la décision de Pyongyang. Elle avait paru « suspecte », car trop sincère.

Toujours la paranoïa des dirigeants nord-coréens qui voyaient des traîtres partout.

Au bout d'une demi-heure, il avait établi son parcours. Tous les jours, à une heure vingt du matin, il y avait un vol China Airlines, Bangkok-Beijing qui arrivait à six heures du matin. Entre la capitale chinoise et Pyongyang, seule Koryo Airlines, la compagnie nord-coréenne, effectuait des liaisons. Il fallait lui demander un vol spécial qui permettrait un transfert rapide du traître à Beijing.

Il se mit à rédiger l'ordre de mission à transmettre à la mission commerciale qui allait mettre en œuvre l'exfiltration. Il y avait d'autres vols dans la journée, mais, il préférait cet horaire nocturne où la circulation serait beaucoup plus fluide.

Ling Sima avait écouté Malko, perplexe.

— C'est une opération très délicate, conclut-elle. La Sun Yee On peut sûrement s'en charger, mais ce sera très cher car il y aura des risques. Les Nord-Coréens seront armés et se défendront. Ensuite, il faut récupérer cet homme vivant.

— Je sais, reconnut Malko, mais nous sommes prêts à payer. Nous ne discuterons pas. Quant à l'exécution, nous savons qu'il y a un risque important. Mais, si on laisse Kim Song Hun filer à Pyongyang, on ne le revoit jamais.

— Je vais poser le problème à notre ami, conclut la Chinoise.

Kim Song Hun était prostré dans sa cellule et sursauta en entendant la porte s'ouvrir. Ce n'était que Han Ki Hong, toujours aussi sinistre.

— Le camarade général Kim Shol Su a décidé que tu devais aller répondre de tes crimes à Pyongyang, annonça-t-il. Tu vas donc être transféré là-bas.

Il regrettait visiblement de ne pas pouvoir l'exécuter lui-même. Kim Song Hun songea immédiatement au seul côté minusculement positif de ce changement. À Pyongyang, il allait pouvoir plaider pour sa fille Eun-Sok, tout en sachant qu'il avait une chance sur un million d'être entendu...

L'Étendard Rouge de la Sun Yee On avait tenu à vérifier lui-même les détails de l'opération. Attablé dans un salon de son restaurant favori, Heng's Shark Fin, il était en train de dessiner sur la nappe le plan d'interception des Nord-Coréens. À son avis, il ne fallait pas attendre qu'ils aient atteint le freeway, mais agir avant. Pour se rendre à l'aéroport, ils étaient obligés de prendre le Don Muang *expressway* dont une des rampes d'accès se trouvait non loin de leur ambassade. Il avait fait faire des photos de la zone et mis au point un plan d'action. Il n'y avait plus qu'à le transmettre à Ling Sima, qui servait d'interface avec ses « clients » de la CIA.

Kim Jin, le diplomate nord-coréen qui prenait tous les matins le *Bangkok Post* glissé dans l'étui accroché à la grille de l'ambassade, tomba en arrêt devant un sac de jute posé devant la grille. Il referma vivement et alla avertir Han Ki Hong.

Ce dernier examina le sac, et, à travers la grille, le fit sonder à l'aide d'un long bâton. Sans résultat. Ils hésitaient à le faire entrer dans l'ambassade et, finalement, décidèrent d'appeler la police.

Les Thaïs arrivèrent une demi-heure plus tard, avec une unité de déminage. On promena d'abord une « poêle à frire » au-dessus du sac, on l'ausculta à l'aide d'une tige d'acier et, enfin, deux démineurs, protégés par un écran de verre blindé ouvrirent le sac avec de longues pinces coupantes. Dès que la toile fut déchirée on aperçut quelque chose qui ressemblait à une main dont il ne resterait que l'ossature...

Il fallut l'ouvrir encore plus pour découvrir un squelette humain auquel adhéraient encore des lambeaux de chair. Un des policier l'examina attentivement.

— On dirait des marques de dents de rat, conclut-il... C'est un

cadavre qui a dû être abandonné dans un coin et dévoré par des rats.

Ce brave Bouddhiste ne pouvait évidemment pas imaginer que les rats avaient dévoré leur victime vivante. Han Ki Hong, qui observait la scène de l'autre côté de la grille, comprit que ce n'était plus la peine de rechercher Li Do Sop. On venait de le lui ramener.

La bonne nouvelle, c'est qu'il n'avait pas fait défection.

Malko fixa Ling Sima, surpris.

— Notre ami ne veut pas d'argent ? Pourtant c'est une opération risquée où il peut perdre des hommes.

— Bien sûr, reconnut la Chinoise, il voudrait simplement que la CIA lui rende un petit service.

— Lequel ?

— Dans quelques jours – je te communiquerai la date – un convoi de billes de bois va franchir la frontière entre la Birmanie et la Thaïlande à Mae-Sai, au nord de Chiang-Rai. Il souhaite que ce convoi ne soit pas contrôlé par les Thaïs. Il s'agit d'un innocent trafic où sont mêlés certains de ses amis. Ce bois n'a pas de licence d'importation.

— En quoi les Américains peuvent-ils intervenir ? Elle sourit.

— Le général Khop Kong qui dirige les douanes est en excellents termes avec les gens de la CIA qu'il laisse ravitailler en armes certains groupes armés anti-Birmans. Il n'a rien à refuser à ses amis.

— Je vais transmettre au chef de station, promit Malko. Cela ne devrait pas poser de problèmes.

— Dès que l'on connaîtra la date de départ de Kim Song Hun, tu me le fais savoir, conclut-elle.

Malko repartit de *Yeowarat* plutôt satisfait. Les choses se présentaient bien, les Nord-Coréens ignorant que leurs communications étaient interceptées. À peine était-il dans le bureau de Gordon Backfield que l'Américain lui lança :

— Ça y est : l'ambassade nord-coréenne a retenu trois places en business sur le vol China Airlines pour Beijing d'après-demain matin, à une heure vingt. De Beijing, ils achemineront le défecteur à Pyongyang sur leur ligne dont ils modifient les horaires comme ils veulent.

— Imalai Yodang est prêt, répondit Malko. Il ne veut pas être payé, mais demande seulement un petit service.

Il lui expliqua de quoi il s'agissait et l'Américain s'étrangla.

— Des billes de bois ! Regardez !

Il l'emmena devant une grande carte de Thaïlande. Tout près de Mae-Sai, le poste frontière, une zone était entourée d'un cercle rouge.

— C'est Han-Taok, annonça l'Américain, un des plus importants laboratoires de transformation d'héroïne. Il est contrôlé par Khun Sa, le roi de l'opium, qui vit désormais à Rangoon. C'est un excellent ami d'Imalai Yodang...

Autrement dit, le patron de la Sun Yee On demandait aux Américains de faciliter le passage d'une cargaison d'héroïne. C'était cela, le « petit service »...

— Qu'est-ce que je lui dis ? interrogea Malko.

Gordon Backfield le fixa. Il lui sembla que les poches sous ses yeux étaient encore plus marquées.

— Vous lui dites « oui » ! lâcha-t-il. Il faut récupérer Kim Song Hun. C'est un ordre de la Maison Blanche.

CHAPITRE XXII

Une activité fébrile régnait dans une des salles de conférence de l'ambassade de Corée du Nord, transformée en atelier de plâtrage. Il était sept heures du soir et le départ pour l'aéroport avait été fixé à minuit, pour un décollage vers Beijing à une heure vingt. Après de multiples discussions, Han Ki Hong, sur les instructions de Pyongyang, avait décidé de procéder avec Kim Song Hun comme on le faisait avec les diplomates nord-coréens « anti-parti », ou décrétés comme tels par les services de la Sécurité d'État présents dans les ambassades.

Le « plâtrage » des anti-parti...

Kim Song Hun, monté de la cave, était en train d'être « plâtré » de la tête aux pieds. Après l'avoir déshabillé, on avait d'abord entouré son corps de gaze sur laquelle un des « agents spéciaux » venus de Pyongyang étalait du plâtre frais à prise rapide.

Ce qui l'immobilisait rapidement. Déjà, on lui avait administré une dose de somnifère et il était inconscient. Par-dessus le plâtre, on ajouterait des bandages et il serait présenté aux autorités de l'Immigration comme un grand brûlé à la suite d'un incendie domestique.

Les quatre agents spéciaux survivants venus de Pyongyang partiraient avec lui, assurant une protection durant le trajet. L'ambassadeur en personne, ainsi que Han Ki Hong, responsable de la Sécurité d'État à l'ambassade accompagneraient le convoi à l'aéroport. Une ambulance avait été retenue, qui serait précédée par la voiture de l'ambassadeur en plaques CD. C'était la seule faille du système : l'ambulance était en plaques thaïes.

En une heure, le plâtrage de Kim Song Hun fut achevé. Le défecteur, assommé par les somnifères, n'était plus conscient. Il fut entouré d'un drap et disposé sur une civière qu'on n'aurait plus qu'à enfourner dans l'ambulance. Ainsi allait prendre fin sa longue cavale. Les Nord-Coréens avaient perdu deux hommes, un agent spécial et un diplomate de second rang torturé et tué par les Chinois. Ce n'était pas cher payé...

Han Ki Hong envoya un télégramme chiffré à Pyongyang, annonçant que tout était prêt pour le départ. Réclamant l'avion de la Koryo Airlines à Beijing.

Ensuite, il retourna dans son bureau pour se reposer. Il avait hâte

de voir l'avion décoller. Pour enfin dormir tranquille. En plus, la présence des « agents spéciaux » le rendait nerveux. Ils étaient encore plus paranoïaques que les autres, surveillant toutes les conversations, les moindres allusions.

Des chiens de garde idéologiques.

L'ambulance devait arriver à onze heures. Le temps de charger le « malade » et le convoi repartait.

Tapi dans le jardin d'une des villas bordant le Soi, Hu Ban Soan, un homme de la Sun Yee On, observait la grille de l'ambassade de Corée du Nord. Le bâtiment était obscur, comme abandonné. Aucun signe de vie. Son rôle consistait à prévenir l'équipe qui se trouvait quelques kilomètres plus loin, juste avant la rampe menant au « Second Stage *expressway* », dans l'avenue Rama IX. Sous cette rampe se trouvait la force de frappe de la Triade. C'était, la nuit, un endroit désert, entouré d'immeubles de bureaux. Des voitures et des camions stationnaient sous l'*expressway*, juste avant la rampe d'accès.

C'était là qu'ils allaient frapper.

De l'ambassade, le trajet durait une dizaine de minutes. En sortant du soi, les voitures tourneraient à gauche, dans Patthanakan road, puis, à droite, pour gagner Rama IX et, encore à gauche. La rampe se situait juste après l'hôpital Phatnaya. Hu Ban Soan aperçut un véhicule qui remontait le soi et qui passa devant lui. Il eut le temps de voir la croix rouge d'une ambulance.

Celle-ci continua et s'arrêta en face de l'ambassade de Corée du Nord dont la grille s'ouvrit silencieusement et se referma aussitôt.

Le guetteur activa aussitôt son portable. Alertant l'autre échelon de la Sun Yee On. Il était onze heures. Dix minutes plus tard, l'ambulance ressortit de l'ambassade, suivie d'une grosse Toyota en plaques CD bleues. Le guetteur transmit aussitôt l'information.

Han Ki Hong avait pris place à côté du chauffeur de l'ambulance, Chunkee Won, un Thaï qui croyait de bonne foi transporter un blessé.

Dans l'autre voiture, se trouvaient l'ambassadeur et les quatre agents spéciaux.

Le poulx du Nord-Coréen battait la chamade en franchissant la grille de l'ambassade. La vue du Soi désert le rassura. L'ambulance roulait doucement, pour ne pas semer la voiture de protection. Ils tournèrent dans l'avenue Phattanakan puis, de nouveau, dans l'autre soi, arrivant enfin dans Rama IX. À cet endroit, une grande artère à deux voies séparées par un terre-plein central. Il y avait très peu de circulation. Lorsqu'il passa devant l'hôpital Phatnaya, Han Ki Hong se sentit un peu rassuré : le plus dur était fait. La rampe de l'*Hmongs* avec son péage se trouvait à moins de cent mètres.

Maintenant, l'*Hmongs* était sur leur droite, au-dessus de leurs têtes, soutenu par d'énormes piliers de béton.

L'ambulance allait s'engager dans la rampe. Han Ki Hong jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et crut que son cœur s'arrêtait : une énorme masse sombre venait de surgir du parking aménagé dans l'*expressway*. Un camion qui percuta la Toyota de l'ambassadeur, la projetant de l'autre côté de la chaussée !

Le Nord-Coréen poussa un cri étranglé, et instinctivement, le chauffeur de l'ambulance freina.

Han Ki Hong hésita quelques secondes, et choisit finalement la solution la plus sage : continuer avec sa précieuse cargaison. Seulement le chauffeur de l'ambulance, voyant ce qui se passait derrière lui, avait stoppé et venait de sortir du véhicule. Han Ki Hong jaillit à son tour dehors. Horrifié, il vit le camion qui reculait de quelques mètres et fonçait à nouveau, comme un bétail, sur la Toyota.

Il se retourna pour prendre le pistolet qu'il avait dans sa serviette, mais se trouva nez à nez avec un homme masqué, brandissant un énorme revolver, qui lui colla le canon sur le front.

Des silhouettes surgissaient comme des rats de la zone d'ombre sous l'*expressway*. Des coups de feu claquèrent, venant de la Toyota.

Les « agents spéciaux » se défendaient.

Han Ki Hong, neutralisé, ne savait plus que faire. Il aperçut le chauffeur de l'ambulance qui hésitait, immobile entre les deux véhicules.

Chun kee Won, le chauffeur de l'ambulance vit un homme surgir de l'obscurité et braquer un pistolet sur lui.

— Cours, lui dit-il en thaï. Cours par là, ou je te tue... Le malheureux n'hésita pas et prit ses jambes à son cou, filant dans la direction opposée à l'*expressway*.

Han Ki Hong, toujours tenu en respect par l'homme masqué, vit soudain un homme courir jusqu'à l'ambulance et s'installer au volant. L'ambulance repartit en direction du péage, stoppa quelques secondes au péage et se perdit dans la circulation de l'*expressway*.

L'homme qui menaçait Han Ki Hong recula et disparut dans l'obscurité. Plusieurs silhouettes émergèrent enfin de la Toyota broyée. Les « agents spéciaux » qui se précipitèrent vers le camion immobilisé en travers de la chaussée. La cabine était vide ! Tous les assaillants avaient disparu. L'ambassadeur de Corée du Nord, coincé dans la voiture par la portière enfoncée, le bassin brisé, hurlait de souffrance. Des voitures voulant emprunter l'*expressway* s'arrêtèrent et les conducteurs vinrent aux nouvelles.

Un des « agents spéciaux » courut jusqu'à Han Ki Hong.

— Camarade Han, où est l'ambulance ?

Le Nord-Coréen était tellement choqué qu'il ne put pas répondre.

Lorsque la police arriva, alertée par l'employé du péage, elle trouva un blessé léger et deux blessés graves, dont l'ambassadeur de Corée du Nord, M. Ryom Chol Jun, dans la Toyota officielle. Aucune trace des assaillants.

Très vite, ils découvrirent que le camion avait été volé trois jours plus tôt, sur un chantier. Les Nord-Coréens semblaient choqués, prétendant qu'on avait kidnappé l'un des leurs. Ils finirent par donner le numéro de l'ambulance et une alerte fut immédiatement lancée.

Une autre ambulance arriva un peu plus tard, emmenant les blessés gaves à l'hôpital voisin. Han Ki Hong se fit raccompagner à l'ambassade par une voiture de police.

À peine dans son bureau, il réveilla le chiffreur et expédia un message urgent à Pyongyang.

Son avenir n'était pas brillant.

Le fourgon gris en plaques CD entra en trombe dans l'ambassade américaine et la grille coulisssa aussitôt derrière lui. Le véhicule stoppa au fond, accueilli par une douzaine de personnes. Malko et Gordon Backfield sautèrent à terre, et ouvrirent les portières arrières, découvrant la civière.

— Emmenez-le au sous-sol ! ordonna le chef de station. Qu'on lui fasse tout de suite un check-up.

L'ambulance avait été abandonnée près de la gare de Bang Sué après une sortie de l'*expressway*. L'homme qui la conduisait, un Chinois de la Sun Yee On, portait des gants. Malko et le chef de station descendirent à leur tour dans l'infirmerie de l'ambassade où deux médecins et des infirmiers s'affairaient autour du défecteur nord-coréen. Malko regarda son visage calme. Il n'aurait jamais pensé le voir en chair et en os. On lui avait déjà fait une prise de sang. Un des médecins avait brisé sa gangue de plâtre pour l'ausculter. Il se retourna vers eux.

— Son pouls est régulier – cinquante-cinq – et il respire bien. Il a sûrement été drogué. Il faut le maintenir au chaud et lui administrer un tonocardiaque. Revenez dans deux heures, je pense qu'il sera réveillé.

Gordon Backfield et Malko remontèrent dans le bureau du chef de station. Celui-ci avait déjà expédié un message « flash » protégé à Langley. Il se laissa tomber dans un fauteuil de cuir, avec un profond soupir.

— *My God !* J'ai failli avoir un infarctus. Ces Chinois sont incroyables ! De vrais professionnels.

Ils avaient suivi la scène d'un peu plus loin et vu le camion bondir comme un pur sang. L'Américain enchaîna :

— Je me demande où sont ses papiers. Les autres ont dû les garder.

Jamais content.

Malko, lui, n'en revenait pas. Tout de suite après l'attaque, il avait appelé Ling Sima qui était déjà couchée. Il fêteraient la victoire le lendemain.

Un des médecins de l'ambassade débarqua une demi-heure plus tard.

— Vous pouvez aller vous coucher, annonça-t-il. On a fait des analyses. Ils lui ont donné une dose d'éléphant de Lexomil. Il va dormir jusqu'à demain matin.

Malko se fit raccompagner au Shangri-La par une limousine blindée, avec des « baby-sitters ». Avec les Nord-Coréens, on ne savait jamais. Le veilleur de nuit lui sourit et demanda :

— *You had a good evening, sir ?*

— *Perfect*, répondit Malko.

Il était à peine une heure du matin. Les nerfs à vif, il n'avait pas sommeil et se jeta sous une douche.

Il était dix heures du matin quand Malko franchit à nouveau la grille de l'ambassade américaine. Les quotidiens ne parlaient pas encore de l'incident, mais les radios et les télévisions s'en donnaient à cœur joie. On avait retrouvé l'ambulance vide, et son chauffeur qui s'était présenté spontanément à la police. Son récit n'avait pas éclairci les choses. Il avait juste été menacé par un homme masqué qui lui avait ordonné de s'enfuir, ce qu'il avait fait.

L'ambassade de Corée du Sud venait de publier un communiqué à l'agence Kyodo disant qu'elle n'avait rien à faire avec cet incident.

Comme les Nord-Coréens n'avaient pas bonne presse en Thaïlande, les journaux brodaient joyeusement. Bien entendu, un porte-parole de l'ambassade avait dit aux journalistes qu'ils avaient été victimes du kidnapping d'un de leurs diplomates. Ce qui avait fait rigoler tout le monde. En 1999, ce sont eux qui avaient kidnappé une famille entière pour l'emmener clandestinement au Laos.

Gordon Backfield attendait Malko en piaffant, dans son bureau, avalant, café sur café.

— Il est réveillé ! annonça-t-il, et très agité, selon les médecins.

— Il doit se demander où il se trouve... Vous avez un interprète ?

— Oui. Il attend en bas.

Ils gagnèrent le sous-sol, retrouvant l'interprète, M. Kim, un petit

Coréen rondouillard, un peu déplumé, avec des lunettes. Tous les trois pénétrèrent dans la chambre de Kim Song Hun. Le Nord-Coréen était tout à fait réveillé, appuyé à ses oreillers et leur jeta un regard noir !

Arborant son sourire le plus chaleureux, Gordon Backfield dit en anglais :

— M. Kim Song Hun, je vous souhaite la bienvenue sur le territoire américain. Vous êtes désormais sous notre protection. Je suis le responsable de la Central Intelligence Agency à Bangkok. C'est nous qui sommes parvenus à vous arracher aux griffes de vos amis.

Avec le même sourire, le traducteur traduisit. Il y eut un bref silence puis Kim Song Hun éructa une phrase brève qui effaça le sourire du traducteur. Celui-ci, mal à l'aise, se tourna vers le chef de station.

— Il a dit : « Foutez-moi la paix, salaud d'impérialiste américain. »

CHAPITRE XXIII

Décontenancé, Gordon Backfield se tourna vers Malko.

— Il est encore drogué !

Soudain, le défecteur se mit à vociférer, devant l'interprète terrifié qui n'arrivait plus à traduire ! Il s'en tira avec des bribes de phrases :

— Il dit que c'est votre faute si sa fille est dans un camp de travail et qu'il ne la reverra jamais. Que vous lui avez menti ! Que le Cher Leader a raison, tous les Américains sont des salauds ! Il veut mourir, c'est la seule façon de sauver sa fille. Il veut être seul !

Gordon Backfield s'assit sur une chaise, les jambes coupées. Dépassé. Kim Song Hun s'était tourné sur le côté et pleurait, la tête dans l'oreiller. Le traducteur ne savait plus où se mettre. Soudain, Kim Song Hun se leva, comme poussé par un ressort, et bondit, en pyjama, vers la porte. Ils ne furent pas trop de trois pour le maîtriser et le ramener à son lit.

— Il dit qu'il veut sauter par la fenêtre ! Que vous l'avez kidnappé, expliqua le traducteur.

Gordon Backfield n'arrêtait pas de marmonner :

— *My God ! Oh my God !*

Le monde s'écroulait. Visiblement, il y avait un élément inconnu. Malko décida de prendre la situation en main.

— Gordon, dit-il, laissez-moi avec lui et l'interprète, je vais essayer de comprendre.

L'Américain fila sans demander son reste. Anéanti. Se donner tout ce mal pour récupérer un adversaire déchaîné. Ce n'était pas le moment de lui demander ses documents.

Malko attendit un moment avant de dire à l'interprète.

— Expliquez-lui que je ne suis pas américain, que c'est moi qui ai protégé sa cavale quand il traversait la Chine, grâce à des amis chinois.

M. Kim s'exécuta, par bribes, et Kim Song Hun consentit à se retourner et à jeter un regard sombre à Malko. Ce dernier lui sourit et demanda :

— Parlez-moi de votre fille. Ou se trouve-t-elle ? Kim Song Hun résista encore quelques minutes, puis commença à parler. De plus en plus excité.

— Sa fille a été sûrement arrêtée à la suite de sa défection. C'est la

règle dans son pays. Il l'avait envoyée en Chine pour lui faire connaître le monde. Maintenant, elle va pourrir dans un camp de travail pendant des années ou mourir d'épuisement.

— Ce n'est pas une surprise, même si c'est horrible, répondit Malko. Il savait que cela pouvait arriver s'il faisait défection.

À peine le traducteur eut-il traduit que Kim Song Hun devint hystérique. Racontant par bribes, comment on lui avait fait croire que son chef allait être limogé, pour le pousser à s'enfuir le plus vite possible ! Il n'avait même pas pu tenter de récupérer sa fille.

Jamais il ne se pardonnerait...

Il termina en pleurant.

Malko était horriblement gêné. Même Gordon Backfield ne devait pas être au courant de ce volet. La station de la CIA d'Oulan-Bator avait peut-être eu de mauvaises informations. Ou elle avait sciemment induit le Nord-Coréen en erreur. Peu importe : le tout était de dénouer la situation. Il laissa son interlocuteur se calmer et dit :

— C'était peut-être une mauvaise information. Cela arrive. De toute façon, lorsque nous vous avons récupéré, vous alliez à une mort certaine...

Cette fois, le défecteur approuva de la tête, complétant aussitôt :

— C'est vrai, mais, à Pyongyang, je pouvais plaider pour ma fille. Essayer d'échanger sa liberté contre des informations...

Malko commençait à mieux comprendre.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-il.

— Je veux mourir. Qu'ils sachent que je ne suis pas un traître. Je vais faire la grève de la faim... Ou je vais me jeter par la fenêtre.

De nouveau, il se tut et Malko décida d'en rester là pour le moment.

Avant de quitter l'étage, il avertit les infirmiers de ne pas le laisser seul.

Gordon Backfield l'attendait dans son bureau.

— Il a dit des choses intéressantes ? demanda-t-il anxieusement. On peut commencer le débriefing ?

— Je crois que nous avons un problème, fit sobrement Malko. Non seulement, il n'est pas question de l'interroger, mais il veut se suicider et c'est sérieux.

Lorsqu'il eut terminé ses explications, Gordon Backfield était accablé.

— Qu'est-ce qu'on va faire ! On ne peut quand même pas le torturer pour le faire parler !

— Évidemment pas, reconnut Malko. Je pense que la solution tourne autour de sa fille.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas encore.

Il se dit que Ling Sima serait peut-être de bon conseil. Il n'avait pas envie de déjeuner en tête-à-tête avec l'Américain.

Trois télégrammes chiffrés étaient arrivés de Pyongyang depuis le matin. Les deux premiers étaient essentiellement constitués de menaces et de reproches.

Lorsqu'il ouvrit le troisième, Han Ki Hong sentit son cœur s'arrêter.

« Le général Kim Shol Su ordonne au camarade Han Ki Hong de ramener de toute urgence le traître Kim Song Hun à notre ambassade. S'il n'y parvient pas, il sera rappelé à Pyongyang pour y fournir des explications au 11^e Commandement. »

Celui chargé de la récupération des défecteurs.

C'était une condamnation à mort.

Il regarda ses mains : elles tremblaient. Bien qu'il n'y ait eu aucun communiqué triomphal de l'ambassade américaine, il était sans illusion : c'étaient eux, aidés par des « locaux ». Or, à moins d'attaquer l'énorme ambassade américaine de Wittayhu road, il n'avait aucun moyen de retrouver le fugitif.

On frappa à sa porte et un des membres de la Sécurité de l'ambassade passa la tête dans le battant, lui jetant un regard hostile. Il était déjà sous surveillance.

Ling Sima avait écouté Malko en jouant avec son cœur en rubis. Ils n'avaient pas déjeuné, ayant directement fait l'amour dès leur arrivée au Shangri-La. La passion de la Chinoise ne se refroidissait pas. Tandis que Malko caressait sa poitrine, elle avançait :

— Si la fille de Kim Song Hun est toujours vivante, il faudrait leur proposer un échange.

Malko sursauta.

— C'est l'envoyer à la mort.

— Que voulez-vous de cet homme ? Ses secrets. Proposez-lui de repartir à Pyongyang s'ils libèrent sa fille. C'est peut-être ce qu'il veut. Ce serait un sacrifice utile... Veux-tu que je fasse une proposition aux Nord-Coréens ?

— Toi ?

— Oui. Il faut un intermédiaire, ils n'accepteront jamais de parler directement aux Américains. Je peux demander à Beijing le feu vert. C'est une opération « humanitaire ».

— Laisse-moi d'abord lui parler, dit Malko.

— D'accord, mais, avant, fais-moi l'amour.

Kim Song Hun avait encore maigri. Il refusait de s'alimenter, ne buvant qu'un peu d'eau. Malko allait lui rendre visite deux fois par jour, sans obtenir de changement. Cette fois, au moins, il avait une proposition. Il se tourna vers M. Kim.

— Demandez-lui s'il a un moyen de savoir si sa fille est vivante ?

La réponse vint très vite.

— Il faudrait lui parler au téléphone, mais c'est impossible. Pourquoi ?

— Serait-il prêt à retourner en Corée du Nord pour sauver sa fille ?

La réponse vint immédiatement : « Oui. » Malko décida d'aller un peu plus loin. Avant de parler aux Coréens, il fallait verrouiller.

— Accepteriez-vous de livrer aux Américains tout ce que vous savez sur le Bureau 39, dans le cadre de cet échange ? demanda-t-il.

— Oui, traduisit le traducteur, mais je n'ai confiance ni en eux, ni en vous.

Cela promettait des négociations délicates... Il allait quitter la chambre lorsque Kim Song Hun lança quelques mots.

— Il dit qu'il a confiance en vous ! fit le traducteur.

— Il vaut mieux que cela ne se sache pas, soupira Gordon Backfield. Si on apprend que nous avons rendu un défecteur aux Nord-Coréens, tous les groupes des Droits de l'Homme vont hurler à la mort.

— C'est sa décision, corrigea Malko. Et c'est pour sauver sa fille.

— J'ai le feu vert de Beijing, annonça Ling Sima. Ils sont très contents. C'est un rôle positif... Ils vont prévenir officiellement les Nord-Coréens de Beijing que je suis mandatée par le *Guoambu* pour discuter.

— Quand commences-tu ?

— On va me communiquer un numéro de téléphone, ici, à l'ambassade et le nom de la personne autorisée à traiter.

— On ne fait rien, avertit Malko, tant que nous n'avons pas une preuve de vie de Eun-Sok.

Vingt-quatre heures avaient passé. Le téléphone sonna : c'était Ling Sima.

— J'ai avancé, annonça-t-elle. Ils acceptent de donner une preuve de vie, mais ils ne veulent pas téléphoner à l'ambassade américaine.

— Où, alors ?

— Chez moi.

— Les Américains n'accepteront jamais de laisser Kim Song Hun sortir de l'ambassade, objecta Malko ; cela peut être un piège des Nord-Coréens. Je vais voir s'il y a une solution technique pour relier ton numéro à l'ambassade.

— Il faut faire vite.

— C'est possible, approuva Gordon Backfield, j'ai demandé à la T.D. Ils vont « tirer » une ligne. Les autres appelleront le numéro de votre amie, mais cela sonnera ici. Ensuite, on démontrera la bretelle.

— Très bien, je préviens Kim Song Hun.

Le défecteur était toujours dans sa chambre au sous-sol. Malko descendit et lui annonça :

— Demain, vous pourrez parler à votre fille. Kim Song Hun n'en revenait pas.

— Comment avez-vous fait ?

— Je crois que les Nord-Coréens veulent vous récupérer à tout prix.

— Je sais ce qui m'attend, reconnut le défecteur. Mais si je sauve Eun-Sok, je mourrai en paix.

— Je ferai tout pour cela, promit Malko. La Chinoise qui nous aide est digne de confiance. Franchissons déjà ce premier pas.

Il quitta le sous-sol pour remonter dans le bureau du chef de station et appeler Ling Sima.

— Je te rappelle, dit-elle.

Elle rappela vingt minutes plus tard.

— Demain, dit-elle, la communication sera établie à dix heures, heure de Bangkok. Vous disposerez de cinq minutes de conversation. Après, elle sera automatiquement coupée.

Kim Song Hun attendait, la main posée sur le téléphone qu'on avait amené dans sa chambre. Pendant une heure, la ligne de Ling Sima était « dérivée » sur un autre numéro, grâce à la T.D. Il était dix heures moins une.

Le téléphone sonna à dix heures pile. Kim Song Hun se força à attendre la troisième sonnerie pour décrocher. Malko vit son visage s'éclairer et tira le traducteur par la manche, pour le faire sortir. Dans le couloir, il se tourna vers lui.

— Ce sont les cinq minutes les plus précieuses de sa vie. Il va les payer très cher. Il a droit d'en profiter pleinement.

Ils attendirent de l'autre côté de la porte. À dix heures dix ils revinrent dans la chambre. Kim Song Hun avait les yeux fermés, le visage paisible. Il rouvrit les yeux et dit quelques mots.

— Il vous remercie, dit le traducteur. Grâce à vous, il a repris goût à la vie. Elle est vivante. Maintenant, il faut la sauver.

Malko avait la gorge serrée. C'était rare de croiser des gens qui, lucidement, font le sacrifice de leur propre vie. C'était à la fois merveilleux et horrible.

Il restait à régler tous les détails. Il y a un proverbe allemand qui dit : « Le Diable est dans les détails. » Jamais cela n'avait été aussi vrai.

— Nous allons sauver votre fille, promit-il. Êtes-vous prêt désormais, à dire tout ce que vous savez de vos activités au Bureau 39 ? Pour les Américains, c'est la condition sine qua non. De mon côté, je vais organiser l'échange.

— Je suis prêt, dit le Nord-Coréen. Envoyez-moi quelqu'un quand vous voudrez. Je dirai tout ce que je sais.

C'est Han Ki Hong qui avait reçu l'ordre de Pyongyang de mener les négociations. Ou plutôt de régler ce qui devait se passer de son côté. Il avait repris espoir. Si les Chinois se mêlaient de l'affaire, ils feraient tout pour qu'elle ne capote pas. Il comptait les jours.

De son côté, cela serait assez facile. On lui remettrait le défecteur qu'il accompagnerait à l'avion de Beijing. Le reste le dépassait.

— C'est mon honneur qui est en jeu, dit Malko avec gravité. Il faut être absolument certain que les Nord-Coréens ne monteront pas une manip. Cet homme me fait confiance. Comment comptes-tu faire ?

— Je pense que le mieux est de faire un échange en deux temps. D'abord, faire sortir cette fille de Corée du Nord.

— Pour la mettre où ?

— À Beijing, chez nous. Cela les Nord-Coréens l'accepteront. Ensuite, quand son père sera dans l'avion, on la fera partir pour la destination de son choix.

— Donc, ils ne se verront pas... Ling Sima secoua la tête.

— Je pense que c'est mieux. Ce serait trop dur pour tous les deux.

— Tu as raison, reconnu Malko. Mais comment être sûr que le *Guoambu* ne reviendra pas sur sa parole.

— Je le garantis, dit la Chinoise. Et ce n'est pas leur intérêt. Ils rendent service aux deux parties. Dès que Eun-Sok est à Beijing, je te

préviens. Ensuite cela ira très vite. Il faut que cela aille vite.

— Il nous a donné des noms, annonça Gordon Backfield. Ce type c'est de l'or. Peu à peu, il nous livre toute l'organisation financière du Bureau 39. Avec cela on va pouvoir étrangler financièrement ces salauds.

— Que sont devenus les documents qu'il avait emportés ?

— Il faudrait draguer le Mékong pour les récupérer. Il les a perdus pendant sa traversée. S'il les gardait, il se noyait...

Malko lui expliqua ce qui se passait du côté de Ling Sima.

— Dépêchez-vous de le faire parler, conclut-il. Dès que sa fille sera arrivée à Beijing, les choses iront très vite et nous ne pourrons plus retarder l'échange.

— Je pense que demain matin, ce sera terminé, dit l'Américain. J'ai fait venir de Langley deux types qui connaissent le dossier. Un parle coréen. Tout va bien.

— Si on veut, soupira Malko.

Envoyer quelqu'un à une mort certaine, ce n'était pas vraiment réjouissant... même si c'était pour sauver une autre vie. Sale mission.

Une fois de plus, ils avaient fait l'amour. Avec une passion toujours plus violente. Malko avait l'impression que la carapace de Ling Sima s'était brisée d'un coup, qu'elle vivait quelque chose qu'elle avait toujours refoulé. Dès qu'ils étaient ensemble, c'est elle qui réclamait d'être aimée, qui faisait le premier pas, sans pudeur, sans souci de l'environnement. C'était devenue une folle d'amour.

Allongé sur elle, fiché dans sa croupe magnifique, il profitait de ce feu d'artifice. Ling Sima aimait comme une jeune fille se donne à son premier amour.

Cela lui ressemblait si peu qu'il se demandait parfois si elle était sincère...

Le portable de la Chinoise sonna. Elle étendit le bras pour le prendre dans son sac posé au pied du lit, toujours emmanchée jusqu'à la garde. Elle adorait rester immobile, Malko au fond de son ventre ou de ses reins.

Elle répondit brièvement en chinois et laissa tomber l'appareil au fond de son sac.

— Eun-Sok est arrivée à Beijing, annonça-t-elle.

CHAPITRE XXIV

Malko fut envahi d'une grande vague d'optimisme. Le premier obstacle, le plus important, était franchi.

— Où se trouve-t-elle ? demanda-t-il.

— Dans un local « sécurisé », expliqua Ling Sima. Les Nord-Coréens n'ont plus accès à elle.

C'est-à-dire que la fille de Kim Song Hun était dans les mains du *Guoambu*. Qui tiendrait sûrement ses engagements. Les Chinois étaient des gens sérieux.

— As-tu des nouvelles des gens d'ici ?

— Pas encore. Je vais les contacter dès demain matin afin de mettre au point la phase finale de l'opération.

— Voilà ce que je propose, expliqua Malko. D'abord, il faut demander à Eun-Sok où elle veut aller à partir de Beijing.

Ling Sima l'arrêta.

— Le *Guoambu* préférera l'expédier vers un pays neutre, vis-à-vis des Nord-Coréens. Le mieux serait qu'elle arrive ici, à Bangkok. Ensuite, elle ira où elle voudra.

— D'accord, accepta Malko. On refait le point demain matin.

Pour l'instant, il avait encore envie de profiter de la Chinoise. Même sans *Yaa Baa*, elle était insatiable, avec plusieurs années d'abstinence à rattraper. Il se dit que, sans elle, il ne serait jamais parvenu à une solution. Déjà, elle recommençait à bouger doucement sous lui. Faisant l'amour et la guerre.

Les traits de Kim Song Hun reflétaient une grande sérénité. Comme ceux de certaines personnes atteintes d'une maladie mortelle en phase finale.

L'interprète traduisait en continu.

— Eun-Sok est à Beijing, répéta-t-il. Elle est en sécurité.

— Absolument, confirma Malko. Les Services chinois ne nous trahiront pas. Êtes-vous toujours disposé à vous échanger contre elle ?

Le Nord-Coréen n'hésita pas une seconde.

— Bien sûr ! Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait. Grâce à vous, elle aura la chance de mener une vie normale.

— Surtout grâce à vous, souligna Malko. Souhaitez-vous lui parler encore une fois avant...

Kim Song Hun secoua lentement la tête.

— Non. Ce serait trop dur ; pour elle et pour moi. Je vous laisserai une lettre à son intention que vous lui remettrez. Je vais l'écrire tout de suite. Maintenant, comment fait-on ?

— J'attends la proposition des Nord-Coréens d'ici, dit Malko. Avez-vous terminé votre débriefing ?

— Oui, je crois, fit le défecteur d'une voix absente. Il était déjà ailleurs.

Malko reprit l'ascenseur pour retourner chez Gordon Backfield qui se trouvait en meeting lorsqu'il était arrivé. Le chef de station de la CIA était de retour dans son bureau, et Malko le mit au courant.

— Donnez-vous votre feu vert pour que Kim Song Hun quitte l'ambassade ? conclut-il.

— J'ai reçu l'accord de Washington, confirma l'Américain. Je vous laisse gérer la dernière phase. En espérant qu'il n'y aura pas d'entourloupe.

— Il n'y en aura pas. Je retourne au Shangri-La attendre le coup de fil de Ling Sima.

Il n'eut pas le temps. La Chinoise appela dix minutes plus tard : les Nord-Coréens proposaient que Kim Song Hun prennent l'avion de une heure vingt du matin, pour Beijing, sur China Airlines. Une place était déjà retenue à son nom. Le responsable de la sécurité de l'ambassade l'accompagnerait.

— Comment procéderons-nous à l'échange ? demanda Malko.

— Je serai là aussi, expliqua la Chinoise. Dès que Kim Song Hun aura embarqué dans l'avion de Beijing, j'appellerai là-bas. À partir de cet instant, Eun-Sok sera libre. Elle prendra le premier vol qu'elle voudra pour Bangkok et sera sous la protection du *Guoambu* jusque-là.

— Je vais lui faire réserver une place, dit Malko. Le premier vol de Beijing demain matin.

— Alors, tout est réglé, conclut la Chinoise. Je vais rappeler les Nord-Coréens d'ici. Pour leur donner rendez-vous à l'aéroport. Disons, à minuit. Nous resterons avec eux jusqu'au départ de l'avion.

— Je retourne à l'ambassade. Appelle-moi pour me confirmer l'accord des Nord-Coréens.

Han Ki Hong n'arrivait pas à chasser une idée déplaisante. En dépit du dénouement favorable de l'affaire Kim Song Hun, les agents de la Sécurité de l'ambassade continuaient à lui jeter des regards hostiles. Et puis, il y avait cette demande de Pyongyang d'accompagner le défecteur.

Pendant un moment, il se demanda s'il n'allait pas faire défection lui-même. Accoutumé à vivre dans un pays « normal » il n'aurait pas

de mal à s'adapter. Enfin, il avait jusqu'au soir pour réfléchir.

On frappa à sa porte : c'était justement Kim Jin, un des membres de la Sécurité, qui lui lança :

— Camarade Han, le camarade chargé d'Affaires vous réclame.

Han Ki Hong gagna le bureau de l'ambassadeur dans l'aile donnant sur le soi où s'était installé le chargé d'Affaires, en l'absence de l'ambassadeur, frappa et entra. Il eut à peine le temps de faire un pas. Deux des membres de la Sécurité d'État s'étaient rués sur lui, l'assommant à coups de matraque. Ils frappèrent encore un peu, puis, lorsqu'il fut inconscient, l'assirent dans une chaise d'infirme « aménagée » avec des sangles maintenant le corps à la taille, aux bras et aux jambes. Ensuite, le médecin de l'ambassade lui administra une piqure, qui serait renouvelée deux heures avant le départ.

Han Ki Hong ne se réveillerait qu'à Pyongyang. Son chef, le général Kim Shol Su, avait jugé contre-révolutionnaire la façon dont il avait mené l'affaire Kim Song Hun. Il était soupçonné de trahison au profit des Impérialistes.

Le crime le plus grave pour un membre du *General Security Bureau*, avec une seule punition, la mort.

Kim Song Hun s'habillait lentement avec des vêtements fournis par la CIA. Il se regarda dans la glace de la salle de bains. Il avait l'air d'un homme normal, pas d'un condamné à mort. Il n'avait même pas peur, détaché, presque heureux. On frappa à la porte de sa chambre.

L'agent de la CIA, Malko Linge, qui avait arrangé son retour à Pyongyang était là. Kim Song Hun regarda sa montre : onze heures dix du soir. La journée avait passé lentement.

— Je suis prêt, dit-il.

Il prit une épaisse enveloppe fermée posée sur son lit et la tendit à Malko.

— C'est pour Eun-Sok, traduisit M. Kim.

— Elle arrivera à Bangkok demain matin, répondit Malko. Je me suis occupé moi-même de sa réservation et j'irai, bien entendu, la chercher à l'aéroport. Ensuite, elle sera sous la protection de l'Agence jusqu'à ce qu'elle choisisse sa destination finale. Si elle décide d'aller aux États-Unis, elle sera aidée financièrement autant qu'il le faudra.

— Merci, fit le défecteur après la traduction. Allons-y maintenant.

Une Jeep Cherokee aux vitres fumées attendait dans la cour, encadrée de deux véhicules de protection. Malko tendit à Kim Song Hun un passeport à son nom.

— Nous l'avons fabriqué, dit-il, pour les Thaïs. Qu'il n'y ait pas de problème à la sortie du territoire.

Les Services thaïs n'avaient pas été mis dans la confidence afin d'éviter les interférences. Kim Song Hun et Malko montèrent à l'arrière de la Cherokee. Le Nord-Coréen demeura silencieux tout le trajet, regardant droit devant lui. Les « case officers » se déployèrent dehors avant qu'ils ne sortent de la Cherokee. Il y avait peu de monde et ils traversèrent rapidement le hall gigantesque pour gagner l'enregistrement des China Airlines. Un petit groupe se tenait à l'écart, plusieurs hommes en costume sombre malgré la chaleur, un homme dans une chaise roulante qui semblait dormir et Ling Sima en veste et pantalon de cuir. Elle s'avança vers Malko, accompagnée d'un Coréen à la tête carrée.

— Je vous présente le chargé d'Affaires Hong Sun Kyong, annonça-t-elle. C'est lui qui va accompagner M. Kim Song Hun.

Le diplomate nord-coréen salua d'un signe de tête et précisa :

— Le camarade Han Ki Hong qui devait accompagner le... – il s'arrêta et continua – a été victime d'une attaque cérébrale, suite au stress de cette affaire. Il est rapatrié dans notre pays sur le même vol.

Le chargé d'Affaires et le défecteur échangèrent quelques mots dans leur langue. Ling Sima tendit sa carte d'embarquement à Kim Song Hun et dit à Malko :

— Nous ne les accompagnons pas jusqu'au départ. C'est inutile. Monsieur Hong Sun Kyong est d'accord pour que je donne le feu vert à Beijing maintenant.

Elle ouvrit son portable et elle composa lentement un numéro. Malko ne comprit pas un mot : elle parlait mandarin. La conversation fut courte. Ling Sima se tourna vers Malko.

— La personne à qui j'ai parlé accompagnera elle-même dans quelques heures Eun-Sok à l'avion de Bangkok.

Il y eut un bref silence, puis, de lui-même, Kim Song Hun se dirigea vers les guichets de l'Immigration, encadré par les Coréens. Avant de disparaître, il se retourna et sourit à Malko.

Flanqué de Kim, l'interprète de la CIA, Malko attendait l'arrivée de Eun-Sok, la fille de Kim Song Hun. Il était neuf heures du matin et il avait l'impression de ne pas avoir quitté l'aéroport depuis la veille. Pourtant, après le départ de Kim Song Hun, Ling Sima et lui avaient regagné le Shangri-La. Mal à l'aise tous les deux. La Chinoise s'était réveillée à cinq heures du matin, afin d'appeler Beijing pour s'assurer du départ de la jeune Coréenne.

Ensuite, ils étaient descendus dans le jacuzzi de la seconde piscine encore désert et l'eau chaude avait réveillé leurs sens. Ils avaient fait

l'amour debout au milieu des jets d'eau sous les centaines de fenêtres du Shangri-La. Avant de remonter se recoucher pour quelques heures.

Eun-Sok avait été munie d'un passeport chinois par le *Guoambu* afin d'éviter les questions gênantes.

Ling Sima était partie ouvrir sa bijouterie et maintenant, Malko attendait. Le vol de Beijing s'était posé une demi-heure plus tôt. À côté de lui, l'interprète brandissait un petit panneau portant le nom d'Eun-Sok en coréen. La porte coulissante commença à s'ouvrir sur les premiers passagers.

Une fraîche jeune fille, très maquillée, l'air naïf, vêtue d'un sage tailleur sombre et d'un manteau de lainage, apparut enfin, une petite valise à la main. Comme elle regardait autour d'elle, visiblement désorientée, l'interprète se précipita. Ils échangèrent quelques mots et il revint vers Malko.

— Voici Eun-Sok, annonça-t-il. Elle ne parle que coréen et chinois.

La jeune fille tendit à Malko une main qui semblait ne pas avoir d'os en lui adressant quelques mots.

— Elle vous remercie, traduisit M. Kim.

Malko, la gorge serrée, lui tendit la lettre remise par son père.

— Ceci est pour elle, dit-il. Expliquez-lui que, par mesure de sécurité, elle va devoir habiter dans un local à l'ambassade américaine, pendant quelque temps. Ensuite, elle choisira sa vie.

Eun-Sok ne fit aucun commentaire. Elle semblait abasourdie et épuisée. Ils s'installèrent dans la Buick blindée de l'ambassade et la jeune Coréenne se mit à regarder curieusement le paysage. Une heure plus tard, ils franchissaient le grand portail noir de Wittayhu road. Gordon Backfield les accueillit, visiblement ému, lui aussi, et tint à accompagner Eun-Sok jusqu'à ses « appartements ». Visiblement, elle souhaitait rester seule. L'interprète s'installa dans le bureau voisin, afin qu'elle ne se sente pas perdue et Malko remonta au huitième étage retrouver Gordon Backfield. Ce dernier lui serra longuement la main.

— Vous avez fait un travail magnifique, dit-il.

— Je ne sais pas, dit Malko. Nous avons quand même envoyé un homme à une mort certaine...

— *Well*, répliqua l'Américain. Nous avons aussi sauvé cette jeune fille. Et récupéré une masse d'informations *précieuses*. De quoi porter un coup très dur au programme nucléaire de la Corée du Nord.

Il alla à son bureau et montra une pile de dossiers enfermés dans des chemises de couleurs différentes.

— Voilà, dit-il. Nous ne possédons pas de preuves matérielles, à cause de la perte des documents de Kim Song Hun. Mais assez d'éléments pour mener une action clandestine efficace et ravageuse pour les Nord-Coréens.

« Vous commencez par Macao.

Théorie nord-coréenne de l'autosuffisance.
Monnaie chinoise.
Monnaie japonaise.
Mesure coréenne.
Chou fermenté.
Karaokés.
Pensée unique.
Chinois d'origine coréenne.
Département de recherches pour le Renseignement extérieur.
Animal mythique coréen.
Traître à la patrie.
Hello, salaud d'impérialiste américain !
Carré de tissu porte-bonheur.
Kim II Sung, le grand soleil du 21^e siècle.
Centième de won.
Ça peut aller.
Environ 100 dollars.
Plat traditionnel, à base de choux fermenté et épicé.
CIA sud-coréenne.
Services chinois.
Poêle en porcelaine traditionnel où les paysans dorment l'hiver.
Environ quatre euros.
Défecteur : celui qui fait défection.
Directeur de la Direction des Opérations.
Gardez le contact avec Oulan-Bator.
Bonne journée. Tenez-moi au courant.
Voir *Polonium 210*. SAS n° 167.
Le quartier chinois.
Il y a deux classes en Chine. Les wagons « durs » et les « mous ».
Avenue de la Paix céleste.
Le camarade Sun.
Bonjour.
Œuf pourri.
Salaud !
Merci.
Quotidien du Parti.
Merde !
Anciennement Canton.
Canaux.
Bien.
Baise-moi encore !
Les Services chinois.
Étrangers.
Environ quatre euros.

Hang, Les Ailerons de Requin.
La rivière qui traverse Bangkok.
Whisky thaï.
Khun, signifie « personne respectable ».
Sous-maîtresse de bordel.
Mafieux japonais.
On va au lit ?
Voir SAS : *Hong-Kong Express*.
Présentez-vous !
Dix mille dollars.
Moi, je suis super !
Vous venez avec moi.
Où ?
Pas loin.
Il n'est pas loin. Qui parle ?
Est-ce que je peux lui parler.
Vous parlez ! Vous parlez !
En avant !
Transfuge.
Monnaie laotienne.
Jus de citron sucré avec de l'eau.
Temple.
Environ cent cinquante dollars.
Bonne action.
Tribu laotienne.
Song Fun Kong.
Technical Division.